

MÉLUSINE



MÉLUSINE

par

Khadra KHABCHER, Geneviève STEFANSKI,
Marie-Ange LUCARINI,
Marie-Paule DETRIVIERE, Monique MEMBRE
Nelly SURDYK, Nicolas MALACRINO

avec le concours de Milouda et d'Assia

avec la participation de :

Maggy COUILLEZ, de l'ANGDM – Assistante Sociale

et

Michaël MOSLONKA – M.M. Faiseur d'histoires
romancier – animateur d'ateliers d'écriture

mm.faiseurdhistoires2013@gmail.com

Un projet mené par l'ANGDM
de janvier à septembre 2019

Livre imprimé le 16 septembre 2019 via The Book Edition
par l'ANGDM – **Tous droits réservés**

Même un voyage de mille lieues commence par un premier pas

Préface

Mélusine est un conte écrit par un groupe de sept aidants qui accompagnent quotidiennement un adulte en perte d'autonomie ou en situation de handicap. Durant six mois, guidés et accompagnés dans le travail d'écriture par Michaël Moslonka, nos écrivains ont pu découvrir le travail du romancier dans les différentes étapes de la construction d'une histoire.

Bien qu'écrire ne soit pas une démarche aisée, celle-ci a été facilitée par un groupe d'aidants motivés, désireux de découvrir et de s'investir dans ce travail d'écriture. Soutenus par Michaël, nos écrivains ont pris de l'assurance au fil des séances, ce qui a permis de libérer la parole, leur créativité et leur imagination pour écrire une belle histoire, un conte moderne.

Dans ce conte, mêlant imaginaire et vie réelle, il y a, nul doute, une part de vécu et d'expérience de vie de chacun de ses auteurs. Chacun d'entre eux est en quête de quelque chose, en recherche de réponses qu'il aura peut-être trouvées dans l'écriture de cette histoire.

Au-delà de l'activité ludique et créative qu'aura revêtu cet atelier, ce dernier aura également permis à chacun de s'octroyer une parenthèse dans son rôle d'aidant au quotidien en s'accordant du temps pour soi, un temps d'évasion et de bien-être.

Ce projet n'aurait pas pu voir le jour sans le soutien financier du Conseil Départemental et de l'ANGDM. Je les en remercie chaleureusement.

Mélusine restera la belle rencontre de femmes et d'hommes qui se sont épanouis au fil des mois grâce à l'écriture, qui ont tissé des liens d'amitiés, et qui, durant « une parenthèse », ont existé en tant qu'eux même.

Je vous laisse découvrir la qualité de leur travail, que l'on ne peut que féliciter. Bravo à tous.

Maggy Couillez
Assistante Sociale ANGDM

« Toute porte de sortie est une porte d'entrée sur autre chose. »

Tom Stoppard

Chapitre 1

Le jour se lève sur Clos-les-Mines

Charles Percheron regarde son réveil. Il est cinq heures du matin. Sa nuit a été bien agitée...

— Encore des rêves idiots ! peste-t-il.

Pourquoi être toujours réveillé avec cette angoisse et cette sensation de chute et de vide ?

Pourquoi ? Il le sait très bien. Il revoit le corps inerte. Ainsi que les gens qui l'accablent de malédictions et d'exécutions.

Il secoue la tête, se lève et cherche ses pantoufles, qu'il a négligemment expédiées la veille au bout de la pièce. Il traîne les pieds et, machinalement, regarde par le hublot. Il fixe le ciel sombre, chargé de nuages bas couleur de plomb, qui défilent à une allure rapide.

— Zut, alors ! Encore une journée avec de la pluie ! bougonne-t-il.

Il se dirige vers la cuisine.

L'intérieur de sa péniche est très propre. Charles est un véritable « homme de maison ». Il tient ça de Laurence, son épouse. Elle était très maniaque en ce qui concerne les tâches ménagères. À l'époque, il la taquinait et se moquait gentiment d'elle. À présent, il la comprend et la rejoint dans ses habitudes – à quelques exceptions près, toutefois.

Son lieu de vie est petit, mais cet espace lui suffit amplement. D'autant qu'il s'est aménagé une terrasse sur le

ponton pour profiter des beaux jours.

Il se souvient de son achat. Il n'était pas convaincu de sa pertinence à l'époque. Il n'est plus de cet avis. Vivre sur cette péniche lui fait du bien. Il l'a acquise avec ses maigres économies, ne sachant même pas qu'il avait le mal de mer ! Après avoir eu les clefs, il avait directement posé ses affaires, sans trop se soucier de la décoration. Pourtant, son nouveau chez-soi aurait mérité un rafraîchissement. Malheureusement, il n'en avait pas les moyens. Il s'était donc contenté d'un miroir pour la salle de bains – trouvé pendant l'une de ses sorties –, d'une nappe pour égayer la table, d'un pêle-mêle pour y glisser quelques photos personnelles, d'un tableau représentant les variétés de champignons et de quelques autres effets trouvés de-ci de-là. Il s'était également procuré des pots de peinture en solde.

L'homme de quarante-cinq ans cesse de rêvasser. Il met sa cafetière en route, puis prépare ses tartines. Il adore étaler du pâté sur celles-ci et sait très bien que Scotch, son chien, viendra à ses côtés en mendier quelques morceaux. Niché dans son panier, sur un coussin moelleux, le croisé terrier-épagneul ne daigne pas se manifester pour l'instant. Il regarde vers le hublot d'un œil morne le déluge qui menace.

Charles Percheron a un bref sourire.

Ça ne durera pas, ce pot de colle va très vite oublier la pluie..., songe-t-il en récupérant le pâté dans le réfrigérateur.

Ni une, ni deux, son chien rapplique à vitesse grand V. L'abattement dans ses yeux noirs a disparu pour laisser la place à des étincelles de gourmandise. Avec force aboiements joyeux

et frétilllements de queue, Scotch quémande, comme tous les jours, son morceau de pâté. Charles fait mine de le gronder, attendant quelques instants avant de partager avec lui son déjeuner.

Le quadragénaire solitaire et bougon tourne le bouton de sa radio afin d'écouter les nouvelles et la météo. Sans surprise, les informations sont mauvaises et il va pleuvoir sur l'ensemble du département. La minute suivante, une violente averse martèle le toit. Un claquement sourd résonne dans la pièce, devenue sombre et lugubre.

Charles réfléchit au déroulement de cette journée qui ne le motive pas trop.

L'odeur de café lui chatouille enfin les narines. Très vite, il se verse sa première tasse.

Quel bonheur ! Elle lui remet les idées au clair.

Une fois son petit-déjeuner avalé, il se rend à son coin toilette et constate, dans le miroir, l'état de sa tête : des cheveux en bataille, des traits tirés, des yeux cernés et un regard sombre.

Il se dit que pour éviter ce sommeil toujours perturbé, il doit penser à regarder le présent. La page est tournée.

M'ouais, c'est pas gagné, songe-t-il en se déshabillant.

En revanche, une bonne balade lui calmera le cerveau. Même sous la pluie. Il n'est pas question pour lui de changer le programme de la journée à cause de ces perturbations nocturnes et météorologiques !

Pendant ce temps, son compagnon à quatre pattes, heureux du pâté obtenu, attend patiemment son retour, assis à côté de la porte, prêt à passer aux choses sérieuses. Il a hâte

d'allier ses deux plus grandes passions dans la vie : une longue balade avec son maître et l'opportunité de terroriser les chats errants et les lapins des environs. Bien entendu, s'ils croisent Olaf, le greffier de la péniche, celui-ci ne détalera pas, mais tentera de l'intimider en courbant le dos, les poils hérissés, dans une vaine et risible tentative de ressembler à quelque chose de dangereux.

Dans ces moments-là, Scotch semble se dire :

Comment un matou gringalet depuis la naissance et qui ne s'est jamais remplumé malgré les soins aimants de notre maître et sa bonne ration quotidienne de croquettes peut espérer m'impressionner ? Peut-être que les félins sont tous stupides...

Après tout, les autres chats ne détalent-ils pas en le voyant débouler en aboyant alors qu'il ne les a jamais mordus ni même poursuivis auparavant ?

Fils d'un épagneul et d'un terrier, Scotch n'est pas aussi dangereux que les rottweilers ou les pit-bulls, mais il fait son effet quand il le veut. Au moins a-t-il échappé au ridicule des yorkshire-terriers ou des chihuahuas. Il tient de sa mère une robe blanche et de son père, des oreilles et une queue marron, droite et musclée. De plus, un heureux hasard de la nature l'a gratifié d'une large tache ovoïde de la même couleur sur le flanc gauche. Ce qui a été pour Éric, le fils de son maître, et pour les enfants qui venaient le voir en représentation, une grande source d'amusement. En effet, cet œuf sur les côtes pouvait laissé penser à une tache de sang. En la découvrant, Charles a immédiatement pensé à un numéro : il pointerait vers

le chien l'index et le majeur, avec le pouce plié sur le dessus, et crierait : pan !

Le jour où il a mis cette idée en pratique, Scotch a immédiatement compris. Il s'est laissé tomber sur le côté droit, aussi immobile qu'un cadavre – avec la gueule un peu ouverte et la langue sortie, pour figurer le tableau. Bien entendu, les adultes ne se feraient pas avoir. Tandis que les enfants, eux... Ils se laissent surprendre et emmener dans un univers féerique, même s'ils savent que cela n'existe pas. Ils connaissent la signification du « pour de faux », ce qui leur donne accès à un monde composé de poésie et de magie, de joie et d'émerveillement, inaccessible à leurs parents.

Charles fait couler l'eau et commence sa toilette. Une fois propre, il passe son vieux pull, un pantalon froissé qu'il a déposé en tas au bout de son lit, puis va chercher son manteau de pluie.

Scotch l'attend, toujours près de la porte, la queue battant le rythme de sa joie anticipée.

Constatant la violence du déluge, Charles Percheron soupire :

— Tu ne peux pas y aller tout seul pour une fois ?

Scotch se dresse sur ses pattes arrière, s'empare de sa laisse et pousse un grognement mi-plaintif, mi-menaçant. Charles Percheron la récupère en bougonnant tandis que son chien se met à tourner en rond.

Bon, pense son maître, toujours aussi maussade, si je ne me grouille pas, il va y en avoir un autre de déluge.

Une chose est sûre : il n'a vraiment aucune envie

d'éponger l'impressionnante quantité que peut contenir la vessie de son chien.

Scotch gratte la porte avec un couinement plaintif. Le message est clair : le compte à rebours est lancé. Dans deux minutes... ce sera soit un arbre, soit le guéridon de l'entrée récupéré sur le bord de la route des années auparavant.

Charles enfile en vitesse ses bottes et ouvre la porte en grand. Comme un boulet de canon, Scotch se faufile sur le pont qu'il parcourt dans toute sa longueur en un éclair, puis, d'un bond prodigieux, survole le bastingage et le bord du quai pour atterrir doucement sur une petite pierre plate grise qu'il ne manque jamais. On n'est pas chien de cirque par intérim : on l'est ou on ne l'est pas !

De taille moyenne, parfaitement proportionné, Scotch est doté d'os très solides. Ses muscles, entretenus jour après jour grâce à toutes ces courses après les lapins et les chats, lui permettent de bondir encore sur des hauteurs ou des longueurs très honnêtes. Comme Scotch n'a peur de rien et qu'il aime son maître par-dessus tout, étant un rien cabotin également, l'animal n'a jamais rechigné à s'entraîner pour réaliser des sauts à travers les cerceaux ou des bonds d'une estrade à une autre. Il sait aussi marcher sur les pattes arrière, ceci sur une distance assez respectable. Et il n'était jamais en panne d'idées pour mettre un peu de piment dans les autres numéros. Par exemple : en allant chiper les accessoires du clown pendant son spectacle ou filer comme une fusée entre les pattes des chevaux montés par les jolies acrobates.

Parfois, Charles le soupçonne d'être vraiment content

d'être lui. Si la grande loterie de la vie avait propulsé son âme dans le corps d'un canasson, d'un tigre ou d'un lion, ou même d'un éléphant, cela ne l'aurait pas empêché d'émerveiller le public en montrant combien son maître était doué pour le dresser. Bien sûr, dans ce cas, après chaque représentation, il serait retourné dans sa cage ou dans son box au lieu d'aller profiter de tout le confort du camping-car dernier cri que Charles partageait avec Laurence et Éric...

Le croisé terrier-épagneul regarde son maître franchir la petite passerelle et lui signifier, d'un claquement de doigts, qu'il a la permission de se trouver un arbre à arroser.

Cette fois, c'est au tour de Charles d'attendre. Il regarde Scotch se diriger résolument vers un bouleau, le flairer pour passer à un autre, puis à un autre encore. Apparemment, l'envie de Scotch ne pressait pas tant que ça...

Décidément, personne ne pourra me qualifier d'autoritaire, pense Charles, déjà glacé jusqu'à la moelle. Non seulement je n'ai jamais réussi à refuser quoi que ce soit à Éric ou à Laurence, mais, en plus, je me laisse mener par le bout du nez par Scotch. Sans oublier Olaf...

Il hausse les épaules.

Ceci dit, quand l'un ou l'autre me fixent avec leur air de chien ou de chat battu, comment leur refuser quoi que ce soit ?

Il se fige.

Quoique Éric... Lorsqu'il était gamin, oui, mais une fois entré dans l'adolescence...

Tandis que son maître se débat avec son passé, le croisé

cherche toujours son arbre, le choix semblant d'une importance capitale. Charles Percheron se force à se concentrer sur l'instant.

Son regard vagabonde sur l'endroit du canal où sa péniche est amarrée au calme. Depuis plusieurs semaines, celle-ci est la seule présente sur cette section de la Souchez. À bâbord comme à tribord, un quai en béton court le long de la rivière, avec ses parties plus sombres et plus claires. Au-delà, sur la gauche, du côté où elle mouille, une bande d'herbes folles entremêlées de cailloux court entre le rivage et un petit sentier de graviers. Au-delà de ce chemin, commence un petit bois d'aulnes, de chênes, de frênes et de bouleaux. À leurs pieds et un peu partout en fait, des buissons d'épineux aux griffes acérées sont prêts à punir toute âme vagabonde qui s'approcherait trop près.

Charles a choisi ce lieu en souvenir de son enfance, où il venait y pêcher avec son père. Tous deux s'assoient là, sur le quai, les fesses sur le béton, les pieds dans le vide, avec l'espoir que les poissons mordent à l'hameçon. Hormis ce quai, tout a changé.

Il hausse les épaules. À moins qu'il n'ait idéalisé cet endroit ?

La nature semble moins florissante, aujourd'hui ; et, dans ses souvenirs, des cygnes fendaient gracieusement les eaux. Mais depuis qu'il s'est installé ici, il ne voit passer que des canards, qu'il nourrit, parfois, au pain.

Peu importe, l'immensité du canal et de ses environs l'apaise.

Une fois le premier but de cette sortie rempli, Scotch rejoint son maître.

L'homme et l'ancien chien de cirque s'enfoncent doucement dans la forêt. Et, à l'instar des oiseaux bien au chaud dans leur nid, Charles se met à siffloter un air guilleret et Scotch, à japper.

* * *

Après cette longue balade en forêt, Charles rentre à la péniche.

Il emprunte la passerelle pour rejoindre le ponton. Il est ruisselant d'eau, son chien aussi. Un coup d'œil rapide lui permet de voir qu'Olaf n'est toujours pas revenu de son escapade. C'est Angèle, sa grand-mère aujourd'hui décédée, qui lui a donné ce chat. François, son mari, et elle vivaient à la campagne. Ils possédaient une chatte. Comme ils n'avaient pas de gros revenus, ils n'ont pu la faire stériliser. Et, bien sûr, la chatte a eu des chatons. Parmi eux, bébé Olaf.

Une fois chez lui, Charles enlève ses bottes et son vêtement de pluie. Il sourit. Il se souvient de leur échange ce jour-là.

— Tiens, avait dit sa chère grand-mère en lui collant le greffier dans les bras. Comme tu vis seul, tu as besoin de compagnie.

— Mais... Je ne vis pas seul, puisque j'ai Scotch, avait-il râlé.

Elle ne s'était pas démontée et avait rétorqué sur un ton ne souffrant aucune réplique :

— Eh bien, comme ça, ton chien aura de la compagnie, lui aussi !

Charles se dirige vers la salle de bains, où il enlève ses habits et enfle un jogging afin d'être plus à l'aise. Après avoir séché Scotch, il se fait chauffer un chocolat et allume sa première cigarette..

Finalemnt, cette marche sous la pluie n'était pas si déplaisante que cela..., songe-t-il.

Reste son chat...

Olaf s'est vite révélé être un vagabond et Charles n'a pas manqué de s'attacher à lui. Habitué à ses fugues, il n'en est pas moins inquiet, car son côté chétif ne le rassure pas. Et s'il venait à se blesser, comment le soigner ? Sans parler de son problème aux yeux : le coryza. Pour un chat, c'est grave. David, son ami agriculteur, lui a dit d'aller chez le véto pour demander une pommade. Ainsi il ne payera pas la consultation. Étant à la recherche d'un emploi, vivant de petits jobs, il a peu de ressources. Oh, bien sûr, le vétérinaire soigne parfois ses animaux gratuitement, mais Charles n'aime pas ça. Il a l'impression qu'on s'apitoie sur son sort. Et puis, il ne veut pas en profiter. D'une manière générale, il n'aime pas demander de l'aide. Il préfère se débrouiller seul.

Le voyant un peu mal à l'aise, David a insisté. Il lui a dit qu'un vétérinaire était là pour soigner les animaux et qu'il ne les laisserait pas souffrir.

Sentant le trouble chez son maître, Scotch vient s'allonger à ses pieds.

Son ressentiment envers le greffier est évident.

Où est-il passé ce fichu matou ? semble dire son regard. *Comment a-t-il pu une nouvelle fois découcher, et ce, pendant tout ce temps ? Il sait très bien combien Charles se fait un sang d'encre à chacune de ses sorties !*

Il gronde. Au fond de ses pupilles sombres, l'accusation ne fait aucun doute : *comment peut-il être aussi égoïste ?* De son avis de canidé, les chats sont bien connus pour ne penser qu'à eux – ainsi qu'à leur estomac, en plus de leur apparence, puisqu'ils passent le plus clair de leur temps à se nettoyer –, mais quand même ! Olaf est le pire de tous.

Il pousse un long soupir.

Et son incessante manie de vouloir que leur maître lui gratouille le dos ou les oreilles chaque fois que tous deux partagent un moment de complicité homme-chien ? De la jalousie pure ! En plus de ça, cet insupportable importun dispose du repas à toute heure du jour et de la nuit, la gamelle se remplissant comme par magie. Alors que la sienne demeure désespérément vide entre le petit-déjeuner et le souper.

Le croisé terrier-épagneul se lève et se dirige vers leurs gamelles. Sans hésiter, il plonge la gueule dans celle du chat, comme s'il s'était dit : *« Puisqu'Olaf se comporte très mal envers notre maître adoré et qu'il ne pense qu'à lui, il est tout à fait normal que je lui vole sa nourriture. Après tout, puisqu'il fiche le camp tout le temps, s'il a faim, il n'aura qu'à aller se chercher un oiseau ou un rat.*

Pendant ce temps, Charles Percheron se fait une raison.

Il finira par revenir, se dit-il en quittant son poste d'observation.

L'odeur de chocolat chaud fumant envahit la pièce. Elle lui fait revenir en sa mémoire les réveils lors des fêtes de Noël vécues dans son camping-car, quand tout allait bien... Laurence s'affairant autour de la table, préparant le petit-déjeuner, et les yeux pétillants d'Éric devant le cadeau que le père Noël lui avait déposé. Les efforts de leur fils pour tenter fébrilement d'enlever les emballages.

L'homme se verse une tasse et s'attable. Il s'allume une autre cigarette, puis reste immobile, toujours prisonnier de ses pensées.

La vue de la fumée chaude émanant de sa tasse et celle de sa cigarette entremêlées forment des volutes étranges auxquelles Charles attribue des visages. D'abord celui de Laurence, ensuite celui d'Éric. Ceux de ses parents : Angelina, sa mère, et Francis, son père, décédé de la silicose. Ainsi que les visages de quelques personnes ayant traversé sa vie à cette époque où sa famille et lui vivaient et travaillaient au cirque. Ces gens qu'il aimait tant, qu'il appréciait, qu'il ne revoit plus à cause de la négligence d'un instant...

Une soirée terrible, qu'il n'oubliera jamais malgré le temps passé et qui restera une plaie béante dans son cœur.

Comme cela fait mal, pense Charles dans un long soupir. *Que de désespoir, de doute et de tristesse...*

Cette souffrance le ronge de l'intérieur sans que personne s'en aperçoive...

Excepté Scotch, bien sûr.

En réaction à ce que ressent son maître, le croisé terrier-épagneul abandonne la gamelle d'Olaf et vient s'allonger près

de lui en frémissant. Charles finit sa cigarette et écrase le mégot un peu nerveusement dans le cendrier. Il donne une petite caresse à son chien, qui lui lèche la main pour lui remonter le moral et lève les yeux vers lui, l'air de dire : « Ne t'en fais pas. Moi, je t'aime. Cela ira mieux bientôt... »

Charles repense à son fils. À tout ce temps perdu durant lequel il ne l'a pas vu devenir un jeune homme. Durant lequel il n'a partagé ni ses joies ni ses peines.

En même temps, cela aurait-il été possible ? Aurions-nous pu vraiment vivre et parler de tout cela ensemble ? Nous avons si peu de choses en commun, lui et moi... Et ce peu que nous avons, il l'a jeté pour n'en faire qu'à sa tête !

Il se souvient des conflits qui couvaient entre eux pendant son adolescence. Des disputes qui éclataient. Elles n'étaient pas fréquentes et n'amenait aucune conséquence, car Laurence était là. Elle arrondissait les angles. Elle s'arrangeait pour qu'il prenne sur lui, tout comme elle réussissait à persuader Éric d'être patient avec son imbuvable père.

Remontent alors les souvenirs de sa femme. Il se revoit au chevet de celle qui avait la personne la plus précieuse au monde. Ses yeux rivés sur cette destination au bout de la pièce : un cercueil en chêne foncé entouré de fleurs aux couleurs vives et de rubans sur lesquels était inscrit « À ma femme, à maman. »

D'un geste brusque, Charles se lève. Il essuie ses yeux envahis de larmes.

Il est temps pour lui d'aller en ville. Cela aura au moins le mérite de lui chasser ses idées noires !

Scotch se lève à cet instant et fonce vers la porte, dont il renifle le bas avant de la gratter. Charles devine qu'il manifeste sa joie de retrouver son copain Olaf pour faire leurs petites bêtises ensemble.

Se demandant dans quel état sera son chat, vu ses problèmes, il se hâte d'ouvrir et découvre que le félin ne va pas trop mal. Il est juste un peu amaigri, signe qu'il n'a pas dû trouver grand-chose à se mettre sous les crocs pendant sa cavale. Excepté ce mulot qu'il lui rapporte...

Olaf le lui dépose aux pieds. Très content de revoir Charles, il ronronne et se frotte contre ses jambes. Puis, il se couche sur le dos pour qu'il lui caresse le ventre. Une fois satisfait, il fait comprendre qu'il a faim en se postant devant sa gamelle pour qu'on lui mette des croquettes ou des restes de table.

Charles Percheron se débarrasse du mulot, puis donne à son matou un peu d'eau et quelques morceaux de viande qu'il lui reste. Il n'oublie pas Scotch, qui accompagne avec innocence le félin égoïste dans son repas.

L'homme les observe avec un sourire reconnaissant. Il sait à quel point les animaux de compagnie apportent du réconfort ou même de la joie de vivre. Perdre ces petits êtres rend également très triste...

* * *

Une fois Olaf et Scotch rassasiés, Charles revêt à nouveau son imper, met ses documents sous le bras et va à contrecœur vers son rendez-vous au Pôle emploi. Un rendez-

vous assez agaçant. Devoir se justifier régulièrement l'embête beaucoup.

Et puis, il est si bien chez lui à traîner, à rêver et à faire ce qui lui convient de ses longues journées : lire, par exemple. Ou encore, profiter de la solitude. Dans ces moments-là, assis sur un siège au milieu du pont, il regarde la nature vivre et s'épanouir devant ses yeux. Mais bon, il n'a pas vraiment le choix. Il a besoin d'argent, et l'idée de revivre en déshérence lui fait peur. De plus, il doit se l'avouer : cela lui fait du bien de travailler et de voir du monde. Ce contact social avec l'extérieur le change de sa vie calme et monotone ainsi que de ses idées noires.

Il lance un coup d'œil à Olaf, qui semble peu attristé par ses états d'âme et ses occupations d'être humain. Quant à Scotch, qu'il laisse sur la péniche, celui-ci le suit jusqu'au moment où il enjambe le pont pour rejoindre la rive.

Dehors, la pluie a cessé. Une fois sur la berge, Charles Percheron se tourne vers sa péniche. Son Océane, ainsi qu'il l'a baptisée. À l'origine, sa couleur rouille détonnait. Désormais, avec sa coque bleue et ses cloisons vert pâle, *L'Océane* se fond plutôt bien dans le paysage. Sur le ponton, deux chaises longues et une table basse blanche répondent au même souci de discrétion et d'harmonie avec la nature.

Reste son camping-car, garé dessus, et dont la carrosserie crème a perdu son éclat. Lorsqu'il l'a acheté, c'était le nec plus ultra au niveau écologique. La capacité d'eau était élevée ; la consommation d'électricité, basse et il y avait des rangements dans tous les recoins. Disposant de cinq couchages

et d'une agréable pièce de vie optimisée, il était toutes options. Le meilleur sur le marché et aussi parmi les plus chers. Ironie du sort, Charles ne s'en sert plus. Il n'y est plus entré depuis l'achat de sa péniche. Il n'a plus le courage de le conduire...

À quoi bon le garder ? songe-t-il pour la énième fois.

Il connaît la réponse.

Ce camping-car est plein de souvenirs. Dedans, il a vécu tellement de bons moments avec Laurence et leur fils. Il se rappelle ces trajets où, tous les trois, ils accompagnaient le cirque. Il se revoit au volant, inventant pour Éric des histoires loufoques sur les animaux. Mille étoiles brillaient dans les yeux de son fils. Envoyer le véhicule à la casse donnerait l'impression de se débarrasser de son passé. Pire : il trahirait la mémoire de Laurence...

Il se détourne de sa péniche, prêt à rejoindre l'agence Pôle emploi et à écouter ce qu'on va lui servir. Ce discours qu'il connaît déjà par cœur. On commencera par lui demander si son dernier travail s'est bien passé et s'il en est satisfait. On voudra aussi savoir s'il a cherché un nouvel emploi et, bien sûr, dans quel domaine. Une information qui est déjà dans son dossier.

Il aime travailler avec la nature, désherber de petits lopins, retourner la terre et semer quelques légumes, planter des arbres fruitiers ou faire de petites constructions pour le jardin. Tout cela est d'ailleurs pour lui un loisir plus qu'une tâche contraignante.

Comme chaque fois, face aux questions du conseiller, il prendra sur lui et ne se formalisera pas. Même s'il en a ras le

bol d'être l'acteur d'une pièce qui se répète encore et encore. Donc, il donnera toujours les mêmes réponses. Il se doit d'être cohérent dans ses propos.

Toutefois, étant donné que peu d'offres correspondent à ses attentes à l'Agence, on lui a suggéré de s'inscrire dans une boîte d'intérim. Ce qu'il a fait. Cela lui permet de trouver ses différents petits boulots, comme maçon ou préparateur de commandes.

Il repense à son premier rendez-vous à l'agence.

Son conseiller lui avait proposé de travailler une quinzaine de jours chez un couple pour défricher et installer un poulailler. Il avait accepté tout en se demandant sur qui il allait tomber. C'est ainsi qu'il a rencontré Jean-Pierre et Marie.

Âgés d'une soixantaine d'années, tous deux habitent au bord de la forêt, menant leur vie à l'écart du monde en mouvement. Cette existence assez recluse lui a tout de suite plu. Néanmoins, au début, il était sur ses gardes, se demandant s'il fallait s'ouvrir à ce couple.

Petit à petit, il a découvert des gens discrets et agréables. Souvent, ils partageaient leur repas avec lui. Avec le temps, ils sont devenus très proches, s'entraïdant en cas de besoin. Il passe les voir de temps en temps, car il sait qu'il sera le bienvenu. Le couple lui donne régulièrement quelques légumes du jardin et des œufs frais. Lors de son passage chez Jean-Pierre et Marie, il leur propose de consolider le mur du poulailler si besoin, de désherber la parcelle de carottes ou encore de s'occuper de tout autre petit travail qui leur serait utile.

C'est le cœur un peu rasséréiné à l'évocation de ce sympathique souvenir qu'il se met en route d'un pas rapide afin de ne pas être en retard. Il ne tient pas à être mal jugé ou pénalisé. Pendant ce temps, Scotch le regarde s'éloigner vers le centre-ville de Clos-les-Mines, sa tête allant de gauche à droite, dans un va-et-vient tristounet. Puis, au bout d'un moment, il se couche, le museau entre les pattes.

Chapitre 2

Des nouvelles troublantes

Charles est de retour à sa péniche. À l'agence Pôle emploi de Clos-les-Mines, il s'est annoncé au guichet de l'accueil. Il est arrivé avec un quart d'heure d'avance, mais on l'a fait attendre une bonne demi-heure avant de le recevoir. Dès qu'il s'est installé dans le bureau du conseiller, la conversation habituelle a pu débiter. Sans surprise, il a dû répondre à un nouveau questionnaire. Il a l'impression qu'il n'est pas vraiment compris. L'agent lui a même demandé quel serait son souhait pour une formation. Une formation ? Vu son âge, Charles s'est montré sceptique. Bref, rien d'engageant.

Il est passé à l'agence d'Intérim. Malheureusement, il n'y avait pas de travail pour lui. Le gars qu'il a rencontré s'est montré peu loquace, l'informant plutôt sèchement qu'il ne pouvait pas lui donner de travail qui correspond à ses compétences. Charles n'a pas pris ombrage de son attitude. Il ne savait pas comment le lui dire, voilà tout.

Il se prépare un thé bien chaud.

Au moment où sa bouilloire siffle, on frappe à la porte de sa péniche. Qui cela peut-il être à cette heure-ci ? Sans doute quelqu'un de connaissance, car Scotch aboie avec satisfaction.

Charles ouvre la porte. C'est David. Âgé de cinquante-quatre ans, David est exploitant agricole. De corpulence imposante, toujours vêtu de son bleu de travail et chaussé de

ses godillots, il a le visage rougi d'être au grand air et les mains crevassées par le travail de la terre. À l'aise dans ses gestes, volubile dans son langage, heureux dans la vie, David ne refuse jamais un petit rosé.

— Toi, il y a bien longtemps que je ne t'ai pas vu ! l'accueille Charles.

— Oui, cela fait un bail, n'est-ce pas ? réplique l'agriculteur en lui tapant sur l'épaule avec un grand sourire.

Charles le fait entrer et l'installe à la table-bar. Il se prépare une tasse pour son thé, puis ramène un verre et une bouteille de rosé pour son visiteur. Ensuite, il va chercher dans le bloc de la petite cuisine un paquet de biscuits.

— Tu sais, Charles, commence David, je pensais passer te voir plus tôt, mais j'ai eu tout un tas de réunions pour les nouvelles normes de sécurité concernant nos machines agricoles.

— Il n'y a pas de mal. Moi, ces derniers temps, j'ai fait pas mal de démarches pour la recherche d'un emploi. Il m'arrive aussi d'aller chez mes amis Jean-Pierre et Marie pour combler le temps.

David vide son verre d'un trait, et donne un biscuit à Scotch, qui ne cesse de lui faire la fête depuis qu'il est entré.

— Ton chien est drôlement content de ma présence ! s'amuse l'agriculteur. Lorsque je suis là, il ne me quitte pas d'une semelle !

— Les visites, ici, sont tellement rares, c'est la fête pour lui. Et puis, il aime bien les biscuits.

Prenant sa remarque pour une réprimande, le croisé

rejoint son panier en gémissant, non sans avoir toutefois réussi à soutirer une autre gourmandise à son visiteur préféré.

Les deux amis dégustent le goûter sous les rayons de soleil apparents à travers les hublots de la péniche. Tous les deux se remémorent quelques périodes de leur passé commun, notamment la première fois où ils se sont rencontrés. C'est au hasard d'une promenade dans la campagne que Charles est tombé sur David, qui labourait son champ. Il faisait une pause pour boire quand le cultivateur s'est approché pour lui parler de la nature et du temps pas toujours stable pour les cultures.

Se remémorant certaines occasions qu'il a immortalisées en photos, Charles se rend vers une armoire, du bas de laquelle il sort un album. Celui-ci sous le bras, il rejoint son ami le fermier pour consulter et revivre certains souvenirs. Fier de sa collection, il lui montre les prises de lui sur son tracteur, un vieux modèle. Et puis, une autre où ils ont pêché une grosse carpe et mangé celle-ci sur un barbecue improvisé.

— Elle était un peu trop cuite ! se rappelle David dans un grand éclat de rire.

Suit toute une série de clichés où ils sont immortalisés lors d'une cueillette de champignons au petit matin.

— Tu sais, dit alors David, cet automne, j'ai eu beaucoup de mal pour mes récoltes, je me sentais fatigué...

— Moi, le temps m'a paru long, enchaîne Charles. Je pense toujours à mon fils...

L'agriculteur se renfrogne :

— Pas de nouvelles, n'est-ce pas ? Les jeunes ne sont parfois pas faciles...

Il recouvre le sourire et frappe dans ses mains :

— Je sais qu’actuellement tu es en recherche de travail. Comme tu es déjà venu me donner un coup de main aux champs, pourrais-tu m’aider de nouveau ?

— Avec plaisir ! Cela me ferait un bien fou, et mes économies sont au plus bas...

Leur conversation devient alors une conférence sur l’agriculture. L’heure tourne, Scotch rappelle Charles à l’ordre, une patte sur la jambe, pour lui réclamer ses croquettes, de même qu’Olaf, qui miaule. Pour lui, c’est l’heure de sa goutte de lait.

Le chien et le chat rassasiés, Charles et David parlent de leurs projets. L’agriculteur verrait bien une partie de chasse ou pêche à deux un week-end prochain. Même si la météo ne s’y prête pas vraiment. Vu les revirements de cette dernière en cette période de transition – tantôt grêle et giboulées de mars, tantôt belles éclaircies –, il est difficile de prévoir ses sorties.

Charles acquiesce.

— Je nous vois bien taquiner la carpe, mais attendons qu’il fasse meilleur. Tiens, prochainement, il va y avoir une foire aux photos à Clos-les-Mines. J’y ai déjà croisé une personne dont la collection m’attire. Quelques poses sont vraiment bien réussies. Je compte m’y rendre pour la revoir.

* * *

La journée se termine. Charles est plutôt satisfait de celle-ci. Après une dernière et agréable promenade avec son chien de cirque, il est temps de rentrer. Il déteste le soir, car

c'est à ce moment-là que le poids de sa solitude se fait le plus sentir.

Installé confortablement, il s'abîme dans les moments formidables et inoubliables de sa vie précédente. Celle qu'il partageait avec Laurence et Éric...

Si je le pouvais, se répète-t-il comme souvent, je ferais n'importe quoi pour remonter le temps...

Ils aimaient rentrer, à deux, le soir, après leur journée de travail commune. Et, même s'ils l'avaient passée ensemble, malgré la fatigue, ils se la racontaient en détail, refaisant le film de ce qui avait été et de ce qui n'avait pas fonctionné. Puis, Laurence se mettait aux fourneaux pour lui mijoter ses bons plats préparés avec amour – et dont les bonnes odeurs embaumaient leur camping-car. Lui, il l'aidait comme il pouvait. Il faut dire qu'il n'était vraiment pas doué pour la cuisine. Seule la mise de table était à sa portée, ce à quoi il s'appliquait avec plaisir.

S'il lui arrivait de sortir seul, à son retour, Laurence l'accueillait toujours avec son joli sourire et lui posait un tas de questions. Elle s'intéressait toujours à ce qu'il faisait.

Certains de leurs temps libres, ils les passaient en compagnie des gens du cirque avec lesquels ils étaient les plus proches. Bien souvent, ils se baladaient avec leur fils pour lui faire découvrir les choses de la vie et les partager ensemble. Éric était un enfant dynamique, jovial et agréable à vivre. Il leur donnait tant de bonheur...

La tristesse écrase ces souvenirs.

En compagnie d'un ami, Éric a décidé de travailler aux

États-Unis comme informaticien. C'était un rêve d'enfant. De plus, la mort de sa mère a déclenché cette envie de s'évader.

Sauf qu'il s'en était allé sur un coup de tête, sans aucune discussion, sans aucune explication. Quelque temps plus tard, Charles avait reçu un message : Éric était aux USA, à New York plus précisément, où lui et cet ami avaient été embauchés. Il avait eu l'impression que le ciel lui tombait dessus. Et, tandis que ces mots lui martelaient le crâne, des larmes difficilement contenues embrumaient ses yeux. Charles avait explosé de colère, il lui avait dit ses quatre vérités. Éric en avait fait de même. Leur relation s'était rompue. Son fils avait coupé les ponts avec lui et le reste de sa famille...

Il serre les poings.

S'il avait été suffisamment franc pour m'en parler, au lieu de fuir comme il l'a fait, peut-être que la situation entre nous aurait été différente...

Il secoue la tête.

Je suis de mauvaise foi... Il a agi ainsi parce que je n'ai pas voulu comprendre ses envies et qu'il désirait poursuivre sa route à sa guise. Je n'ai pas su l'écouter.

Partir si jeune à l'aventure, dans un pays inconnu...

Il ne l'a ni compris ni accepté. D'autant qu'il perdait son fils unique tant aimé. Le seul lien avec Laurence... Ce fut un crève-cœur. Une terrible douleur, à laquelle s'ajoutaient mille et une questions notamment celle-là : *pourquoi ? Qu'ai-je fait de si mal en tant que père pour qu'il me laisse seul avec mon chagrin ?*

La réponse, il l'a obtenue bien après. Malheureusement,

il était trop tard. Le mal était fait, d'un côté comme de l'autre... Pourtant, il s'est efforcé d'être un bon père, faisant en sorte que sa famille ne manque de rien. Il a toujours considéré Éric comme le meilleur des fils qu'il aurait pu avoir. Leur lien était si fort... Certes, il se montrait sévère, mais c'était quand il le fallait pour qu'Éric soit heureux et s'épanouisse dans sa vie future. Pour qu'il apprenne les bonnes valeurs...

Bien entendu, il y a eu des moments de tristesse et des problèmes, comme dans chaque famille. À part cela, leur existence était plutôt sereine. Laurence et lui, ensemble, ont essayé de la rendre agréable. Et puis, Éric n'a jamais manqué de rien. Durant cette période bénie, il adorait encore son père...

Charles songe à ses propres parents.

Angelina, sa mère, est heureusement encore en vie. Elle s'est bien occupée de sa famille : femme au foyer et toujours aux petits soins pour les siens. Elle devenait couturière de temps en temps pour les uns ou pour les autres, si besoin. Elle tricotait également autour d'un café avec les voisins. Avant, s'entraider était important ! Une vie si simple mais heureuse.

Francis, son père, est décédé à cinquante-neuf ans de la silicose. Mineur de fond, il a bossé durement et péniblement en y laissant sa santé. Que de courage il lui a fallu pour affronter ce métier si difficile ! Le jardinage était sa passion, ainsi que la nature. De temps en temps, il jouait à la pétanque avec un club d'amis. Son père a toujours eu beaucoup d'affection pour lui, mais il n'était pas démonstratif. Un peu comme lui-même, qui avait beaucoup d'affection pour son fils et qui n'avait pas su le prouver... Charles a vécu la disparition de son père comme un

soulagement. La vue de ce dernier, dégradé par la maladie, était une souffrance de tous les jours...

Ayant appris beaucoup auprès de lui, Charles a souvent fait passer sa famille en priorité, soucieux du bien-être des siens. Il y est parvenu. Jusqu'au moment où Éric est entré dans l'adolescence.

Chaque jour, il a une pensée pour son fils.

Immobile sur sa chaise, il laisse vagabonder son esprit meurtri. Ainsi ses souvenirs reviennent, oppressants, furtifs, mais encore tellement présents. Toutes ces années perdues durant lesquelles il n'a plus revu Éric. Sans parler de ce terrible jour d'entraînement au cirque où il travaillait...

* * *

« Bonjour, papa, je dois te parler. Pourrais-tu être chez toi demain, à 14 heures, heure de Paris, pour une communication vidéo ? »

Ce SMS reçu de la part de son fils a éveillé chez Charles Percheron sa curiosité, son appréhension, puis une immense joie. Fou de bonheur à l'idée qu'Éric ait repris contact avec lui, il s'est empressé de répondre qu'il serait là. Ensuite, il s'est attaché à réorganiser son emploi du temps pour ne pas le manquer. Il a commencé par avertir Angelina, sa mère, qu'il ne pourrait pas déjeuner avec elle comme tous les mardis, déplaçant leur repas au mercredi. Ainsi il pourra lui donner les dernières nouvelles. Il a préféré ne rien lui dire au sujet d'Éric, attendant d'être certain que leur rendez-vous ait bien lieu et de savoir de quoi il en retournera.

Ensuite, il a convenu avec David de faire le travail pour lequel il l'a embauché en deux fois : l'une le matin très tôt et l'autre quand il en aura fini avec son fils. Ayant besoin de prendre l'air afin de réfléchir à tout cela, il s'est rendu chez l'agriculteur au lieu de lui envoyer un texto. Tous deux se sont installés devant un café, et il lui a montré le message.

— Pas de problème, l'a rassuré l'agriculteur, son sourire toujours aussi jovial éclairant son visage. Je comprends tout à fait. Je sais combien l'éloignement avec ton garçon te pèse.

Gêné d'imposer ce changement de programme à cet homme si sympathique, Charles a insisté :

— Tu es vraiment sûr que ça ne te dérange pas qu'on finisse en fin d'après-midi ce qu'on n'aura pas terminé le matin ?

— Oui, je suis sûr. Ne t'en fais pas et arrête de culpabiliser. Dois-je te rappeler le nombre de fois où tu es venu donner un coup de main quand j'étais dans la mouise, même si cela ne t'arrangeait pas ?

Ils ont parlé encore quelques minutes, puis Charles est parti, l'agriculteur devant commander de nouvelles semences et donc, trouver le grossiste présentant le meilleur rapport qualité-prix et le délai de livraison le plus court.

D'un sifflement, il a appelé Scotch. Comme chaque fois qu'il accompagne son maître chez le fermier, le croisé terrier-épagneul était allé courser les poulets et les oies. Docile, celui-ci était revenu ventre à terre... et crotté de la truffe aux pattes.

Tous deux se sont mis en route en empruntant le plus long chemin, le chien heureux par ce moment privilégié avec

son maître et l'homme en proie à ses émotions contradictoires.

Pourquoi revient-il vers moi, après tout ce qu'il m'a dit ? Après toutes ces années de silence absolu ? n'a-t-il cessé de s'interroger. A-t-il des problèmes et s'attend-il à ce que je les résolve comme si rien ne s'était passé ? Après tout, New York, ce n'est pas que les gratte-ciel. La Grosse Pomme renferme de bas quartiers comme le Bronx. Éric a pu se faire de mauvaises fréquentations et ça commence à mal tourner pour lui... À moins que ce ne soit pour me montrer comment il a réussi sa vie, qu'il a bien fait de se tirer et de ne pas m'écouter ?

Arrivé chez lui, il a dépoussiéré son vieil ordinateur qui, malgré l'obsolescence, fonctionne aussi bien qu'un neuf. *La lenteur et le grésillement en plus*, ainsi qu'il se plaît à le dire. Il a passé les heures suivantes et presque toute la nuit à effectuer toutes les mises à jour, à gérer l'analyse antivirus et à remplacer la version du Ciel Bleu – un site permettant à la fois l'échange vocal et visuel à distance – par la dernière, afin que rien, absolument rien, n'entrave son rendez-vous vidéo du lendemain.

Puis l'ensemble de ses questions ont disparu. Dès lors, il est entré dans un état de fébrilité, d'impatience et, il a du mal à se l'avouer, de béatitude qui ne lui est pas coutumière. Finis les doutes, l'inquiétude, la perplexité. Seuls l'espoir et la joie de renouer contact avec son fils adoré le faisaient sourire tandis qu'il se démenait chez David afin d'abattre un maximum de ses tâches : réparer les clôtures où paîtraient les vaches dans quelques jours, puis commencer à débarrasser les détritiques s'amoncelant sur le nouveau terrain acheté en jachère par son

ami pour qu'il puisse le labourer et y planter ses nouvelles graines. C'est donc en nage et les muscles endoloris par tant d'efforts que Charles est rentré chez lui. Aussitôt, il a fait un brin de toilette, histoire de se mettre à son avantage.

Surtout, ne pas décevoir, se répétait-il sans arrêt en boucle dans sa tête.

Il s'est mis un peu d'après-rasage en se moquant de lui-même : comme si le parfum pouvait passer dans le faisceau du virtuel !

Il a même briffé le chien et le chat afin qu'ils restent calmes et ne se manifestent pas durant ce moment crucial de la rencontre tant désirée. Il a aménagé agréablement l'espace autour de l'ordinateur – posé sur la table basse juste devant le canapé – et dans le champ de vision de la caméra.

Il a mangé rapidement et sans prêter aucune attention à son repas – une assiette de pâtes au gruyère. Tout en mastiquant machinalement, il pensait aux sages conseils de son ami l'agriculteur : « Charlie, ne te mets pas dans tous ces états ou tu seras déçu. Je te rappelle que, ton fils et toi, vous vous êtes quittés en très mauvais termes. Tu ne m'as pas dit la raison de votre rupture, mais j'imagine que ce n'est pas pour rien. Alors, arrête d'imaginer qu'il va te revenir comme ça, tel une fleur, en ayant tout oublié. Ça ne marche pas ainsi dans la vie. Si tu continues à croire au père Noël, tu vas vraiment être déçu !

Charles sait très bien qu'il a raison. Mais, pour lui, David ne peut pas comprendre, car il n'a pas eu d'enfant.

— Les liens du sang sont plus forts que tout, a-t-il

maugréé. Un père est toujours là pour son enfant, quel que soit le comportement de celui-ci !

Une fois ses pâtes avalées, il s'est servi une bonne tasse de café et a fumé une cigarette. Bon, en fait, il en a fumé plusieurs. À vrai dire, il a presque entièrement vidé son paquet. En effet, son écran est ouvert sur Ciel Bleu. Mais le petit bonhomme au ventre proéminent et au visage rond du site est toujours aussi vert. Ce qui signifie que personne ne tente d'entrer en communication avec lui. Charles commence vraiment à ne plus pouvoir le voir en peinture ! Et surtout, il s'interroge sur le rendez-vous. Et si son fils lui posait un lapin ?

Il en est là quand, fidèle à lui-même – et surtout à son caractère hautement empathique –, Scotch brave l'interdit d'approcher du dinosaure informatique. Il contourne très largement la table basse, grimpe au bord du canapé opposé à celui où son maître est installé, puis remonte la banquette pour venir poser sa truffe sous le bras de Charles, l'air de dire : « Lâche tes fichus tubes qui puent et caresse-moi. Ça t'occupera tout autant et ce sera bien mieux pour ta santé ! »

Bien entendu, Olaf, en chat qui se respecte, s'empresse de l'imiter de l'autre côté. Charles lève les yeux au ciel.

Ah ! jalousie ! Quand tu nous tiens !

Il n'a pas le temps d'envoyer promener à la fois le chien et le chat. Le fameux bonhomme obèse passe au bleu et commence à s'agiter. Charles se précipite sur la souris et clique afin d'accepter la communication. Le visage qui apparaît alors se révèle être celui d'un étranger, avec tout de même des traits familiers...

— Bonjour, papa, lance une voix peu assurée avec un accent américain prononcé.

— Bonjour, mon fils, réplique-t-il, la voix un peu tremblante à cause de l'émotion.

Puis il sourit.

— Je suis content de te voir, Éric...

Le visage de l'étranger se fait embêté.

Le sourire du père se fige.

Dans quels ennuis s'est-il fichu ? s'inquiète aussitôt Charles Percheron, l'appréhension lui faisant s'emballer le cœur.

— Moi aussi, papa, je suis content de te voir. Écoute, je suis vraiment désolé, mais, contrairement à ce que je pensais, je n'ai vraiment pas beaucoup de temps. Mon chef vient de m'appeler pour programmer une réunion d'urgence dans une demi-heure. Une histoire de serveur qui dysfonctionne. Je voulais juste te dire que je souhaitais renouer le contact avec toi... Je... j'ai réfléchi au passé. Il y a eu des événements de ma vie qui m'ont fait comprendre combien j'avais mal jugé les choses. Il... Je... Je me suis mal conduit. Partir n'était pas la chose à faire. J'aurais dû te soutenir, pas m'enfuir. Alors, si tu veux bien, je voudrais qu'on parle de tout ça et qu'on renoue les liens. Je... Je compte rentrer en France. Dans un premier temps, je pensais prendre une chambre à l'hôtel. Mais je me suis dit que je pourrais venir dormir sur la péniche... Enfin, si tu es d'accord. Mais, on en reparle, OK ? Et je te laisse réfléchir à ça. Je te propose de reporter notre conversation demain, à la même heure. Qu'en dis-tu ?

* * *

Le lendemain

Au réveil, Charles Percheron regarde par le hublot de sa péniche. Le temps ne semble pas très agréable, avec toute cette brume qui recouvre les environs, mais cela laisse à penser que le soleil va peut-être apparaître. Olaf n'étant pas rentré de sa sortie nocturne, le quadragénaire décide d'aller le récupérer avec Scotch, qui lui facilitera sa recherche grâce à son flair.

— Ce serait bien lui d'être coincé dans une cabane ou dans un arbre, ronchonne Charles.

Bizarrement, depuis sa rapide discussion avec son fils, son humeur est devenue maussade. D'ailleurs, il sait très bien que partir en quête d'Olaf n'est pas utile. En vérité, il a besoin de s'aérer l'esprit.

L'annonce du retour d'Éric l'a laissé plein d'espoir et la gorge nouée. Il a d'abord répondu qu'il ne pouvait pas le juger parce que, l'un comme l'autre, ils étaient restés sur leur position. Puis, la voix étouffée par les sanglots et les trémolos de l'émotion qui l'envahissait, il lui a dit qu'il serait ravi de l'accueillir sur la péniche. Ne souhaitant pas le mettre en retard pour sa réunion matinale, il a coupé court à leurs retrouvailles.

— OK, mon garçon, pas de souci, on se retrouve demain à la même heure, en espérant que tu aies un peu plus de temps...

Éric a souri avant de mettre fin à la communication.

Charles est resté là, à fixer le bonhomme redevenu vert, à la fois heureux de cet échange – même court – et perplexe. Il

se demandait quelles étaient les intentions réelles d'Éric. L'angoisse a pris le relais. Une fois son fils de retour en France, sur sa péniche, serait-il capable d'être un bon père ? Car il ne l'avait pas été...

Après le décès de sa mère, Éric avait dû assumer, sans aucun conseil, le bien et le mal auxquels l'existence confronte chaque individu... Il avait dû faire face aussi, seul, à la douleur. Charles n'avait pas su appréhender son veuvage, ne sachant donner un sens à sa situation de « survivant ».

La souffrance empêchait son travail de deuil et une profonde dépression s'en suivit, l'empêchant d'assumer son rôle de père. Il se déchargea en confiant Éric à sa grand-mère. De ce fait, cela altéra leurs liens déjà érodés par leurs conflits passés. Plus tard, leur relation s'aggrava jusqu'à la rupture, lorsqu'il fallut évoquer l'avenir professionnel de son fils.

Face à cette culpabilité qui l'a pris aux tripes, Charles Percheron a refermé sèchement l'ordinateur portable avant de se lever et d'aller enfiler son bleu de travail. Puis il est reparti chez David pour terminer ce qu'il avait commencé le matin, suivi par Scotch. Il a résumé sa discussion à l'agriculteur, qui lui a conseillé de tout oublier et de repartir sur de bonnes bases. Ce avec quoi est d'accord Charles, même s'il se donne encore un temps de réflexion pour mettre les choses au clair avec son fils. Certes, ils en ont parlé, mais cela était trop bref...

Cette perspective l'a fait se sentir bien pour le reste de sa journée. Mettre tout à plat avec Éric et repartir sur des bases saines, il en était soulagé et avait repris espoir. Il a une chance de se rattraper !

Ce matin, son état d'esprit n'est plus du tout le même. Sceptique, il a l'impression qu'Éric ne lui a pas dit toute la vérité. Et puis, une fois face-à-face, il ne sait pas comment lui-même va réagir. L'accueillera-t-il à bras ouverts comme s'ils s'étaient quittés la veille sans aucune tension ? Ou se chamaillera-t-il avec lui, comme cela a souvent été le cas avant et même après la mort de Laurence ? Et que pense vraiment son fils de tout cela ? Ses regrets sont-ils sincères ? Compte-t-il réellement renouer le contact ou n'est-ce qu'une lubie ? Il n'est plus sûr de rien...

Autre question : doit-il annuler ou non le repas avec sa mère ? Il n'a pas envie de rater son rendez-vous avec Éric... Tout comme, il ne souhaite pas qu'elle soit témoin de son tourment. Cela reviendrait à lui parler du retour de son petit-fils. Et tant que rien n'est fait, il ne tient pas à entretenir de faux espoirs.

Son esprit jouant à la roulette russe, Charles part avec Scotch à la recherche d'Olaf. Même s'il sait son chat capable de se débrouiller dans ses vadrouilles quotidiennes, il ne peut s'empêcher de s'inquiéter pour lui.

Il a un mauvais pressentiment. C'est comme si une menace planait dans l'air. Il continue d'avancer dans la forêt sans trouver trace du félin.

Soudain, il entend un miaulement sans conviction.

Scotch file à l'endroit d'où vient le cri.

Charles hâte le pas et arrive dans une clairière où quelques grands arbres penchés en avant semblent accueillir le promeneur avec bonheur et lui souhaiter la bienvenue. Charles

observe les frondaisons tandis que son chien fouille les buissons tantôt en aboyant, tantôt en gémissant.

Pas d'Olaf.

Il a beau chercher, l'appeler, tendre l'oreille : son chat n'est pas là et plus aucun miaulement ne se fait entendre, si tant est qu'il y en ait eu un.

Scotch à ses côtés, Charles déambule dans la forêt. N'apercevant pas son chat – le contraire l'aurait étonné –, il entame une promenade le long de la Souchez avant de retourner à sa péniche.

Au fur et à mesure qu'il s'approche de chez lui, le souvenir du départ d'Éric lui revient en mémoire.

* * *

La balade a été épuisante, mais il lui fallait bien cela pour tuer les heures qui le séparaient du deuxième rendez-vous virtuel fixé par Éric. Celui-ci va revenir... Les jours à venir seront-ils meilleurs ? Charles Percheron l'espère de tout cœur. En tous les cas, il sait qu'il devra améliorer sa façon de vivre pour ne pas déplaire.

Installé sur la chaise de cuisine, un café à la main, il s'interroge à nouveau au sujet de sa mère. Ainsi que de François, son grand-père.

Doit-il les prévenir ? Vont-ils en vouloir à Éric ? Être contents pour lui ou lui faire la leçon ? Eux aussi, il ne les a pas prévenus quand il est parti. Charles sait qu'il leur manque et qu'ils aimeraient le revoir. En revanche, il ne sait pas s'ils ont eu l'occasion de reparler de l'attitude de son fils. Ou même

d'échanger avec lui. Charles n'a jamais abordé le sujet avec eux. Sans doute parce qu'une petite voix au fond de lui-même lui murmurait qu'il n'avait pas agi en vrai père. De leur côté, sa mère et son grand-père ont gardé le silence. Le départ et le devenir du fils indigne est vite devenu un sujet tabou.

Je vais attendre le deuxième appel d'Éric pour en parler avec eux, décide-t-il s'arrêtant pour de bon sur ce choix.

Il leur demandera alors conseil et les écoutera.

Mais comme il est bourru, sera-t-il capable de suivre leurs préconisations ?

À ses pieds, la tête penchée sur le côté, Scotch pousse un gémissement qui en dit long sur le caractère de son maître. Celui-ci n'a pas le temps de pester.

Quelqu'un frappe à la porte de la péniche. Ça le surprend un peu, mais, voyant la réaction de Scotch, il se rend compte que son chien manifeste sa joie.

En bougonnant, il s'en va ouvrir.

Qui vient encore me déranger ? s'interroge-t-il, contrarié.

Sur le seuil se tiennent Jean-Pierre et Marie. Lui est un bonhomme au gabarit de sportif. Grand et mince, il est bon vivant de par sa nature. Sa façon de rire reflète son tempérament gai et enjoué. Il ressemble en cela à David. Marie, elle, est une véritable source de fraîcheur dans ce coin éloigné. C'est une très belle femme, qui a suivi Jean-Pierre par amour et par envie des grands espaces.

— Bonjour, maugrée Charles, pas très agréable. C'est pourquoi ?

Cette visite le sort de ses pensées, et il n'aime pas ça. Ses deux visiteurs ne se formalisent pas de cet accueil. Ils connaissent bien leur ami.

— On s'est dit qu'on devait te mettre au courant au sujet d'une jeune fille..., commence Marie d'une voix émue et tremblotante.

— Vous croyez que je n'ai que ça à faire, m'occuper d'une fille !

Marie secoue la tête et lui tend une affiche sur laquelle se trouve le portrait d'une jeune femme d'environ vingt-cinq ans aux cheveux châtain mi-longs. Elle a un visage plutôt ordinaire duquel resplendissent des yeux d'un joli bleu et un sourire d'une grande douceur.

— Ah ! non, non ! c'est important, voici une photo de Mélissa. Elle n'est pas rentrée chez elle et ses proches sont très inquiets. Cette petite, nous la connaissons. Nous l'avons vue grandir, gambader dans les hautes herbes. Elle connaît le coin aussi bien que nous tous. C'est bizarre qu'elle ne soit pas rentrée...

Charles empoche la feuille.

— Bon, j'ai compris, leur assure-t-il, je vais ouvrir l'œil.

Marie acquiesce, soulagée. Jean-Pierre fait de même avant de froncer les sourcils et de contempler son ami.

— Et toi, que t'arrive-t-il ? s'inquiète-t-il. Tu me parais bien bougon...

— Bof, rien. Ou plutôt, si : j'ai eu des nouvelles d'Éric, dit-il en fermant les yeux et en levant les bras au ciel, comme

pour rechercher une inspiration divine. Mais je ne sais pas de quelle manière le prendre, mon esprit est cisailé...

Il rouvre les paupières, fourre ses mains dans ses poches et explique à ses amis la situation.

— Ne réfléchis pas trop, lui conseille Jean-Pierre. Laisse venir et tu verras en espérant que cette fois-ci, tu auras les oreilles grandes ouvertes. Laisse-le parler, écoute-le avant de prendre des décisions, donnez-vous une chance de recoller les bouts...

Sa femme acquiesce avec un sourire compréhensif et ajoute :

— Garde l'esprit ouvert, il a des regrets ou des remords à te confier, c'est indéniable. Peut-être même a-t-il une bonne nouvelle à t'annoncer ?

— C'est compris ! Ouverture, ouverture ! Que c'est compliqué...

Charles sort les mains de ses poches et écarte largement ses bras, comme s'il voulait déjà y accueillir son fils et le serrer tendrement.

— Bon, reprend-il. Et vous, cette jeune fille, vous en pensez quoi ?

— On se dit que Mélissa est peut-être blessée, murmure Marie, les larmes aux yeux. Ou pire... On a eu des échos de cas similaires. Des hommes et des femmes. On ne croit pas à la fugue. Elle n'a pas vraiment de problèmes. Elle est épanouie.

Jean-Pierre prend sa femme par les épaules.

— On l'a vue grandir, cette petite. Elle est gentille et adorable, rendant service, comme toi quand tu es d'humeur.

Elle est très appréciée. C'est l'enfant que nous n'avons pas eu, Marie et moi. Maintenant qu'elle travaille en ville, nous la voyons peu, mais toujours avec plaisir. En plus, elle a gardé cette âme innocente des gens de la campagne.

Charles Percheron arbore un air perplexe et peu convaincu, avant de pincer les lèvres et de hocher la tête.

— Hum... je ne l'avais pas vu sous cet angle. Si je remarque quoi que ce soit, je sais ce qu'il me restera à faire ! Je vous le promets. Mais bon, d'ici là, je suis certain que Mélissa sera de retour chez elle.

Bien sûr, il tait ce qu'il a sur le cœur. Ce n'est jamais bon quand un enfant, même à cet âge, quitte le nid familial du jour au lendemain sans donner de nouvelles...

Chapitre 3

La photographie

Il revient, songe Charles pour la millième fois en s'installant sur le canapé, face à son vieil ordinateur toujours posé sur la table basse. *Mon fils revient...*

Il a eu du mal à intégrer cette formidable nouvelle aussi bien inattendue qu'inespérée. D'où son état d'esprit plutôt désagréable de ce matin et sa recherche inutile d'Olaf. À présent, tout est prêt pour passer un agréable moment en compagnie de son garçon.

J'ai, moi aussi, beaucoup de choses à me faire pardonner, j'espère qu'il me comprendra...

Tout comme sa mère.

Aussitôt après le départ de Marie et de Jean-Pierre, il s'est décidé et a annulé leur repas. Cela sans lui donner de réelles explications. Elle a bien senti qu'il lui cachait quelque chose, néanmoins, elle n'a pas cherché à savoir quoi. Elle sait très bien qu'il parlera quand il le jugera opportun.

Scotch est à ses pieds et l'observe attentivement. Quant à Olaf, il se prélassait dans son panier, profitant de la chaleur des rayons du soleil.

Il ne prête pas attention à eux. Il s'assoupit légèrement, tout en laissant vagabonder son imagination. Il essaye d'imaginer Éric. Il le voit enjamber la passerelle qui accède à la péniche, puis se jeter dans ses bras.

La pendule sonne l'heure tant attendue.

Charles se réveille en sursaut.

Sur l'écran, le bonhomme au ventre proéminent reste vert. L'ordinateur reste tristement muet.

— Saloperie de bécane, elle ne marche pas comme d'habitude ! s'exclame Charles. Ah ! c'est bien ça, la technologie, toujours en panne quand on en a besoin !

La crainte l'envahit. Il va rater l'appel d'Éric !

Il téléphone à son ami David.

— Tu es chez toi ? lui demande-t-il de but en blanc. Parfait ! Peux-tu m'envoyer un message sur Ciel Bleu ? C'est pour voir si mon ordinateur fonctionne bien...

L'agriculteur s'exécute sans hésiter. Quelques instants plus tard, son message apparaît sur l'écran de Charles.

— Qu'est-ce qu'il y a ? veut savoir son ami, inquiet. Ç'a un rapport avec ton fiston ?

Charles ne l'entend pas.

Il s'est tétanisé.

L'ordinateur fonctionne correctement, réalise-t-il.

Il éteint son téléphone, non sans avoir, par dépit, insulté David, qui n'y comprend plus rien.

Il regarde l'horloge puis la fenêtre de discussion sur Ciel Bleu. Les minutes défilent. Son fils ne se connecte pas...

Une terrible déception envahit Charles Percheron.

Cette rencontre tant attendue, espérée, désirée, n'était qu'un leurre. Le rêve s'évanouit et, bafoué, trompé à nouveau, Il se rend à l'évidence.

Qu'a-t-il fait à ce seul et unique fils pour qu'il lui joue ce mauvais tour ?

Le lendemain matin, la mine triste, le pas traînant, les épaules basses, Charles prend le chemin de la gare. Afin d'être le plus tôt possible à Lens, chez son amie Annie, il a décidé de prendre le premier train. Celui de sept heures quinze. La gare n'est qu'à dix minutes de la péniche.

Il ne fait pas attention à l'agréable soleil qui illumine la nature. Une belle journée en perspective, à laquelle il reste insensible. Comme les nuits précédentes, il a été assailli par cette anxiété qui l'opprime. Toujours ces rêves moches. Et par cette profonde déception que le lapin de son fils a provoquée en lui.

Moins d'une demi-heure plus tard, il est chez son amie.

Annie habite une maison très sobre. Un petit pavillon dont l'entrée est égayée par un mignon parterre de fleurs. Voilà Charles Percheron devant la porte. Il sonne une fois : pas de réponse. La seconde fois, on lui ouvre rapidement.

Âgée de cinquante ans, Annie est une femme élancée, mince, aux cheveux blonds coupés très court et aux yeux bleus. Ce matin, elle ne travaille pas. Elle a mis un survêtement afin d'être à l'aise aussi bien pour son poste de l'après-midi que pour ses tâches quotidiennes.

Voyant l'air abattu de Charles, elle presse ce dernier d'entrer. Il se dépêche de franchir le seuil, impatient de trouver en ces lieux le réconfort qui le calmera.

Annie l'invite à passer dans le salon. Ils seront ainsi tous deux plus détendus et à l'aise pour discuter

Annie est éducatrice. Charles l'a été également. Il a bossé avec elle. Très vite, ils se sont découverts des affinités.

Depuis qu'il a cessé cette activité, il est resté en contact avec son ancienne collègue. Le sujet des enfants en difficulté est un problème toujours d'actualité dans leurs conversations. Une relation très affectueuse les unit, Annie étant pour Charles une grande sœur ainsi qu'une confidente patiente et attentive.

Larme à l'œil, il lui raconte tout ce qu'il s'est passé ces derniers jours avec son fils.

— Tu sais, termine-t-il, je pensais que cette fois-ci, c'était du sérieux. Je croyais en ses promesses. Je me disais que nous allions vivre un nouveau départ. Tu l'aurais vu, tu l'aurais entendu, il avait l'air tellement sincère...

— Peut-être était-il occupé, suggère sa confidente, et qu'il n'a pas vu l'heure de votre rendez-vous ? Ou alors, il a eu un nouvel empêchement à cause de son patron ? D'après ce que tu m'en as dit, son entreprise semblait rencontrer des soucis au moment de son premier appel...

Charles essaye de réfléchir.

— Crois-tu qu'il pourrait me laisser comme ça dans le désarroi sans me prévenir ? J'ai laissé l'ordinateur allumé toute la journée... Même ce matin, je l'ai ressorti au cas où. Rien. Je n'ai rien reçu de sa part. Même pas un SMS...

— Les enfants sont parfois difficiles à cerner..., soupire Annie.

Il secoue la tête.

— Tu sais, je crois qu'il n'arrive pas à me pardonner mon entêtement. Voilà la raison de son nouveau silence.

Son dos se voûte.

— Il a changé d'avis, voilà tout.

— Ne t'inquiète pas, il essayera plus tard, tente de le rassurer l'éducatrice. Je pense qu'il veut mettre les chances de son côté afin de pouvoir vivre de nouveau des relations père-fils saines avec toi. J'en suis convaincue, tu dois lui manquer...

— Mouais, si tu le dis...

Annie sourit tristement.

— Au fait, enchaîne-t-elle, tu sais que dans notre secteur, depuis quelque temps, des bruits courent qu'il se passe des choses étranges dans les environs ? Des personnes disparaissent. Dernièrement, c'était un homme de mon âge. Son épouse est très inquiète...

Charles ne réagit pas.

Éric est si loin... Les problèmes des autres ne peuvent l'atteindre...

* * *

Après une journée fatigante à travailler chez David, Charles est bien content de rentrer dans sa péniche. Une fois chez lui, il retire ses chaussures de sécurité afin d'aérer ses pieds. Quel bonheur ! Puis il sort une boisson bien fraîche du réfrigérateur et s'assoit. Ouf ! Encore une de faite !

À peine a-t-il posé ses fesses sur sa chaise que Scotch arrive sur lui. Il tourne autour en aboyant et en sautillant de bonheur ! C'est toujours la fête à son retour quand il ne l'accompagne pas. Charles y est habitué. Le croisé calmé, sa tranquillité est de courte durée. Olaf fait son apparition pour demander des caresses. Il se frotte contre lui pour qu'il le prenne.

Charles s'exécute.

Heureusement qu'ils sont là ! se dit-il. *La vie est si triste...*

Il dépose son chat au sol et commence à ruminer.

Il ne peut s'empêcher de penser à son fils et d'essayer de comprendre pourquoi il n'était pas au rendez-vous.

Que lui ai-je fait pour qu'il m'en veuille à ce point ? s'interroge-t-il pour la centième fois. *Pour qu'il me mente ainsi ?*

À moins qu'il ne lui soit arrivé quelque chose d'important ? De grave...

Il est tellement mal. Il s'inquiète, cette fois, de ce qui aurait pu se passer, lui en voulant l'instant suivant. Il a beau se tourmenter, il ne comprend pas ! Et tant qu'il n'aura pas de ses nouvelles, il ne cessera pas de se torturer l'esprit.

Machinalement, il retourne au réfrigérateur, l'ouvre et regarde ce qu'il pourra manger pour son repas du soir.

Mon vœu le plus cher au monde, c'est de pouvoir le serrer dans mes bras ! pense-t-il.

Malgré son mal-être, les jours suivants, il s'est forcé à se changer les idées, car c'était invivable. Il a repris le travail chez David, il a rendu visite à Jean-Pierre et à Marie, avec qui il s'est baladé en forêt. Il est retourné également à l'agence Pôle emploi et à la boîte d'Intérim. La journée passée en dehors de sa péniche, c'est là qu'il se sent le mieux. Voir d'autres personnes, avoir une activité, tout cela l'a fait se sentir un peu mieux. Mais c'est le soir, hélas, lorsqu'il se retrouve seul, que son esprit le tourmente. Comme à présent...

Il prépare le repas pour ses animaux et pour lui, puis prend sa douche. Il soupe sans trop d'appétit et, ensuite, tente de se délasser avec une bonne tasse de tilleul, bien installé dans son fauteuil.

Il laisse vagabonder son esprit. Il pense à son enfance, à son fils, au cirque...

Lorsqu'il était môme, ses parents l'emmenaient à la ducasse. Dans le Nord, c'est important, cette fête foraine. Pour Charles, c'était un pur moment de bonheur ! Une année, un cirque s'est installé en même temps que la ducasse. Le chapiteau immense, avec ses couleurs vives, a attiré son regard et attisé sa curiosité. Si bien que ses parents l'ont emmené voir le spectacle. Il s'est aussitôt extasié devant ces jongleurs si agiles. Les acrobates l'ont passionné ! Devant sa réaction, son père a décidé de lui faire suivre des cours d'équilibriste. De fil en aiguille, dès qu'il a atteint l'âge de travailler, il a réussi à vivre de sa passion.

C'est au cours d'une soirée où le cirque avait fait un chapiteau comble qu'il a rencontré Laurence.

Elle voyageait beaucoup pour des démonstrations d'ustensiles de bricolage. À la fin de la soirée, ils se sont retrouvés au café tout proche pour discuter de leur métier respectif.

Ce fut le début de leur idylle. Quelques mois après, ils se sont mariés. Laurence est devenue acrobate, comme lui. C'est lui-même qui l'a formée.

Avant leur rencontre sentimentale, le cirque se composait d'un trio de voltigeurs : Mélanie, Gaby – la

partenaire de toujours de cette dernière – et lui même. Dès lors, il se retrouva avec deux duos. Ce qui diversifia les spectacles.

Laurence et lui faisaient leurs numéros ensemble, Charles ayant également la charge de prévoir l'installation du matériel pour le quatuor d'acrobates. Deux ans après, le couple a vécu avec la plus grande joie la naissance de leur fils.

Des années plus tard, la maladie a frappé Laurence. Puis il y eut l'accident. À la suite de la terrible tragédie, ceux qu'ils considéraient être ses amis, les membres d'une deuxième famille, réagirent sans ménagement. Ils le jugèrent avec des mots très durs. Cela entraîna Charles dans un profond état de déprime et de culpabilité. Le décès de Laurence vint parachever ce désastre...

Au moins, les responsables du cirque attendirent-ils qu'elle soit en terre avant de le licencier.

Les années de galère ont alors commencé. Les périodes de petits boulots et de chômage avec un adolescent qui n'allait pas bien et dont il ne parvenait pas à s'occuper, trop torturé par la douleur d'avoir perdu Laurence. Éric est devenu hargneux avec lui. Il se rebiffait. Et plus Charles le confiait à sa grand-mère, plus son ressentiment semblait augmenter. Ce qu'il n'avait pas réalisé.

Puis, à sa majorité, Éric a rompu avec lui et il est parti aux USA. Abasourdi, Charles a dû affronter ce nouveau séisme dans sa vie. Quelque temps plus tard, il a trouvé un emploi d'éducateur. Mais, un jour, arriva au foyer – où il travaillait avec Annie – un garçon difficile ayant besoin d'être canalisé. Ce gamin, issu du monde du spectacle, avait vu mourir un

funambule lors d'une chute. Cette terrible histoire rappela à Charles l'accident. Sur un coup de tête, il a décidé de démissionner. Il ne pouvait pas rester là ! En présence de ce gamin, il ne parvenait plus à être objectif..

Il s'est retrouvé un temps au chômage, mais comment s'orienter ? Il n'était plus question de choisir un emploi dans le contact humain ! Il se laissait aller, et les mois de galère ont commencé.

Il passait ses journées reclus dans son camping-car, pleurant sur son sort, ou alors il errait dans les rues.

Grâce à des conseils bienveillants, il a repris pied. Il s'est réinscrit à Pôle emploi. Il disposait de quelques économies. Il s'y est intéressé et les a sorties pour se fixer en faisant l'acquisition de sa péniche. Avec le temps, au cours de ses rencontres, il reprit goût à la vie et trouvé de petits boulots...

À cet instant, Scotch saute sur lui, comme pour le sortir de ses pensées. Puis, en aboyant, il attire son attention en se dirigeant vers la vieille malle où se trouvent ses photos de collection. L'un de ses passe-temps favoris, ce sont les vieilles photographies. Pas celles qu'il a montrées à David. Non. D'autres qu'il cherche et conserve minutieusement.

Charles fixe le croisé.

Il a décidé de me bousculer pour que je retrouve le moral. Ce chien, il ne lui manque que la parole !

Rien que d'ouvrir cette malle mystérieuse et de contempler ses clichés de collection, il s'évade. Il se réjouit tellement de les regarder ! Mais bon, même si Scotch n'a pas

tort de le bousculer, ce soir, Charles n'a pas envie de se lever.

— Laisse-moi, Scotch, maugrée-t-il. Au panier !

D'habitude obéissant, Scotch insiste. Il aboie de plus belle et tire sur le pantalon de pyjama de son maître pour l'obliger à se lever et à ouvrir enfin cette malle. Pourtant habitué à ce remue-ménage, l'homme ne peut s'empêcher de rire. Parfois, il est agacé lorsque son chien ne lui obéit pas, mais il ne lui en veut pas. Il sait que c'est grâce à lui s'il peut sortir de temps en temps de la monotonie.

— Scotch, arrête, j'ai compris, je vais regarder ces photographies, si tu y tiens vraiment !

Il les prend donc et s'installe à nouveau confortablement dans son fauteuil.

Bizarrement, Scotch s'est calmé. Tout en grondant, il tient un instantané – qui visiblement a glissé hors des pages de l'album – entre ses crocs. Il fixe son maître avec insistance jusqu'à ce que celui-ci réagisse.

Charles récupère le cliché.

Il se fige.

Ce tirage, il le connaît par cœur. Il pourrait même le reproduire les yeux fermés s'il avait quelque talent pour le dessin ou la peinture. Il s'agit du tout premier instantané pris par Éric, alors qu'il n'avait que sept ou huit ans, en ces heures bénies où leur vie était parfaite.

Éric aurait pu devenir un grand photographe. Un artiste de talent. Il avait un don pour capturer l'instant présent, les émotions ou encore l'ambiance d'un moment. Il avait un sens inné de la prise de vue.

Charles sent monter la colère en lui.

Quel gâchis !

Il voulait que son fils devienne ce grand photographe, mais Éric n'en avait que pour les ordinateurs et l'informatique. Charles ne supportait plus de le voir prendre cette direction. Il avait tenté de le convaincre du contraire, du bien-fondé de ce qu'il imaginait comme avenir pour lui. Maintes et maintes fois.

C'est pour cette raison qu'il s'est enfui...

Son ressentiment retombe.

J'ai eu tort de réagir ainsi, les enfants ne sont pas là pour vivre les rêves de leurs parents, se dit-il avec regret. Ils sont là pour réaliser les leurs... juste les leurs...

Il fixe la photo.

Étrange que ce soit elle qui se soit échappée de l'album.

La considérant comme plus qu'un simple souvenir, il l'avait rangée au milieu des œuvres de qualité.

Il sursaute, renversant un peu de tisane sur lui.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Sans se préoccuper de la tache qui commence à s'élargir sur son maillot de corps, il pose brutalement le mug sur la table basse et se colle au cliché.

Il n'a pas rêvé.

C'est bien une prise de l'étang du parc de la Tour de l'Horloge. De sa partie laissée aux caprices de la nature pour être plus précis, c'est-à-dire celle que le père et le gamin de l'époque bénie préféraient entre toutes, car la plus sauvage mais aussi la plus authentique. L'eau y miroite sous l'effet d'un soleil automnal. L'herbe grasse et haute, composant un tapis

géant, s'étend avec langueur devant l'eau, constellée de petites taches sombres allant du brun au rouge. Ce sont, principalement, les feuilles des saules et des aulnes.

Le ponton au bois patiné par les intempéries, auquel est amarrée une barque, occupe le bas de la photographie, bien au centre, et pointe en direction du seul chêne qui, sur la face opposée de l'étang, a pris inexplicablement racine sur la berge. L'arbre, majestueux, dresse fièrement ses branches vers le ciel, sa chevelure chatoyante.

Le spécimen doit avoir au moins trois cents ou quatre cents ans, témoin muet de plusieurs siècles d'événements heureux comme dramatiques de la vie d'une multitude de gens. Sur son tronc, son écorce est composée de milliers d'écailles de bois, serrées les unes contre les autres. Elles sont si harmonieusement disposées qu'elles participent grandement à la beauté de ce vénérable ancêtre.

Comme il est l'un des plus grands, ainsi que l'un des arbres les plus proches de la rive, il se reflète à la surface de l'étang. Ce qui donne l'impression qu'il existe deux spécimens aussi remarquables en un même endroit.

Pourtant, constate Charles, le chêne de l'eau n'est pas le jumeau parfait de l'autre. Car, partant des replis de ses racines noueuses et profondément agrippées au sol, montant jusqu'au tiers de son tronc, se dresse une masse noire, rectangulaire.

Une porte.

Une porte dans l'arbre.

Plus précisément une porte dans le *reflet* d'un arbre au milieu d'un étang. Alors qu'il n'y en a pas dans le tronc du

chêne qui pousse sur la rive – si tant est que cela soit possible...

Rien d'extraordinaire en soi si l'on manipule et modifie le cliché. Cela ferait même une très belle œuvre. Sauf que cette aberration n'a jamais existé sur la photo prise par Éric. Ils l'ont développée à deux, l'ont admirée – lui, fier de son fiston ; son garçon, aux anges – puis ils l'ont encadrée. Ce n'est pas allé plus loin. Pourtant...

Perplexe, le quadragénaire repose un instant le cliché et se frotte les yeux. Il ferme les paupières, les rouvre et rapproche à nouveau son nez de l'instantané.

Non, il n'a pas eu la berlue. Il y a bien une porte dans le lac.

Comment est-ce possible ?

Sa question reste sans réponse.

Chapitre 4

Rencontres féeriques et diaboliques

Après une bonne averse, la pluie s'atténue sous un ciel gris. Charles Percheron arrive à Carvin, au parc de la Tour de l'Horloge, sur le territoire des Portes du Nord. Situé à proximité de l'A1, celui-ci s'étend sur la friche industrielle de l'ancienne Fosse 2, dont une grande partie a été reconvertie en zone industrielle et le reste, en espaces verts. C'est au niveau de ces derniers que se trouve l'étang, non loin du teruil, souvenir du passé minier de ce territoire.

Charles s'est rendu là, au volant de l'utilitaire emprunté à David. Il l'a garé sur le parking à l'entrée du parc. Durant tout le trajet, de nombreux souvenirs de sa vie avec Laurence ont défilé dans sa tête, tous ramenant à cette photo et à ce détail incroyable : la porte dans le reflet de l'arbre. Assis près de lui, son fidèle Scotch lui jetait régulièrement des regards inquiets. À présent, tous deux entreprennent de faire le tour du parc, longeant les abords du teruil et les zones boisées.

Au bout du sentier, Charles Percheron voit enfin se profiler l'étang et le chêne. D'un pas décidé, il s'en approche, comptant bien élucider la présence de la porte dans son tronc.

Peut-être était-elle là à l'époque et n'y avait-il pas prêté attention ? Il n'a que cette explication.

Scotch le suit et sent le tronc. Charles fait le tour de l'arbre plusieurs fois tout en l'examinant. Rien de particulier n'attire son regard. D'abord intrigué par son manège, son chien

ne manque pas de l'imiter, levant la patte à plusieurs reprises pour marquer son nouveau territoire.

Charles refait un tour. Cette fois, il palpe l'écorce. Rien. Il s'arrête et réfléchit.

Il faut peut-être que je prenne du recul et que j'observe de loin ? Peut-être que sous un certain angle son reflet crée une illusion d'optique ?

C'est un peu tiré par les cheveux, mais, bon, quoi d'autre, sinon ?

Pendant ce temps, Scotch entreprend d'aller renifler et gratter le pied des arbres environnant. Il gémit à plusieurs reprises avant de se tourner vers l'ombre que renvoie la surface de l'étang. Il se met alors à aboyer comme pour attirer l'attention de son maître. Ce dernier se tourne vers lui, puis vers le rivage, sur lequel il aperçoit une barque de pêcheur. Une barque semblable à celle sur la photographie prise par Éric.

— Étrange coïncidence, murmure-t-il, avant de se dire : ou alors il serait peut-être préférable d'examiner le double de ce chêne d'un peu plus près...

Il décide d'emprunter cette barque. Il la détache et appelle Scotch pour qu'il y monte avec lui. Une fois son chien à l'intérieur, il saisit les rames et, de toutes ses forces, se dirige en direction du reflet de l'arbre centenaire. Arrivé à son niveau, il en fait le tour, l'examine au plus près, passe dessus de nombreuses fois, fait onduler l'eau avec la rame à plusieurs reprises. Rien n'y fait. Il ne voit aucune porte. Il ne voit rien de particulier d'ailleurs.

Pourtant, ce reflet lui semble bizarre...

Il l'observe à nouveau, en refait le tour, mais, finalement, rien de particulier ne lui saute aux yeux. À ses côtés, sage comme jamais il ne l'a été, Scotch ne bouge plus, tapi au fond de l'embarcation.

Son obstination mise à mal, Charles décide de revenir sur la terre ferme.

Il rame nerveusement vers la rive. Un peu avant celle-ci, il bute sur quelque chose dans l'eau. Sa barque s'immobilise. Au même moment, dans le ciel, les nuages gris laissent place au soleil. Un bel arc-en-ciel apparaît. Charles Percheron en profite pour faire un vœu, selon la culture et la tradition qu'il a gardées de son enfance, grâce à sa maman et à ses grands-parents.

Je souhaite revoir mon fils un jour, formule-t-il en silence.

Il oublie d'un coup son vœu le plus cher.

Un mauvais pressentiment le prend aux tripes.

Mauvais pressentiment renforcé par l'attitude de Scotch. Celui-ci a sauté dans l'eau et fait le tour de l'embarcation en aboyant. Il donne l'impression de s'amuser comme un fou, mais Charles le connaît bien.

Quelque chose a l'air de l'ennuyer. Il stresse.

Charles lui lance le bout d'une corde, trouvée au fond de la barque pour l'aider à la tirer vers le rivage. Peut-être de cette manière réussira-t-il à la débloquer sans avoir à se mouiller les pieds.

Pas de chance. Tout à son énervement, Scotch rate la corde et celle-ci tombe à l'eau.

Son maître lui ordonne de l'attraper, mais rien à faire. Le croisé n'a pas l'intention d'obéir. Il continue de nager autour de la barque en aboyant.

Pas très ravi de plonger ses pieds dans l'eau froide et un peu glauque, Charles enlève chaussures et chaussettes. Après avoir remonté le bas de son pantalon jusqu'aux genoux et retroussé les manches de sa chemise pour éviter au maximum les dégâts, bougonnant, il entre dans l'étang.

Il plonge la main, puis le bras sous la surface pour tenter de retirer l'obstacle, mais il est surpris, car il a saisi une sorte d'anneau. Il tire et, soudain, l'eau se met à tourbillonner et à s'écouler en forme de spirale vers le fond de l'étang, comme dans un siphon. À ce moment, une lumière fluorescente aveugle un Charles Percheron interloqué.

* * *

Charles se réveille doucement, il ressent des douleurs un peu partout, comme si un camion lui avait roulé dessus. Allongé à côté de lui, Scotch gémit.

Que s'est-il passé ? Charles n'a plus que de vagues souvenirs.

Il rassemble ses idées et se rappelle.

Épuisé, sale d'avoir plongé dans cette eau infâme, un peu terrorisé par ce qu'il lui est arrivé, il se relève. Il regarde autour de lui.

Il se trouve dans une grotte. Ce n'est pas la caverne d'Ali Baba. Pas de coffres au trésor, pas de montagne de bijoux, pas d'objets inestimables. Juste des stalagmites et des

stalactites, les parois de roche étant à nu. Une odeur d'humidité écœurante et pesante s'en dégage. Au fond, un gros rocher plat faisant office de porte. Scotch se remet sur ses pattes, puis, vaillamment, se dirige vers lui, comme pour éviter tout danger à son maître.

— Toujours aussi courageux, lui lance Charles. Je suis fier de toi !

Sa curiosité aiguïlée, il pousse l'obstacle et se retrouve devant un couloir sinueux qui se perd dans l'obscurité des profondeurs de la terre. Intrépide, Scotch part en avant.

Le corridor est constellé de points lumineux. Charles s'approche avec précaution de l'un d'entre eux et remarque qu'il s'agit de la lueur du jour qui traverse, par endroit, les interstices entre les pierres des murs et du plafond.

Ne réussissant pas à réaliser ce qui lui arrive, Charles emprunte ce couloir. Scotch le précède toujours, reniflant tous les coins et recoins, levant la patte par-ci, par-là, comme s'il voulait laisser des repères pour le retour.

Même si revenir à la caverne ne servirait à rien, se dit son maître. La seule sortie, c'est ce chemin...

L'homme et le chien avancent tous les deux en silence pendant de longues minutes. Le temps s'étire, puis ils arrivent dans une immense grotte dont le bout et les hauteurs se perdent dans l'obscurité. Les points lumineux ont disparu. Des mousses fluorescentes les ont remplacés. Charles emprunte un sentier escarpé à peine tracé qui longe l'une des parois jusqu'au pied d'une chute d'eau. Le chemin s'arrête là.

Poussé par une intuition, Charles entre avec Scotch

dans l'eau froide et tous deux nagent jusqu'à la cascade. Ils passent de l'autre côté et se retrouvent face à une nouvelle caverne. Aussitôt, ils sentent un courant d'air nauséabond, tantôt chaud tantôt froid.

— Nous voici bientôt à l'air libre, dit Charles à son chien.

Avançant à pas prudents à l'intérieur de ce nouvel espace, ils s'arrêtent vite devant une grille en fer toute rouillée. Elle semble très ancienne. Elle est entrouverte.

Qui l'a installée là ? Et pourquoi ? Quelqu'un aurait-il voulu enfermer quelque chose ?

Sans hésiter, Scotch la passe, encourageant ainsi son maître à le suivre. Perplexe, de plus en plus intrigué, celui-ci le suit. Après un long parcours, ils se retrouvent enfin dehors.

Les voici au milieu d'une prairie verdoyante dans laquelle se dressent de grands arbres majestueux. L'herbe est parsemée de pâquerettes, de coquelicots, de boutons d'or et de bleuets, formant ainsi un magnifique tapis de verdure. Toutes ces fleurs semblent semées là pour les attirer et les conduire vers autre chose.

Sur la gauche, l'étang est là, avec le chêne. Le point d'eau reflète la lumière venue d'un ciel d'azur. Le spectacle est de toute beauté. Charles est émerveillé, mais cela ne contribue qu'à accentuer son inquiétude.

Où suis-je ?

Il s'agit bien du parc de la Tour de l'Horloge, sauf qu'il n'y a pas une route de bitume à l'horizon et encore moins de bruit de circulation.

Scotch sur les talons, Charles rejoint un chemin de terre qui le mène à un petit village qui ne lui dit rien. À l'entrée, un panneau fait de vieilles planches indique : Oignies-sur-Rivière.

Bizarre comme nom..., se dit le voyageur. *Oignies, je connais. Mais Oignies-sur-Rivière ?*

Il secoue la tête.

Il ne connaît rien de pareil.

Il entre dans le village et se dirige vers ce qui lui paraît être le centre, symbolisé par le clocher d'une église. Les rues étroites, rectilignes, perpendiculaires et parallèles, bordées de maisons en briques rouges toutes semblables les unes aux autres et alignées, lui évoquent une cité minière, comme il y en a tant dans sa région. Ici, pas de macadam, les rues sont pavées à l'ancienne, sans panneaux indicateurs ou de signalisation. Pas de lignes électriques ou téléphoniques non plus.

L'absence de voitures et d'enseignes lumineuses au-dessus des vitrines des magasins intrigue Charles de plus en plus.

— Il n'y a aucun signe de modernité..., murmure-t-il.

Bien que basse, sa voix semble claquer comme un pétard dans le silence environnant.

Tout cela met Charles mal à l'aise.

Oignies-sur-Rivière est complètement désert.

Trotinant à nouveau devant lui, Scotch ressent aussi ce malaise. D'ailleurs, il se tient de plus en plus près de son maître.

* * *

L'homme et le chien arrivent sur la place du village, face à une église pleine de charme aux yeux de Charles. Celui-ci prend le temps de l'admirer. Puis il s'intéresse à l'esplanade, au centre de laquelle se dresse un arbre unique. Un chêne colossal, majestueux, au tronc noueux et aux rameaux touffus, à travers lesquels miroite le soleil.

Charles s'en approche, intrigué.

— Ben toi, tu ne dois plus être tout jeune..., dit-il à l'arbre en voulant poser la main sur son tronc.

Il stoppe son geste et se retourne.

Il sent une présence, comme une énergie palpable. Il fixe les environs avec l'impression que tous deux – cette présence et lui – se regardent, s'observent.

Pendant ce temps, Scotch gambade autour de la place, levant la patte ici et là, mais avec la truffe en l'air, comme s'il cherchait à pister quelque chose d'étrange, d'inhabituel. À ce moment précis, surgissant de derrière l'église, un individu cagoulé se jette sur Charles, le plaque contre l'arbre et tente de le maîtriser en le ligotant au tronc.

Scotch, qui s'est un peu éloigné, réalise bien vite le danger. N'écoutant que son courage, il fonce vers son maître.

Tant bien que mal, Charles tente de riposter et de se dégager de son agresseur. Mais l'effet de surprise jouant en la faveur de l'inconnu, ce dernier a très vite le dessus et il se retrouve ligoté à l'arbre.

Scotch arrive enfin.

Ses crocs acérés s'enfoncent allégrement dans les mollets de l'agresseur qui, hurlant de douleur, s'enfuit

rapidement, poursuivi sur quelques mètres par les aboiements du chien en réponse aux insultes du triste individu.

Rappelé par un sifflement, Scotch revient rapidement près de son maître, fier d'avoir géré la situation. Il quémande des caresses et des félicitations, tout en démontrant son contentement par des bonds.

— Oui, c'est bien, c'est bien, bougonne Charles, mais je te signale que je suis toujours attaché. Arrache-moi ces liens et après, seulement, je te féliciterai !

Avec force aboiements, Scotch se met en devoir de délivrer son maître.

Il tente d'arracher avec ses crocs les liens. C'est alors que Charles donne un coup de coude sur une excroissance noueuse de l'arbre en forme d'œil. Le tronc s'ouvre, un trou béant apparaît. La corde cède. L'homme et le chien se retrouvent happés, aspirés vers un vide inconnu autant que mystérieux, d'où surgissaient des bruits étranges : des chuintements d'ailes, des coassements, des cris stridents, des chuchotements, des grognements...

* * *

Après avoir été happés dans ce trou béant, Charles et Scotch atterrissent au beau milieu d'une prairie. L'homme et le chien se remettent du choc. Abasourdi, Charles Percheron regarde autour de lui. Il est à nouveau dans une prairie. Ce n'est pas la même où il a débouché quelques instants plus tôt, mais celle-ci est aussi fleurie que la précédente. Des papillons la survolent, passant de fleur en fleur. Des oiseaux déploient leurs

ailes majestueusement, comme pour l'accueillir dans ce monde qui semble tellement apaisant.

Il lève la tête. Au milieu d'un ciel toujours aussi bleu, un soleil radieux l'éblouit.

Il détourne le regard et se détend.

Jamais je n'aurais imaginé découvrir cet endroit, s'émerveille-t-il, bien qu'il ne parvienne pas à comprendre comment un tel lieu, magique et inquiétant à la fois, peut exister en dessous de l'étang.

Ses sourcils se froncent. Il tend l'oreille. Il n'entend plus les différents bruits étranges...

Il frissonne.

Ces bruits qu'il a entendus le perturbent.

Qu'est-ce qu'ils étaient exactement ? Qui se cachait derrière les chuchotements ? Derrière les cris ? Qui était la personne qui s'est jetée sur moi ? Et pour quelle raison ai-je été attiré par cet endroit ?

Ses questions restent, pour le moment, sans réponse...

Inquiet, il se demande ce qui l'attend !

Très nerveux, Scotch commence à aboyer droit devant lui, comme pour l'avertir d'un danger.

Charles se ressaisit et se concentre. Il ne voit rien à l'horizon.

Rien, excepté un village.

Il y dirige ses pas. Il s'agit d'un de ces vieux hameaux typiques que l'on trouve dans les campagnes. Collé à sa jambe, le croisé a cessé d'aboyer. Il reste néanmoins nerveux. De sa gueule serrée, s'échappent de temps en temps des grondements.

Au fur et à mesure qu'il s'approche de la bourgade, provenant de cette dernière, des bruits festifs attirent son attention.

Charles se fige.

L'entrée est bien singulière. Il s'agit d'une haute et large arche aux battants cloutés d'or et d'argent.

Il reprend sa marche. Il a hâte de découvrir ce qui s'y passe, toutefois, il avance avec un peu d'appréhension. Par contre, Scotch, lui, n'a pas l'air de vouloir y pénétrer ! Il regarde son maître en grognant, lui tire son pantalon, comme pour l'empêcher d'aller plus loin. Ce qui l'angoisse encore plus !

Charles finit par pousser la grande porte richement enluminée. Il découvre alors un monde irréel. Il aperçoit des acrobates qui, habilement, se rattrapent les uns les autres, des fakirs très élégants habillés d'or et couverts de strass, des lanceurs de flammes, torse nu, aux gestes précis afin d'épater le public qui les regarde, admiratif. Les habitants du village sont ravis et se mêlent à tous ces artistes, qui les accueillent avec plaisir tandis que se jouent de belles et entraînantes musiques.

À cette chaleureuse ambiance s'ajoutent des couleurs qui en mettent plein la vue ainsi que des odeurs appétissantes de cacahuètes grillées, de barbe à papa, de pop-corn, de nougat et de tant d'autres mets savoureux.

Sans savoir comment, Charles se retrouve au milieu des artistes et des habitants.

Qu'est ce qui m'arrive encore ? s'interroge-t-il.

Cet endroit lui est inconnu – et son arrivée là,

incroyable – pour autant, il lui est terriblement familier. Il a l'impression de revivre ces moments festifs au cirque du temps où il y travaillait !

Ses souvenirs ressurgissent, bons et, surtout, mauvais.

L'accident, toujours l'accident.

Il se sent désemparé, terriblement mal.

Ce sentiment est vite remplacé par l'impression d'être en danger et prisonnier de cet endroit.

Il détaille le public. Les personnes qui le composent ont l'air... irréel.

Comme si elles venaient d'un autre monde..., se dit-il.

Et sans qu'il se l'explique, il les trouve bizarres dans leur comportement. Certaines le regardent d'un mauvais œil, semblant se demander ce qu'il vient faire dans leur monde. Scotch grogne de plus belle. Les gens se regroupent. Ils chuchotent entre eux et s'approchent de l'homme et du chien pour les encercler. Que lui veulent-ils exactement ? Il n'en sait rien. Il sait juste une chose : il doit fuir !

Il se met à courir de toutes ses forces, fendant la foule à grands coups de coude, Scotch menaçant, en même temps, de mordre pour lui ouvrir le passage.

Soudain, parmi les villageois, surgit un être énorme, vêtu d'une cape et d'un haut de forme. Impossible de discerner son visage ! Celui-ci est caché dans l'ombre de son couvre-chef. Ses longues mains, flétries par la vieillesse, pointent Charles d'un doigt prolongé d'un interminable ongle bicornu. Aucun mot ne sort de sa bouche – mais en a-t-il vraiment une derrière son masque de ténèbres ?

Les gens se mettent à courir après l'étranger pour le kidnapper. Charles parvient à les distancer grâce à Scotch, qui les a gardés, un temps, à distance en aboyant et en essayant de les mordre.

Le croisé rejoint son maître qui a tourné dans une ruelle. Au milieu de celle-ci, Charles ne bouge plus. La venelle se révèle être une impasse !

Tout essoufflé et à bout de force, il aperçoit une petite porte tout au fond. Il s'y précipite et réussit à l'ouvrir sans difficulté. Il pénètre à l'intérieur de l'habitation, claque le battant derrière lui et la ferme à double tour grâce à la clef présente dans la serrure.

Ouf ! se dit-il. Ils ne m'ont pas vu entrer, j'espère qu'ils ne me retrouveront pas !

— Vous l'avez échappé belle..., lui dit-on.

Saisi, Charles fait volte-face.

Il se trouve dans une pièce simple, mais agréable avec une cheminée ancienne – dans l'âtre de laquelle est accroché un vieux chaudron noir –, une table en chêne entourée de quatre chaises en paille et un grand bahut orné d'assiettes et de plats en grès. Dans un coin, un énorme fauteuil en velours donne envie de s'y asseoir et de profiter de la vue qui, par la fenêtre à côté, donne sur une vallée verdoyante, très agréable à admirer. Sur l'un des murs, un tableau représente un champ de blé ensoleillé, avec des chevaux qui tirent une charrue menée par un vieil homme fatigué par le travail usant de la campagne.

Charles découvre une femme aux cheveux mi-longs bouclés, châtain clair, et vêtue élégamment d'une robe bleu

turquoise. Son beau et doux visage est caché en partie par un masque brodé d'une fine dentelle. Ses yeux bleu clair le fixent avec intensité. Sa bouche raffinée, aux lèvres légèrement charnues, lui adresse un sourire rassurant.

C'est le coup de foudre pour Charles. Son cœur bat la chamade, ses mains deviennent moites. Il reste figé et sans voix.

Il ferme les yeux, les ouvre à nouveau. Eh non, il ne rêve pas. Elle est bien réelle et contemple sa réaction. Remarquant son admiration pour elle, elle sourit, amusée tandis que ses joues s'empourprent légèrement.

Charles Percheron se secoue. Ce n'est pas le lieu et encore moins le moment pour tomber amoureux !

La panique revient. Les mots se bousculent.

— Je vous en prie, aidez-moi ! Ces gens, à l'extérieur, me veulent du mal sans que je sache pourquoi. Je me présente, je m'appelle Charles. Je suis tombé malgré moi dans un tronc d'arbre au fond d'un trou. Puis je me suis retrouvé dans cet endroit irréel. Où suis-je ? Et que me veulent ces gens ?

— Ne vous inquiétez pas, le rassure la femme masquée d'une voix douce et délicate. Vous n'êtes plus en danger...

— Qui êtes-vous ?

Elle n'a pas le temps de répondre. Scotch, qui était plutôt calme jusque-là, pris par une lubie, s'élance vers elle. La queue remuant dans tous les sens, il tourne autour de l'inconnue en sautillant, comme s'il voulait qu'elle le prenne dans ses bras.

La femme rigole de plaisir. Elle recule pour se mettre hors d'atteinte du croisé.

Charles rappelle son chien, qui le rejoint à regret.

— Je suis la fée Mélusine, se présente alors l'inconnue. N'ayez crainte et suivez-moi. Le temps presse, je vais vous indiquer un passage pour vous échapper et retourner dans votre monde.

Elle se dirige vers une dalle qu'elle soulève avec l'aide de Charles et qui donne accès à un escalier de pierre permettant de descendre au sous-sol.

Perturbé par cette jolie femme, Charles se pose mille et une questions. Néanmoins, il la suit.

En bas des marches, un long couloir les mène à travers d'autres pièces un peu exigües, plus ou moins pareilles. Leurs murs peints en blanc ont jauni avec le temps. De minuscules fenêtres, comme celles d'une cellule de prison, laissent passer une clarté tamisée. Certaines salles sont carrément vides, d'autres ont des étagères avec quelques vieilles couvertures et des draps usés, ainsi que des palettes qui font office de lit.

Après les avoir traversées, ils sortent de cet endroit grâce à un autre escalier de pierre qui débouche dehors, au milieu d'une forêt. La fée Mélusine emprunte un petit chemin caillouteux, bordé de ronces et d'herbes hautes.

Charles la suit sans crainte. Il se sent vraiment protégé par cette personne. Néanmoins, il s'inquiète et se pose des tas de questions : que lui arrivera-t-il après ? Et surtout, cette inconnue l'intrigue. La réaction de Scotch dans la maison était vraiment bizarre. À présent, son croisé trotte à son côté, remuant la queue, content d'être avec lui. Au début, il tournait une fois autour de l'un en sautillant et en aboyant de joie, puis

il rejoignait l'autre et faisait de même. Un doigt sur la bouche, la fée Mélusine lui a intimé le silence et il a obéi aussitôt. Ce qui n'a pas manqué d'intriguer Charles. Néanmoins, son chien a confiance en l'inconnue, ce qui le rassure encore plus. Il aimerait beaucoup en savoir plus au sujet de celle-ci.

* * *

Ils arrivent devant un énorme rocher posé à flanc de colline. Avec l'aide de Charles, tant bien que mal, Mélusine réussit à le pousser grâce au tronc d'un bouleau arraché du sol par la foudre. Derrière, un trou gigantesque ouvre sur un long tunnel obscur.

Charles recule :

— Je ne vais pas pénétrer là-dedans, tout de même ! Il fait noir !

— N'ayez crainte, lui répond la fée Mélusine d'une voix rassurante. Je comprends que ce passage vous perturbe, mais il vous mènera chez vous, vous devez me faire confiance. De toute manière, vous n'avez pas le choix, votre vie est auprès de ceux que vous aimez.

Il acquiesce, convaincu de la bonne foi de Mélusine, puis prudemment s'avance vers l'entrée de la grotte. Pendant ce temps, Scotch s'est remis à sauter autour de la femme, comme pour l'emmener avec eux.

Charles s'arrête et se retourne.

— Venez avec moi ! Ne m'abandonnez pas ! insiste-t-il.

Mélusine sourit tristement :

— Vous devez me faire confiance, lui répond-elle. Je ne

peux pas vous suivre, ma place est ici. Ce n'est pas ma volonté, mais il faut que vous compreniez que c'est ainsi et que l'on ne peut rien y changer... Avancez jusqu'à ce que vous ne voyiez plus l'entrée de cette grotte. Prenez votre chien dans vos bras. Fermez les yeux et écoutez. Attentivement. Après avoir à nouveau entendu le son de ma voix, vous les ouvrirez à nouveau...

À ses mots, Scotch cesse de bondir et, la queue basse, se glisse dans la grotte.

Il a compris ce qu'elle a dit, réalise Charles, qui, sans un mot, hoche la tête, se détourne et suit le croisé jusqu'à ce qu'ils se retrouvent avalés par l'obscurité.

Chapitre 5

Périple vers le passé

Charles Percheron est réveillé par la voix d'un petit garçon :

— Maman, viens voir, il y a un monsieur qui dort !

Il ouvre les yeux. Il se découvre assis au pied d'un arbre.

J'ai dû m'évanouir, songe-t-il, abasourdi, en se remettant difficilement sur ses pieds.

Se faisant, il se découvre épuisé. Il se rassoit.

Une femme s'approche de lui.

— Est-ce que ça va, monsieur ? lui demande-t-elle, inquiète. Êtes-vous blessé ? Vous voulez que je vous aide ?

L'enfant, lui, garde ses distances. Il a l'air tendu... et même un peu effrayé.

Je dois vraiment faire peur, pense Charles face à sa réaction.

Scotch grimpe à cet instant sur ses jambes. Il frotte sa tête contre ses mains. Son maître comprend qu'il n'est pas en quête de caresses.

Il veut que je me lève et que l'on rentre à la péniche.

— Non, non, merci, ça va aller, dit-il en se relevant pour de bon. Je me suis simplement assoupi un instant.

Il regarde autour de lui. Il est bien revenu dans le monde réel, cette fois ! Il est juste au pied du chêne que son fils a photographié il y a de cela, pour lui, une éternité.

Même s'il est convaincu en son for intérieur qu'il a fait un mauvais rêve, Charles ne peut s'empêcher de scruter attentivement l'étang. Il est toujours là. L'étendue d'eau, calme, brille sous les reflets du soleil, ridée par une légère bise. Quant à la barque qu'il a empruntée dans son rêve débile, elle est toujours là, amarrée à la rive, patinée par les intempéries.

Il fronce les sourcils. Elle semble plus délabrée qu'elle ne l'était quand il l'a empruntée.

Il secoue la tête.

Non, c'est une simple vue de l'esprit, tente-t-il de se convaincre.

Tandis qu'il essaye de reprendre ses esprits, la femme et l'enfant se sont éloignés.

Charles ne bouge pas, perdu.

Était-ce vraiment un rêve ?

Tout cela lui a semblé tellement réel...

Le village désert, celui avec les artistes de la balle, avec ses habitants qui voulaient l'attraper et cette ombre maléfique... Sans oublier la fée Mélusine. Son cœur s'emballa au souvenir de la femme au masque.

Étrange, culpabilise-t-il. Une seule femme vit dans mes pensées. La seule qui ait jamais compté. Laurence. En plus, comment peut-on éprouver des sentiments pour une personne qui n'existe pas ? Car j'ai bien imaginé tout ça, n'est-ce pas ?

Si tel est le cas, comment expliquer la porte dans la photo ? Car elle existe bel et bien. Voilà pourquoi il se trouvait là, au pied de ce chêne, au bord de l'étang de la Tour de l'Horloge.

Décidé à répondre à ses interrogations et surtout à reprendre le contrôle de lui-même, le quadragénaire ferme les yeux et prend une profonde inspiration. Tout en expirant, il essaye d'expulser toutes ces fantasmagories et ces idioties de son être. Il doit faire le point.

Lorsqu'il soulèvera les paupières, tout aura disparu de sa mémoire. Et alors, il se dira qu'il s'est une fois de plus laissé embarquer par des songes idiots nés des histoires fantastiques dont se repaît Annie. Épopées qu'elle ne manque jamais de lui raconter à peine l'un de ses livres achevés. Il faudrait peut-être qu'il se décide à lui dire d'arrêter ça. Que les histoires de chevaliers – sauvant le monde ou encore la veuve et l'orphelin –, celles d'elfes, de licornes, de dragons ou de Dieu sait quoi d'autre, ce n'est décidément pas sa tasse de thé !

Lorsqu'il était éducateur, à l'instar de sa collègue, il a lu les plus populaires de ces romans dont leurs protégés leur parlaient avec tant d'enthousiasme. Il n'a jamais cru en la magie. Même s'il a certes compris en quoi les héros, charismatiques mais souvent très caricaturaux, de ces ouvrages peuvent autant passionner les adolescents. C'est comme si ces personnages faisaient partie de leur monde et, surtout, comme s'ils étaient en mesure de les aider à trouver leur propre identité.

Rationnel jusque dans les moindres fibres de son corps, Charles Percheron ne croit pas au surnaturel. Ni même à la malchance, au mauvais karma. Juste en ce qu'il peut toucher – semblable à saint Thomas qui ne croit qu'en ce qu'il voit ! Point final.

Malheureusement, toutes les fibres de son corps continuent de lui assurer que ce qu'il a vécu était bien réel.

Non, ça ne peut pas être possible ! C'était un rêve. Juste un rêve ! Il est venu jusqu'ici à cause du détail sur la photo et il s'est évanoui. Voilà tout. C'est le prix à payer lorsqu'on enchaîne des nuits agitées, des journées très chargées pour aider David et une alimentation peu régulière, faute de temps, d'envie et même, parfois, de moyens.

Bienveillant comme toujours, Scotch frotte sa tête contre les jambes de son maître pour le réconforter et lui faire comprendre que tout cela n'avait pas vraiment d'importance.

Sur une grande et nouvelle inspiration, un peu comme s'il s'apprêtait à plonger sous l'eau, Charles rouvre les yeux. Les réminiscences de son étrange voyage et la fée Mélusine sont toujours dans sa tête. Derrière lui, le chêne et, tout autour de l'étang, des arbres de toutes tailles, de toutes essences, en rangs plutôt serrés. Leurs troncs s'élançant vers le ciel. À leurs pieds, entre quelques maigres espaces libres tapissés d'herbes folles, des petits buissons, dont certains portent des fleurs aux pétales bleus, roses, jaunes, blancs et turquoises.

Comment ça, *turquoise* ?

Secouant la tête, Charles cligne plusieurs fois des yeux et scrute à nouveau en direction du massif étrange.

Ah ! voilà qui est mieux ! se dit-il en apercevant les pétales d'un violet tendre. *Ça devait être un reflet du soleil. Ouf, je ne perds pas la boule !*

Il voit alors les petites corolles passer progressivement à l'émeraude, puis au pourpre et enfin à un carmin éclatant.

— C'est quoi, ce délire ? ne peut-il s'empêcher de s'écrier. Depuis quand on fait des fleurs qui changent de couleur comme des ampoules intelligentes ?

Charles sait qu'avec les progrès de la science, les manipulations sur les espèces vivantes ne sont plus très sorcier à réaliser aujourd'hui. Toutefois, ce changement de couleur n'a rien de naturel ni de génétique. Un étrange pressentiment étreint l'homme cartésien.

Il est en danger !

Un grondement bas, tout proche de lui, le force à baisser les yeux. Scotch, les poils hérissés sur l'échine, grogne, les crocs à demi découverts.

Charles comprend que, comme lui, son fidèle compagnon oscille à présent entre la panique et la colère. Dans un même mouvement, l'homme et l'animal se mettent à courir, décidés à quitter ce lieu d'où rien de bon ne semble vouloir émaner.

Ils slaloment entre les arbres, en suivant un chemin erratique parmi les herbes folles. Charles ne peut se résoudre à ralentir, certain qu'un excès de prudence causerait sa perte. Il ne sait pas où il va. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il doit s'éloigner le plus vite possible, se fiant à l'instinct de son chien, qui a pris un peu d'avance sur lui.

Au bout d'un moment qu'il aurait souhaité beaucoup plus tardif, il est obligé de ralentir, puis de s'arrêter, les poumons en feu. Après avoir jeté un coup d'œil rapide aux fleurs qui poussent autour de lui sans constater le moindre détail anormal, il s'appuie sur un bouleau pour reprendre son

souffle. Scotch fait demi-tour et le rejoint, puis s'assoit à ses pieds, apparemment aussi serein que d'ordinaire. Ensemble, ils inspectent leur environnement.

Ils sont à l'orée d'une clairière d'une taille incroyable. Le ciel est d'un joli bleu-gris à cause de l'humidité accumulée par toutes ses averses de la semaine. Les arbres, eux aussi, sont normaux. Entendant les trilles mélodieux d'oiseaux, Charles les cherche du regard. Il n'en voit aucun. Rien d'autre que des insectes – principalement des bourdons occupés à butiner – et des papillons multicolores qui volettent en de magnifiques ballets.

De l'autre côté de la clairière, un sentier de graviers gris clair part un peu sur sa gauche. Charles le reconnaît. C'est celui qui longe le pied du terril et mène au parking.

Soulagé, il entreprend de le rejoindre quand, soudain, il trébuche et manque de s'étaler. Pour se rattraper, par réflexe, il met les mains en avant et prend appui sur un monticule situé au centre de la clairière.

Il se relève, un rien embarrassé.

Intrigué, également. Il aurait juré que ce tas de terre n'était pas là quelques secondes plus tôt.

Sentant ses mains poisseuses de boue, il les essuie machinalement sur sa jambe de pantalon.

Tant pis ! De toute manière, j'avais déjà deux ou trois trucs à laver, pense-t-il en constatant les traînées noirâtres sur sa cuisse. Bon, maintenant, on arrête de rêvasser. Si je ne l'avais pas fait, j'aurais vu que le chemin obliquait et je n'aurais pas manqué de me casser une jambe.

Les yeux grands ouverts, il recule de deux pas pour se remettre sur le sentier. Pourtant, un étrange réflexe le pousse à jeter un coup d'œil au tertre dressé sur son chemin.

Il ne s'agit pas d'un simple amas de terre provoqué par quelques caprices météorologiques ou par la nature elle-même, mais d'une butte conséquente, couverte de mousse.

Trois nouvelles enjambées lui apprennent son erreur. Semblable aux terriers des léporidés, ce tumulus lui a dissimulé, sur sa face opposée, un trou béant. L'entrée d'une grotte.

Encore une, ne peut-il s'empêcher de se faire la remarque, déstabilisé.

Depuis l'endroit où il se trouve, avec ce ciel à présent bâché, il ne saurait dire si elle s'enfonce sous terre ou si elle s'arrête quasiment tout de suite. Après un rapide coup d'œil à l'intérieur, aucun doute n'est permis : ses parois sont en pierre sombre, marbrées de veines d'un vert fluorescent plus clair.

Et le revoilà, à peine remis, replongé en plein délire !

— Oh là là ! Charlie ! murmure-t-il, il faut vraiment que tu parles à Annie. Elle est tellement investie dans ses lectures qu'elle finit par te faire croire aux licornes à toi aussi.

* * *

Charles a roulé jusqu'à Clos-les-Mines pour trouver une droguerie. Il est entré dans la grotte au bout de laquelle il a découvert un puits donnant dans une galerie souterraine qu'il souhaite explorer. Cette découverte le perturbe. Il connaît plutôt bien le parc et il n'a jamais été question d'une grotte à cet

endroit. À moins qu'un affaissement du terrain ne l'ait mise à nue. Dans ce cas, comment expliquer ce tertre de terre ? La galerie lui semble plus logique. Vu son passé minier, le secteur en est truffé.

Tout cela pourrait avoir tout de même une explication rationnelle s'il n'y avait pas ces parois... Sans parler de ce qu'il s'est passé sur l'étang. Il doit se rendre à l'évidence. Tout ce qu'il a vécu est réel !

Il y a quelque chose de bizarre derrière sa nouvelle découverte et il veut élucider cette énigme.

Arrivé dans le magasin, Charles fait le tour des rayons et essaye d'imaginer ce qui pourrait lui être utile pour explorer cette galerie. Scotch l'attend dans l'utilitaire de David, le propriétaire du magasin n'acceptant pas les animaux.

Il tente de se remémorer les aventures lues pendant son enfance et qui lui permettraient d'être exhaustif dans son choix de matériel : une corde, une lampe de poche, des piles de rechange, une pelle, un piolet, une couverture de survie, une trousse de secours, un sac à dos ainsi qu'une longue laisse et un harnais pour Scotch. Très attentif aux réactions de son chien, il sait que celles-ci peuvent l'aider et lui éviter de se mettre en danger.

Ses achats effectués, il revient à l'utilitaire et range le matériel dans le coffre. Scotch l'attend sagement, un peu surpris de tout ce remue-ménage, mais content aussi de sortir de l'ordinaire. Il flaire son maître quand celui-ci se réinstalle derrière le volant. Estimant qu'il est satisfait de ses achats, il reprend sagement sa place sur le siège passager avant.

Charles reprend la route vers le parc de la Tour de l'Horloge et vers la grotte. Cette expédition l'inquiète quand même. Toutefois, il lui faut résoudre cette énigme. Une fois sorti de l'A1, après quelques kilomètres vers Carvin, Charles aperçoit sur le bord de la route une voiture de gendarmerie. Deux agents se tiennent sur le bas-côté. Il ralentit en voyant l'un des hommes lui faire signe de s'arrêter.

Charles obtempère, puis baisse sa vitre.

Cela ne l'inquiète pas. Après tout, ce n'est qu'un contrôle de papiers.

La seconde suivante, il pense au matériel qu'il transporte à l'arrière.

Mince ! Qu'est-ce que je vais lui dire s'il me demande d'ouvrir le coffre ?

— Bonjour, monsieur, Gendarmerie nationale, les papiers du véhicule, s'il vous plaît !

— Bonjour, les voici, répond Charles avant d'intimer à Scotch d'être sage.

Il explique qu'il avait du matériel à transporter et que son ami, agriculteur, lui a prêté son véhicule. Pendant ce temps, l'autre militaire fait le tour du véhicule pour savoir si tout est en règle.

— Vous pouvez ouvrir le coffre ? lui demande-t-il alors, la mine sévère.

— Bien sûr, rétorque Charles, un peu agacé.

Essayant de ne pas montrer son inquiétude, il sort et ouvre la porte arrière. Le gendarme, qui l'a suivi, se montre un peu surpris du contenu.

— C'est quoi, ce matériel ?

— Je projette d'aller quelques jours en Ardèche pour faire un peu de spéléologie, juste en amateur..., lui répond Charles en espérant être le plus convaincant possible.

Il ajoute que, ce loisir, il le prévoit depuis qu'il est jeune et qu'un copain se propose de partir avec lui, étant donné qu'il a quelques notions dans ce domaine.

Son interlocuteur paraît satisfait de ses explications.

Charles relâche une grosse bouffée de stress, puis, soulagé, il rejoint son siège conducteur, donnant une caresse à Scotch au passage. Au moment où il met le contact, l'un des gendarmes lui conseille d'être prudent, à cause des disparitions qui surviennent ces derniers temps dans la région. Personne n'est à l'abri. Elles touchent des adultes, quel que soit leur sexe ou leur âge.

Charles comprend alors que leur intervention n'était pas un simple contrôle de papiers.

— Je n'étais pas au courant, réagit-il. Je vais faire attention.

Il démarre.

Tout en roulant, il pense à la jeune femme que recherchent Jean-Pierre et Marie, ainsi qu'à Annie et à ces choses étranges qui se passeraient dans son secteur.

Bizarre..., se dit-il. Tout cela survient au moment même où je découvre la photo modifiée d'Éric et où je tombe sur cet autre monde... Serait-ce lié ?

Vu ces disparitions et leur lien possible avec ses découvertes, son inquiétude augmente. Puis il se dit qu'en

explorant la galerie présente sous la grotte, il va peut-être résoudre cette énigme supplémentaire...

* * *

Scotch en éclaireur, Charles avance d'un pas prudent dans la galerie. Sur les parois de celles-ci, à la lueur de sa lampe torche, il découvre des fresques représentant des animaux préhistoriques. Plus il avance et plus il entend des bruits qu'il reconnaît : des chuchotements, des murmures... Comme ceux qui l'ont accompagné dans sa chute au fond de l'arbre. Il a l'impression qu'on le surveille. Des odeurs d'humidité et de rance le perturbent.

Son chien le devance en aboyant de temps en temps. Charles essaye de le retenir, mais ses aboiements s'éloignent jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le silence. Il s'arrête et appelle son chien.

— Scotch ! crie-t-il. Scotch, reviens ! Où es-tu ?

Pas de réponse. Le croisé ne donne aucun signe de vie. Seul règne un silence pesant.

Démuni dans ce milieu sombre et étrange, sans son fidèle compagnon à ses côtés qui lui procurait plus d'assurance, Charles continue à avancer.

Que va-t-il découvrir au bout de cette galerie ?

Ne le sachant pas, il se sent en danger. Aller ainsi vers l'inconnu commence à l'angoisser.

Il craint également pour la vie de Scotch.

Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? s'interroge-t-il en ayant hâte de le retrouver sain et sauf.

De ce fait, il précipite son pas, auscultant le moindre recoin et s'arrêtant de temps en temps pour appeler son chien ou tenter de percevoir un aboiement.

Il s'immobilise brusquement.

Il a l'impression que quelqu'un le surveille...

Mal à l'aise, il n'ose plus avancer. Il ne sait que penser !

Qui se cache parmi les ombres ? Que lui veut-on ?

Une intuition lui traverse l'esprit. On l'aurait attiré ici pour s'en prendre à lui.

Serait-ce cette ombre au chapeau haut-de-forme qui a cherché à le capturer ?

Il entend à nouveau les chuchotements et les murmures. Ces bruits le terrorisent. Les odeurs nauséabondes de rance et d'humidité deviennent irrespirables.

Il décide de continuer malgré tout. Il doit retrouver Scotch !

D'un pas hésitant, il reprend son avancée. Il se sent mal, la sueur perle sur son front.

Pourquoi suis-je entré dans cette grotte ? s'interroge-t-il, furieux contre lui-même.

Soudain, il trébuche et glisse le long d'un tunnel étroit, ne pouvant pas se retenir pour arrêter sa chute vertigineuse.

* * *

Charles atterrit enfin, tant bien que mal. Abasourdi et rassuré de s'en être sorti sain et sauf – malgré son corps perclus de douleurs –, il regarde autour de lui et s'aperçoit qu'il est dans une autre galerie.

— Cela ne finira donc jamais ? C'est un vrai labyrinthe, se désespère-t-il avant de crier : aidez-moi !

Chose inutile. Il n'y a personne ici pour le sauver...

À moins que ?

Il entend de la musique qui résonne au loin. Cette musique lui est familière, c'est celle d'un cirque.

Comment est-ce possible sous terre ? s'interroge-t-il, perplexe. *Qu'est-ce que cela signifie ?*

Il peine à se relever, essaye de regarder au bout de la galerie qui lui fait face. Rien, personne ! Il n'y a que cette musique qui vient jusqu'à lui.

— Scotch ! Scotch ! appelle-t-il à nouveau.

Comme par magie, il entend enfin un aboiement, mais celui-ci est très faible.

Charles se sent aussitôt rassuré.

Il tend l'oreille.

Il a la nette impression que Scotch cherche à l'attirer vers lui.

Il se donne du courage et presse le pas vers l'inconnu...

La musique se rapproche au fur et à mesure qu'il avance dans l'obscurité de la galerie. Ce qu'il découvre au bout le stupéfait.

Il vient de déboucher sous un chapiteau aux couleurs multicolores. Des lumières tamisées ponctuent le contour où se trouvent les gradins, tandis que sur l'immense piste centrale des projecteurs éclairent des personnages animant un spectacle. Ici, des jongleurs ; là, des acrobates ; plus loin, des clowns...

— Non, j'ai du mal à y croire, murmure-t-il, les yeux

émerveillés par cet endroit et par ces multiples personnages. J'ai l'impression de faire un pas dans ma vie d'avant. Comment est-ce possible ?

Se retrouver parmi ces artistes le bouleverse. Son passé ressurgit avec les bons mais surtout les mauvais souvenirs. Il ne peut s'empêcher de pleurer en regardant ces acrobates et de penser à l'accident...

— Mélanie..., murmure-t-il.

Cet accident qui s'est produit à cause de sa négligence et qui a coûté la vie à la trapéziste.

Laurence souffrait d'une tumeur au sein qui allait bientôt l'emporter. Charles ne cessait de penser à elle. Perturbé, il n'avait pas la tête à ce qu'il faisait pendant son travail. Ce jour-là, à l'entraînement, il était chargé d'arrimer le filet de sécurité.

Mélanie s'était élancée. Elle avait manqué de peu les mains de son compagnon et, malheureusement, n'avait pu éviter la chute. Tout à ses préoccupations, Charles n'avait pas suffisamment serré le filet...

La panique et la terreur s'étaient emparées de tous ceux qui étaient présents. Mais le plus accablé par ce malheur, ce fut bien sûr lui. Il était resté figé là, au bord de la piste, après avoir poussé un cri effroyable de douleur en s'apercevant de sa négligence.

Pendant ce temps, tous s'étaient précipités autour de Mélanie pour tenter de la réanimer. En vain. Les secours arrivèrent rapidement. C'était, hélas, trop tard...

Sa vie, depuis, n'a été que descente aux enfers. Rongé

par la culpabilité, il n'a pas réussi à se remettre de cet accident. S'il avait bien effectué son travail, cette chute n'aurait jamais été mortelle.

Comme par miracle, Scotch apparaît. Il aboie et sautille de joie autour de son maître, l'arrachant à ses douloureux souvenirs. Charles essaye de le rattraper en vain !

Soudain, un vent fort et glacial envahit la zone et fait s'envoler le chapiteau. Les artistes disparaissent et, surgi de nulle part, se matérialise cet être, grand, vêtu de noir, coiffé de son haut-de-forme, le regard perçant parmi les ombres de son visage.

Charles panique. Il se met à courir.

L'ombre le poursuit.

Essoufflé, perdu dans un dédale de galeries, il ne sait où aller. À bout de force, il tente d'ouvrir une porte étroite qui s'est dessinée sur son chemin, mais il n'y arrive pas.

— Pas cette fois, ricane son poursuivant dans son dos.

Il continue tant bien que mal et tente de se cacher derrière un énorme rocher, mais il perd l'équilibre et s'assomme en tombant.

* * *

Charles est réveillé par son chien, qui n'arrête plus d'aboyer, comme s'il appelait au secours.

L'esprit brumeux, Charles ouvre les yeux.

Il s'aperçoit qu'il est observé par une femme, belle comme un ange, portant un masque.

La fée Mélusine.

Elle lui sourit et l'aide à se relever.

— Où suis-je ? demande-t-il. Que m'est-il donc arrivé ?

— Chut ! Ménagez-vous et gardez vos forces pour plus tard, vous en aurez besoin, lui répond-elle de sa voix douce.

Alors, il se souvient.

— Ce méchant personnage habillé de noir qui me poursuivait dans le village, il était là ! Sous le chapiteau. Dans mes souvenirs. Il me veut du mal, mais pourquoi ? »

— C'est un être malsain..., lui répond la fée. Ne pensez pas à lui. Ni à Mélanie...

— Mais pourquoi m'en veut-il ? Je ne le connais même pas ! Et... Et comment vous connaissez ce drame qui s'est produit depuis si longtemps ? Je ne comprends pas !

Son esprit s'embrouille. La tête lui tourne.

— Ce... ce n'était pas mon intention de la tuer, vous savez, confie-t-il. C'était un accident.

Ses paupières papillonnent. Sa voix devient pâteuse.

— Ma... ma vie a... a été bouleversée après ce drame. Tout a dégénéré dans... dans mon entourage familial. Je vis avec ces remords au fond de moi. Ma blessure ne s'est jamais refermée... Si... si j'avais été... Si je n'avais pas...

Il n'a pas l'occasion d'en dire plus. Sous le regard bienveillant et compréhensif de la fée Mélusine, les ténèbres l'emportent.

Chapitre 6

Cauchemar

Depuis l'exploration de la galerie, Charles ne dort plus tranquille.

Après la découverte du cirque souterrain, la nouvelle attaque de l'être au haut-de-forme et le retour de la fée Mélusine – qui l'a délivré à nouveau du mal –, il s'est encore réveillé au pied du fameux chêne. Tout cela semblant n'avoir été qu'une hallucination.

Il a rejoint l'utilitaire en s'interrogeant sur le sens et la réalité de ce qu'il a vécu ces dernières heures. Néanmoins, à ses côtés, Scotch était visiblement perturbé. Comme s'il avait vécu, lui aussi, toutes ces mésaventures. Ce qui l'a fait douter. Et puis, dans sa poche de jeans, la photo prise par Éric n'avait pas changé.

La nuit qui a suivi a été très agitée. Rien d'anormal. Sauf que cette fois, le cauchemar était différent. Il ne concernait plus la chute mortelle de Mélanie...

Dans ce rêve, il se trouve dans la forêt pour une cueillette de champignons. L'atmosphère des lieux est plus sombre que d'habitude, les bruits semblent amplifiés et les oiseaux volent dans tous les sens, comme s'ils ne contrôlaient plus leurs ailes. Au détour d'un sentier, l'ombre énigmatique et malveillante se matérialise. Elle ne semble plus menaçante. Elle est toujours coiffée du même chapeau et porte sa cape noire, mais son bras droit est bandé et elle a le dos voûté.

Avec insistance, elle lui indique une planche, recouverte de mousse, posée entre quelques pieds de fougères. Puis disparaît.

Après bien des hésitations, Charles soulève la planche et trouve une boîte en dessous. Elle est en fer et contenait probablement des biscuits. En effet, elle est décorée de personnages habillés en Bretons. Une partie d'un département est dessiné sur le couvercle. Le temps a effacé les écritures.

Dans son tourment nocturne, pris d'une angoisse inexplicable, il se voit ouvrir cette boîte. À l'intérieur, un sachet en plastique protège une photo. Il a la sensation que son cœur s'emballé et se trouve saisi d'une grande mélancolie. Dans un violent sursaut, il se réveille avant d'avoir pu découvrir le mystère de ce cliché, dont il voudrait bien percer le secret.

Il constate alors qu'il est en sueur. De plus, il a la sensation d'être abattu, usé.

Ce matin, il est dans le même état.

Le cauchemar est revenu. Identique. Et il ne sait toujours pas quelle est cette photo que l'on a enterrée dans la forêt où il va régulièrement cueillir des champignons.

Bien vite, il doit revenir à la réalité, car Scotch le regarde d'un air pitoyable. Charles remarque dans ses grands yeux noirs expressifs que le croisé s'inquiète de ne pas retrouver son maître avec son entrain habituel. Quant à Olaf, ses miaulements plaintifs expriment la même incompréhension.

Charles Percheron se lève en bougonnant :

— Comme si je me levais avec la joie de vivre !

Tout en préparant son café, il cogite.

Que signifie ce rêve ? Quel est le rôle de cette ombre mystérieuse ? Qui se cache derrière l'obscurité de son chapeau ? Et quelle est cette photo ?

Ces questions le tourmentent et il craint qu'elles ne deviennent une obsession. Tout comme ce cauchemar.

Et si je commençais à faire mon deuil de ce qu'il s'est passé, ainsi que l'a prédit David ? se dit-il pour la énième fois. Il disait que si je revivais l'accident toutes les nuits, c'est parce que je n'arrivais pas à me pardonner. Alors ce changement de cauchemar, c'est peut-être ça ? Mais, dans ce cas, que signifie ce rêve qui l'a remplacé ? Est-ce que je deviendrais fou ?

* * *

Le week-end est enfin là ! À Clos-les-Mines, une foire aux photos a lieu.

Pour se changer les idées, Charles décide de s'y rendre en espérant y dénicher quelques trésors pour sa collection. Heureux de pouvoir s'adonner à son passe-temps favori, il décide de se faire accompagner de son fidèle Scotch.

Il y a beaucoup de monde, pense-t-il en arrivant sur place. Je ne croyais pas que tant de personnes aimaient flâner parmi ces vieilleries qui nous ramènent en arrière et nous font revivre des moments agréables...

Il a encore mal dormi, revivant une fois de plus ce cauchemar dont il ne voit toujours pas la fin. Mais, pour l'instant, il préfère – et espère ! – ne plus y penser.

Être ici lui permet de ne pas s'attarder sur les soucis du

quotidien. Il y a des photos partout. Elles sont toutes tellement différentes les unes des autres qu'il est heureux d'avoir enfin l'occasion d'agrandir sa précieuse collection.

Très vite, Charles Percheron se sent libre et léger. Il prend son temps à chaque stand, en quête de la perle rare, de LA photo qui l'interpellera et le fera vibrer. Le soleil brille haut dans le ciel et la foule ajoute à cette chaleur naturelle une chaleur humaine que Charles fuit habituellement. Pour autant, ce jour-là, il n'y prête pas attention. Il est comme un enfant à la recherche du dernier jouet de sa collection, comme un pirate à la recherche d'un trésor. Il ne prête aucune attention à ce qui l'entoure. Scotch pourrait se perdre qu'il ne s'en apercevrait même pas.

Malgré le monde, les larges allées permettent une circulation fluide. Malheureusement, Charles déchanté très vite. Les stands ne sont pas assez bien organisés à son goût. Entre ceux des instantanées se mêlent des emplacements de photos argentiques et numériques.

— Les organisateurs auraient pu regrouper les instantanés au même endroit, bougonne-t-il.

Il n'y a que ces clichés qui l'intéressent. Il les trouve plus authentiques. Rien à voir avec le numérique. Elles ne valent pas grand-chose selon lui, puisqu'elles peuvent être retouchées encore et encore. Tous ces artifices le rebutent. Il ne comprend pas pourquoi certains veulent déformer la réalité à ce point. Peut-être parce qu'ils ne supportent pas ce qu'ils voient ?

Un comble ! se dit-il en songeant au chêne et à la porte dans le reflet que son fils a immortalisé.

Il commence à se perdre dans ses pensées quand un stand particulier attire son attention. Ou plutôt *quelqu'un*. Son regard se retrouve comme hypnotisé par une femme au sourire très sympathique. Elle est vêtue d'une robe au décolleté en V qui fait découvrir un joli collier égayé de fleurs en soie roses et jaunes. Ses cheveux bruns mi-longs sont maintenus de chaque côté sur le haut de sa tête par un petit nœud, en soie rose également, qui lui donne un air de jeune fille.

Remarquant son intérêt, la femme convie avec chaleur notre collectionneur à s'attarder. Elle se met à lui expliquer sa façon de prendre des clichés, comment elle procède pour le développement dans sa salle obscure et sa manière de classer sa collection. Subjugué par son enthousiasme, Charles se retrouve totalement sous le charme de cette belle passionnée et son cœur ne peut lui cacher le sentiment amoureux qui vient de l'étreindre. Pour lui, c'est le coup de foudre !

Une question le taraude instantanément : est-ce réciproque ? Le regard de cette femme lui laisse penser que c'est le cas.

Scotch commence à sautiller autour de son maître, qui comprend que son compagnon l'apprécie, lui aussi

Une longue discussion s'ensuit entre les deux passionnés, durant laquelle Charles apprend que la charmante collectionneuse s'appelle Eulalie. Elle et lui refont le monde en regardant les photos qui les inspirent. Ils semblent être seuls. La foule et les autres exposants n'existent plus. Personne ne peut les déranger, pas même Scotch. Charles en oublie même le collectionneur qu'il comptait revoir. Le temps passe vite, ils

auraient voulu pouvoir échanger plus longuement encore, mais le moment est venu de se quitter. Ils se promettent alors de se revoir rapidement autour d'un café. Ce qui serait l'occasion pour elle de l'amener chez son grand-père, où se trouve un stock de reproductions régionales qui pourrait l'intéresser.

* * *

À la fin de cette journée, Charles est de retour à sa péniche, tout heureux de sa rencontre et confus. Dès son entrée, Olaf le renifle, puis lui tourne autour des jambes pour qu'il lui donne des caresses. Charles manifeste alors la joie qu'il éprouve en étouffant de câlins son chat, qui en ronronne de bonheur.

Charles s'immobilise et le dépose au sol.

Il n'a jamais aimé d'autre femme que son épouse, même après son décès. Il ne s'imaginait pas que l'on pouvait tomber ainsi amoureux une deuxième fois.

Oui, il n'avait d'yeux que pour Laurence. Il voulait l'épouser et fonder une famille avec elle. En sa compagnie, il savait qu'il serait le plus heureux des maris et des pères. Après son décès, il a eu beaucoup de mal à s'attacher à une autre femme parce qu'il a toujours des sentiments pour Laurence.

À présent, avec ce coup de foudre pour Eulalie, il réalise à quel point ce sentiment lui était lointain et doux à la fois.

La vie est plus agréable quand on a des sentiments à partager à deux..., se dit-il en éprouvant le besoin de faire bien plus connaissance avec Eulalie.

Ce coup de foudre n'est pas une lubie. Il est vraiment attiré par elle.

Il n'y a pas qu'elle..., songe-t-il, tout à coup perplexe. Il y a aussi la fée Mélusine qui m'a fait un effet fou...

Que lui arrive-t-il ? En quoi a-t-il changé ? Pourquoi ses sentiments pour Laurence ne sont-ils plus les mêmes ? Pourquoi ont-ils été remplacés ainsi ? Serait-ce lié à son attitude ? Serait-il devenu, avec le temps et grâce à ses quelques amis, plus souriant, plus causant et, peut-être, du coup, plus attirant ? Et plus ouvert à une nouvelle relation ?

— Des âneries, tout ça ! râle-t-il.

Histoire de s'enlever ces idées de la tête, il récupère la photo du chêne prise par son fils et contemple le reflet du tronc dans l'étang. La porte y est toujours présente.

Et si Éric avait fait un montage ? réalise-t-il soudain. Pour lui qui est un pro de l'informatique, cela aurait été très facile...

Cette possibilité lui avait totalement échappé.

Il réfléchit.

Cette photo serait donc totalement imaginaire. Factice... Dans ce cas, son voyage aurait été irréel. Inventé. Imaginé. Mais que penser de ce qu'il s'est passé dans la galerie ? Et de son cauchemar à répétition ?

Il se passe une main tremblante sur le visage.

Il y a beaucoup trop d'énigmes à résoudre...

Devant son changement d'humeur, Scotch s'approche et pose une patte sur sa cuisse.

La tête ailleurs, croyant qu'il se manifeste pour

quémander un peu d'attention, Charles le caresse machinalement tout en reposant le cliché. Il récupère son album de souvenirs afin de revoir les personnes auxquelles il tient, figées sur ces images ineffaçables. Et puis, il a besoin de refaire le parcours qu'il a vécu avec sa femme. Comme si tomber amoureux d'Eulalie et de la fée Mélusine pouvait enlever de sa mémoire tous ces moments passés avec elle.

Ce faisant, il revit son enfance, tous les bons moments qu'il a passés avec ses parents et ses grands-parents. Très vite, de terribles doutes l'oppressent. Sur cette photo, Eudoxie, sa voisine, ne donne plus signe de vie. Il a lié connaissance avec elle un jour où il promenait Scotch. Elle a un chien, elle aussi – un bichon. Elle habite dans une caravane pas très loin d'ici. De ce fait, ils ont familiarisé.

— Surprenant..., murmure-t-il en tournant la page. Et si elle avait été enlevée, elle aussi ?

Tourmenté, il examine plus consciencieusement les personnes présentes sur les différentes poses. Y a-t-il d'autres disparus ? Il plisse les yeux sur la photo suivante. Celle d'un marinier sur sa péniche, avec laquelle il transporte diverses marchandises, remontant ou redescendant régulièrement le canal.

Lui non plus, il ne le voit plus...

— Comme c'est étrange...

Charles referme son album en poussant un long soupir de dépit. Peut-être ces personnes ont-elles des obligations personnelles qui justifieraient leur absence ? Ou des imprévus...

Il repense à ses conversations avec Annie, à celle avec Jean-Pierre et Marie. Sans oublier ce que lui ont dit les gendarmes...

— Toutes ces histoires me montent à la tête, je suis en train de devenir paranoïaque...

N'empêche, demain, il ira à la gendarmerie pour avoir de plus amples renseignements au sujet d'Eudoxie et du marinier. Peut-être a-t-on signalé leur disparition. Dans le cas contraire, il fera part de son inquiétude à leur sujet.

Son esprit revient à Eulalie.

Je l'appellerai ! décide-t-il.

Il doit profiter de l'occasion que lui a donnée le hasard. L'attirance qu'il ressent pour elle est réciproque. Il l'a senti. Ainsi, après toutes ses péripéties, pourra-t-il bénéficier d'un peu de chaleur humaine... Et, peut-être, sera-t-il en mesure de résoudre plus facilement les énigmes auxquelles il est confronté ces derniers temps ? Il est plus facile d'affronter les épreuves de la vie à deux que seul...

* * *

Terrifié, Charles fait volte-face, bien décidé à fuir.

Une douleur cuisante dans l'épaule et la cuisse gauche lui arrachent un gémissement de souffrance. Le visage crispé, le quadragénaire n'a pas le temps de se frictionner les muscles endoloris qu'un objet, à la fois mou et râpeux, passe sur son front. Il sursaute violemment. Il crie avant d'ouvrir les yeux...

... pour apercevoir, en très gros plan, la truffe humide et les yeux opalescents d'Olaf.

Le matou semble intrigué. D'ailleurs, il lance un petit couinement interrogateur, verbalisation féline de « Qu'est-ce que tu fiches par terre ? »

Charles réalise qu'il a chuté de son lit, d'où, certainement, la souffrance cuisante qu'il a ressentie.

En bon chat avide de câlins, Olaf en profite pour lui lécher tout le visage, jusqu'à ce qu'il entreprenne de se mettre debout.

— Y'en a marre de ce cauchemar ! s'écrie-t-il, en colère.

Et frustré.

Cette fois, il avait réussi à sortir la photo du sachet plastique. Il allait la voir quand il a senti une aura maléfique autour de lui. Ou plutôt, c'est comme si elle lui avait été dévoilée, lui signifiant ainsi qu'il s'agissait d'un piège. Puis il s'était vu en train de basculer vers la boîte. C'est à cet instant que la terreur et l'envie de se sauver s'étaient emparées de lui.

Charles entreprend de se remettre sur les pieds.

Fidèle à lui-même, Olaf ne se laisse pas arrêter par un détail aussi trivial que celui de son humain en train de se relever. D'un saut, il atterrit sur l'estomac de l'homme et deux autres, plus modestes, le propulsent sur son trône favori : l'épaule gauche. Par la force de l'habitude, Charles lui soutient l'arrière-train de ses bras pour éviter de se faire déchirer le torse par les griffes en permanence affûtées. Aussitôt, la fourrure pressée contre sa joue se met à vibrer sous l'effet des ronronnements du chat.

Il retient une diatribe assassine. Après tout, « boîte à

ronrons » n'essaye pas de lui casser les pieds pour avoir à manger ou des caresses. Il veut simplement lui transmettre une part de son imperturbable sérénité. Sauf que Charles n'est pas disposé à se laisser apaiser par les câlins de son petit compagnon. D'ailleurs, il est tellement de mauvais poil qu'il doit se contenir pour ne pas se débarrassant de cet envahisseur !

Essayant d'être le moins brusque possible, il le dépose au sol. Puis, il lui sert son petit-déjeuner et entrouvre le hublot donnant sur le quai et par lequel Olaf a pris l'habitude de s'éclipser lorsqu'il est possédé par son esprit sauvage et aventureux. C'est-à-dire la plupart du temps où il ne dort pas, où il n'embête pas le chien et où il ne fait pas sa toilette.

Il part ensuite prendre sa douche, espérant qu'Olaf comprendra le message : ce matin, il n'est vraiment pas d'humeur. Dans son panier, pressentant l'état d'esprit de son maître lorsque celui-ci se remettait de sa chute, Scotch n'a pas bougé.

Charles lève les yeux au ciel.

— C'est déjà ça...

Pendant qu'il se dévêt, son regard s'arrête sur le miroir au-dessus du lavabo.

Son reflet le foudroie copieusement : les cheveux en bataille, les sourcils froncés, les traits tirés et les cernes violacés, de plus en plus larges.

— T'as l'air d'un déterré ! lance-t-il, rageur, à cet autre lui-même. Saleté de cauchemar !

L'averse tiède de la douche ne tarde pas à lui marteler le

crâne et les épaules, le débarrassant à la fois de sa sueur et de sa mauvaise humeur. Il n'a plus mal à la hanche et à l'épaule, même si une marque violacée lui annonce qu'il devra changer de position pour dormir.

Il coupe l'eau, puis attrape une serviette et se frictionne vigoureusement le corps.

En plus de sa propension à lui raconter dans les moindres détails les bouquins qu'elle dévore, Annie essaye de le convertir à la philosophie zen dispensée par son professeur de yoga, de Pilates et d'il ne sait encore trop quels trucs à la mode. Elle lui répète souvent que les choses sont ce qu'elles sont, un point c'est tout. La seule différence, c'est la manière dont on les regarde. En clair, pour elle, il n'y a pas de bonne journée ou de sale journée. Les événements sont interprétés et plus ou moins bien acceptés en fonction de l'humeur. Voire pas du tout. C'est donc sur cette humeur qu'il faut travailler.

— Si tu veux changer les choses, tu dois changer ta manière de les appréhender, lui dit-elle souvent.

Quelles théories fumeuses ! pense-t-il.

Pourtant, cette fois, il se décide à essayer. Ne serait-ce que pour avoir la preuve par l'expérience que la théorie de son amie n'est que fumisterie. Et si jamais cela devait fonctionner, alors, tant mieux pour lui.

Je n'ai rien à perdre, se dit-il en se regardant une nouvelle fois dans la glace avant d'énoncer :

— Bon, j'ai toujours l'air d'un déterré, mais je ne peux rien y faire. Sauf si je parvenais à dormir une nuit sans replonger dans mon cauchemar. C'est clair que ce n'est pas en

étant énervé que j’y arriverai. Alors, aujourd’hui, je décide de passer une excellente journée !

Il se trouve stupide de déclamer le mantra d’Annie à voix haute.

Enfin, il faut bien suivre les règles, aussi idiotes soient-elles. Et puis, il est tout seul. Donc, l’honneur est sauf.

Charles sort de la salle de bains sec et habillé et va se servir une tasse de café. Olaf n’est nulle part. Sans doute est-il allé chasser les souris.

Il a donc compris le message.

Quant à Scotch, il s’est rendormi dans son panier, remuant les pattes et les babines dans son rêve. Ce qui fait sourire son maître. Pour la première fois depuis très longtemps, il prend place à la table de la cuisine et regarde en face de lui, comme si Laurence lui faisait part du programme de leur journée ou lui signalait un truc à réparer.

— Il faut absolument changer la tuyauterie de la douche, pourrait-elle lui dire. Tu t’en occupes dans la semaine ?

— Aujourd’hui même, ma chérie, répondrait-il immédiatement, aussitôt récompensé par un doux baiser ou un sourire de son épouse.

Tendant la main, il attrape les tartines qui viennent de sauter du grille-pain et les beurre généreusement. Puis il ajoute de la confiture. L’odeur et la saveur de ce petit-déjeuner font remonter en lui des souvenirs de ces instants privilégiés partagés à table avec sa femme et son fils. Pour une fois, ils ne le tourmentent pas. Au contraire, ils le remplissent de bonheur.

Toutes ces conneries de philosophie zen ne sont pas si débiles que ça au fond..., admet-il en son for intérieur. *Il y a peut-être un truc à en tirer...*

En y repensant, ça marchait bien avec les adolescents dont ils s'occupaient, Annie et lui !

— Les mêmes, même ceux qui sont bien égratignés par la vie, ont toujours en eux la capacité d'espérer, ne cessait d'expliquer son amie. Ils croient en ce que je dis parce qu'ils ont confiance en moi et qu'ils veulent croire en un avenir meilleur. C'est la force de la jeunesse : ne pas être aussi cynique et désabusé que tu puisses l'être.

— Je ne suis pas cynique, je suis lucide, répliquait-il.

Il songe à Eulalie. Ce matin, il est comme ces mêmes. Il a envie d'imaginer un futur agréable avec elle !

— Aujourd'hui, je décide de passer une bonne journée ! lance-t-il alors avec fierté à son reflet dans le micro-ondes.

Ah, si Annie l'entendait !

Il dévore ses toasts, qu'il achève de faire descendre avec son café. Il s'apprête à laver son bol et son couteau avant de nettoyer la table lorsque l'on tape vigoureusement à la porte.

* * *

Le boucan réveille en sursaut Scotch, qui se précipite vers l'entrée, jappant de toutes ses forces. Le tambourinement reprend de plus belle.

Charles se hâte pour voir qui lui rend visite de cette manière, faisant reculer le croisé terrier-épagneul. Sa porte s'ouvre sur deux hommes en uniforme, ruisselants de pluie.

— Gendarmerie nationale, annonce le plus petit des deux. Nous avons des questions à vous poser, monsieur Percheron.

— Pouvons-nous entrer ? enchaîne l'autre.

Annie, ta philosophie zen, c'est de la merde ! pense Charles en s'effaçant.

Il a très bien compris qu'il ne s'agit pas là d'une visite de courtoisie.

Reste à savoir ce qu'ils lui veulent...

Du geste, il invite les deux gendarmes à s'asseoir à la table de la cuisine. Prudemment, ses deux visiteurs s'essuient les pieds sur le paillason et prennent place, non sans jeter un regard circonspect à Scotch, qui est parti dévorer le contenu de la gamelle d'Olaf.

— Ne vous en faites pas, les rassure Charles avec un sourire indulgent pour l'animal. Mon chien n'est pas méchant, il a déjà mangé...

Sa blague fait sursauter les deux intrus qui se reprennent très vite. Le plus grand sort de sa poche de poitrine un petit carnet avant de lui tendre une photographie. Ou plutôt un avis de recherche.

— Connaissez-vous cette personne ? Elle a disparu...

Ouais, Annie, tes trucs, ce sont vraiment des foutaises ! enrage-t-il en reconnaissant Eulalie, puis ses deux visiteurs. Ce sont les deux agents qui lui ont fait ouvrir la camionnette de David et demandé des explications sur le matériel acheté.

L'inquiétude étouffe sa colère et le prend à la gorge.

Eulalie aurait donc été enlevée, elle aussi ?

Ça ne peut pas être un hasard ! décrète-t-il en pensant à la galerie, à l'ombre et à la fée Mélusine.

Mais de quelle manière ses mésaventures et ces disparitions pourraient-elles être liées ? Mystère...

Non, je dois me faire des idées...

— Oui, dit-il simplement en leur cachant son inquiétude. Mais je ne la connais pas très bien. Nous nous sommes rencontrés à la foire aux photos. Nous avons un peu discuté, échangé nos prénoms et nos numéros de téléphone. C'est tout.

Il passe sous silence qu'elle a fait s'emballer son cœur de veuf endurci. Ça ne les regarde absolument pas et ça n'a rien à voir avec ce qui les amène ici !

Les deux hommes se regardent.

— Vous n'avez pas pris un verre avec elle ? reprend celui qui paraît être le chef.

— Oui, je lui ai offert un café. Elle avait soif et ne pouvait pas quitter son stand. Elle m'a remercié. Elle a voulu me le rembourser, mais j'ai refusé. Ça n'est pas allé plus loin qu'un échange de numéros. Je devais la rappeler. Je n'en ai pas encore pris le temps. Je comptais d'ailleurs venir vous voir au sujet d'une voisine et d'un marinier que je n'aperçois plus ces derniers temps...

— Ne détournez pas la conversation ! le coupe le gradé, de plus en plus revêche. Où étiez-vous hier et avant-hier ?

— Soyez aussi précis que possible, complète l'autre avec un sourire affable.

C'est pas vrai, pense Charles, accablé. Ils me font le

coup du bon et du méchant flic. Ils me prennent vraiment pour un gamin !

Prenant sur lui, il leur fait un résumé aussi proche de la vérité que possible. Remarquant l'échange de regard lourd de sens de ses inquisiteurs, il comprend qu'ils ne le croient pas. Comment leur donner tort ? Après tout, il n'a personne pour corroborer ses dires, excepté Scotch et Olaf.

Il peste intérieurement. Quelle cochonnerie que cette loi de l'emmerdement maximal !

Cette journée a mal commencé. Aucune chance que ça s'arrête, peu importe la philosophie zen d'Annie. Peu importe d'ailleurs ses ennuis, pourvu qu'Eulalie soit saine et sauve !

— Avant que vous ne la quittiez, vous aurait-elle fait part de projets de voyage ? interroge Gentil Flic.

— Euh, non. Comme je vous l'ai dit, nous n'avons échangé que des banalités.

— Pourtant, vous avez demandé son numéro, intervient Méchant Flic.

Cette fois, Charles doit se faire violence pour ne pas laisser transparaître son agacement.

— Je n'ai jamais prétendu cela. C'est elle qui m'a demandé le mien. Elle voulait pouvoir m'appeler si elle tombait sur les photos dont nous avions parlé.

— Des photos ? Quelles photos ?

— Je collectionne les anciens clichés, plus particulièrement ceux de la région. Elle m'a dit que, chez son grand-père, il devait y avoir une malle avec des reproductions qui pourraient m'intéresser. Si tel était le cas, elle tenait à avoir

un moyen de me revoir pour que je puisse les examiner et convenir d'un prix avec elle. C'est tout.

— Alors, pourquoi vous nous avez dit, je cite, commence Méchant Flic en feuilletant nerveusement son calepin : « Je lui ai offert un café. Elle avait soif et ne pouvait pas quitter son stand. Elle m'a remercié. Elle a voulu me le rembourser, mais j'ai refusé. Ça n'est pas allé plus loin qu'un échange de numéros. Je devais la rappeler, mais je n'en ai pas pris le temps » ?

— Qui devait contacter l'autre ? intervient son collègue devant le mutisme du suspect.

Ce dernier soupire. Mettre les intrus à la porte, voire pire, comme il en meurt d'envie, est la dernière chose à faire.

— Je ne vous ai pas menti. Elle a pris mon numéro pour m'appeler au cas où elle retrouverait ces clichés dont je vous ai parlé. J'avais décidé de lui passer un coup de fil ce matin, juste pour le cas où elle n'aurait pas eu le temps de me joindre. Et vous êtes arrivés...

Il croise mentalement les doigts pour que ce pieux mensonge passe. Ces gendarmes le soupçonnent déjà. Leur dire qu'il en pince pour la fille n'arrangerait sûrement pas son cas !

— Ce sera tout, ou pas ?

À peine a-t-il lâché ces mots qu'il les regrette.

— Vous avez plus important à faire ? demande le gradé.

Charles doit se mordre la joue pour ravalé une réplique assassine.

— Je suis désolé qu'une aussi charmante personne ait disparu. J'espère que vous la retrouverez rapidement. Mais je

ne suis pour rien dans ce qui lui est arrivé. Ni à elle ni aux autres. D'ailleurs, comme je vous disais, il y a ma voisine et ce marinier qui...

— En ce cas, passez au poste, nous prendrons votre déposition, l'interrompt Méchant Flic en se levant.

— Et si entre-temps nous avons besoin de plus de précision, nous repasserons, ajoute son collègue en l'imitant.

Ce n'est pas une affirmation gratuite ou même innocente. C'est une promesse, au mieux. Une menace, au pire. À leur attitude, Charles comprend qu'ils ne l'ont pas cru. Ce qui ne l'étonne guère. Mais une seule chose lui importe : qu'ils sortent de chez lui. Il les raccompagne à la porte avec un sourire un peu forcé et les regarde partir.

* * *

Immédiatement après le départ des deux gendarmes, Charles Percheron met ses chaussures, enfle un manteau et, d'un claquement de doigts, appelle son chien. Ce dernier traverse la cuisine et le salon en dérapant un peu sur le linoléum dans sa précipitation et attrape sa laisse sur le guéridon.

Dès que la porte est ouverte, il longe le bastingage et saute sur le quai, pile sur la pierre dédiée, attendant avec impatience que son maître le rejoigne.

Homme et chien prennent la direction de la forêt où Charles a l'habitude de cueillir ses champignons. Ils longent la Souchez sous un crachin froid, qui met le collectionneur de photos anciennes dans de plus mauvaises dispositions encore.

Il ne manquerait plus que je chope la crève, pense-t-il, amer. Ce serait la totale !

Comme si de rien n'était, Scotch gambade joyeusement au milieu des herbes folles, jappant après tout ce qui bouge : lapins, oiseaux, libellules, papillons. Bref, l'animal est égal à lui-même.

Voilà plusieurs jours que Charles y pense : l'endroit où se trouve la boîte, dans son cauchemar, il l'a reconnu. Sans vraiment savoir pourquoi, il sent qu'il pourrait y découvrir un indice sur la disparition d'Eulalie et sur la petite à laquelle tiennent Jean-Pierre et Marie. Lorsque son couple d'amis était venu le voir, il s'est montré distant et peu décidé à comprendre leur inquiétude. Il le regrette. Du coup, s'il peut les aider, eux et la jeune fille qu'ils apprécient tant...

Après avoir tourné quelque peu, il finit par tomber sur le lieu en question.

Il n'est pas long à dénicher les planches. Vermoulues, celles-ci sont au nombre de six, jointes entre elles par des clous rouillés.

Je ne suis plus à une étrangeté près, se dit Charles Percheron, fébrile, en s'agenouillant et en se penchant en avant.

Il va enfin savoir ce que représente la photo cachée dans la boîte ! Après avoir machinalement essuyé ses mains sur son pantalon, il écarte la première poutre. Dans une parfaite imitation d'Olaf lorsqu'il bricole, Scotch se glisse entre ses genoux et interpose sa gueule devant ses mains. Pour autant, ce n'est pas la curiosité qui l'a attiré. La seconde suivante, il retrousse les babines et gronde.

Charles l'ignore. Néanmoins, il est contraint de saisir une planche qui se trouve un peu au-dessus de celle qu'il avait choisie au départ. Scotch aboie. Il lui saisit les manches au niveau des poignets, mais son maître, têtu, résiste et soulève le morceau de bois. Ses genoux cèdent brutalement et il s'étale. Les planches vermoulues cèdent dans un craquement sinistre. L'instant suivant, homme et animal basculent en avant et entament alors une chute vertigineuse dans un trou obscur sans fond...

Chapitre 7

L'Ombre

Charles est réveillé par les grands coups de langue inquiets de Scotch.

Il se relève en pestant.

Il a le corps perclus de douleur.

Il se souvient alors des planches et du trou en dessous.

C'était un piège, comprend-il en serrant les poings. Ce cauchemar n'avait d'autre but que de me ramener ici !

Et c'est sans surprise qu'il découvre Oignies-sur-Rivière non loin de lui.

La galerie au fond de la grotte était un piège également. Heureusement, Mélusine m'a aidé à m'en sortir. Et ici, que se passera-t-il ?

Il scrute le village.

Elle est là-bas...

Les sentiments qu'il a éprouvés pour la femme au visage masqué font à nouveau s'emballer son cœur.

Maintenant qu'il repense à elle, il réalise que cette inconnue lui rappelle quelqu'un de familier. Mais qui ? Nerveux, tourmenté, il réfléchit. En vain. Impossible de mettre un nom sur le visage de la fée...

Je dois en avoir le cœur net.

S'armant de courage, il marche vers le village.

Arrivé devant l'arche d'or et d'argent, il s'arrête. Il entend les exclamations des lanceurs de couteaux, des

cracheurs de flammes dont la chaleur parvient jusqu'à lui et l'incommode. Elle lui pique la gorge. Puis apparaissent, non loin de l'entrée, des nains à l'allure bizarre, vêtus du même costume bariolé de couleurs criardes, accompagnés d'hommes et de femmes habillés de peaux de bêtes, au maquillage lugubre, perchés sur des échasses.

La fête que donnent ces personnes est loin d'être exquise. Elle ne réjouit pas le cœur de Charles Percheron.

Peut-être a-t-elle toujours eu cette apparence, hasarde-t-il.

Un cri strident, à donner la chair de poule, retentit. Scotch a un mouvement de recul. Charles se souvient de la violence avec laquelle les habitants de ce village féerique pas vraiment merveilleux ont voulu le capturer. Tous, sans exception, essayant de s'emparer de lui sans qu'il en connaisse la raison.

Un bruit effroyable sorti de nulle part éclate tout à coup non loin de lui. Scotch se met à trembler si fort que Charles doit le prendre dans ses bras pour qu'il se calme.

La créature au haut-de-forme.

C'est elle qui est à l'origine de mon cauchemar. Elle m'a tendu ce piège pour m'attirer ici !

Il recule à son tour, entraînant le croisé avec lui, bien décidé à s'éloigner le plus possible de cet endroit !

* * *

Après avoir mis, sans difficulté, une bonne distance entre le village et lui, Charles décide d'explorer la forêt qui

pousse tout autour. Il se demande quelle est son étendue. Y a-t-il un aménagement fait pour une balade ? Ce chemin qui lui a permis de retourner chez lui, où se trouve-t-il ? Peut-être y rencontrera-t-il la fée Mélusine ?

Il pénètre dans cette forêt par un étroit sentier qui monte légèrement. Les petits cailloux crissent sous ses pas, les feuilles des arbres frissonnent sous le vent léger, le soleil semble jouer à cache-cache dans les branches. Le piaillage des oiseaux donne un air de fête aux profondeurs boisées.

Un véritable air de fête.

Pas très loin, un coucou chante, renforçant cette impression.

Tout à coup, au virage du sentier, un lapin de garenne s'enfuit, apeuré par le jappement de Scotch.

Tout en avançant, Charles hume le parfum du mélange d'essences, de feuilles, de fleurs sauvages et de mousse que lui offre la forêt et qui l'incite à continuer sa prospection.

L'heure avance ; il n'a trouvé trace ni de Mélusine ni du chemin emprunté avec elle. Il ne cesse de regarder de tous côtés quand il aperçoit un passage secondaire qui s'enfonce dans le sous-bois. Il l'emprunte. Parfois, il doit se pencher, une branche gênant sa marche. Dans cette nature qui devrait lui procurer détente, il se découvre atteint d'une mélancolie lancinante. Scotch trotte à côté de lui. Il semble ne pas vouloir le quitter, pressentant quelque chose d'anormal. Et puis, tout à coup, le croisé terrier-épagneul bifurque sur sa gauche. Il revient rapidement pour manifester à son maître de le suivre. Il l'attire vers un fourré, derrière lequel se trouve une

cabane. Cabane vers laquelle se dirige la silhouette de Mélusine, comme si elle lui montrait le chemin.

Charles se dirige vers elle en hâtant le pas, prêt à la héler, mais la fée s'éclipse.

Par dépit, il s'approche de la cahute, en pousse la porte et entre, suivi de Scotch. Il y fait sombre. Une odeur d'humidité règne et le coffre en bois sur lequel l'aventurier pose les mains est recouvert de poussière. Il l'ouvre et... stupéfaction !

Il découvre le double de son album de photos personnelles. À la différence près que sa couverture est verte au lieu d'être bleue. Mais, à l'intérieur, se trouvent les clichés de sa famille et de ses amis. Le temps les a élimés et les coins sont racornis, contrairement aux siens qui sont en très bon état, excepté le fil des ans qui les a jaunis.

Comment cela est-il possible ? s'interroge-t-il, tétanisé par la peur. Qui peut bien détenir ce double ? Serait-ce... Mélusine ?

Il essaye de trouver des indices dans cette cabane très peu meublée.

À part une table sans chaises et une pailleasse, plus le coffre, il n'y a rien d'autre.

La poussière et les toiles d'araignée démontrent que personne n'y vit.

Charles porte l'album à ses narines. Un soupçon de rance et d'humidité dans l'odeur que dégage l'objet lui permet d'identifier son propriétaire.

L'être au chapeau haut-de-forme.

Charles laisse échapper l'album, comme s'il lui avait brûlé les mains. Il s'assoit au sol. Il a besoin de réfléchir.

Pourquoi cette créature possède-t-elle un double de mes photos ? D'ailleurs, comment est-ce possible ?

Il s'assoit et réfléchit afin de trouver une réponse à ses questions. Tout à coup, il entend un grand bruit dehors. Son chien s'affole et aboie vers la porte. Charles sort de la cabane. Une silhouette d'ombre se tient à quelques pas de là, immense. Elle porte une cape et un haut-de-forme. Il la reconnaît !

Sous l'obscurité du chapeau, un regard perçant et menaçant se dessine.

Sentant la panique le gagner, Charles Percheron déguerpit, Scotch sur les talons. Mais la créature se déplace avec rapidité et se lance à sa poursuite, projetant sur le sol des obstacles pour l'empêcher de s'enfuir !

Elle veut que je tombe ! Pour pouvoir me capturer !

Il doit rapidement trouver une solution pour lui échapper !

Malgré son affolement, Charles parvient à remarquer que les différents obstacles lancés par la créature suivent une sorte de logique. Peut-être ses années d'expérience en tant que participant actif à la chorégraphie des numéros de cirque lui ont-elles servi, pour une fois. Quoi qu'il en soit, il devine où le prochain objet va tomber et parvient à l'éviter sans pour autant devoir freiner sa course.

Au bout d'un moment, alors qu'il commence à avoir les muscles en feu, il s'aperçoit qu'il n'y a plus de projectiles. Il émerge sur un sentier en dehors de la forêt.

Clos-les-Mines s'étend devant lui.

Quant au monstre répugnant qui le poursuit, il n'y a plus aucune trace de lui...

* * *

S'en est trop pour Charles Percheron !

Oubliées, toutes ces bonnes intentions ! Il a besoin de changer d'air et d'environnement. Il veut larguer les amarres, dans tous les sens du terme. Et c'est bien ce qu'il fait, littéralement. Sans trop réfléchir, sans trop savoir où il ira. Il quitte ce coin, si beau par sa nature, mais effrayant avec cette créature en embuscade. Une créature qui possède un double de ses photos personnelles ! Il a vérifié : son album est toujours à sa disposition. Celui qu'il a vu dans la cabane n'était vraiment pas le sien !

Voilà bien longtemps qu'il n'est pas parti. Qu'importe ! Il décide de se laisser guider par le courant. Du moment qu'il l'emmène le plus loin possible de cet autre monde et de tout ce que celui-ci implique, voilà l'essentiel !

Sa péniche est sur l'eau depuis déjà deux heures quand, soudain, au loin, Charles aperçoit un ciel sombre qui contraste avec l'azur sans nuages qu'il a au-dessus de sa tête. Pris d'un mauvais pressentiment, il prend la barre afin de stopper son avancée, puis de faire demi-tour, mais plus rien ne répond.

Il sent la peur l'envahir.

Sa péniche est comme attirée par la noirceur de l'horizon. De ce dernier commence à se dégager une fumée grisâtre. Mouvante.

Charles Percheron ne peut rien faire. Il n'a plus aucune maîtrise et n'a pas d'autres choix que de se laisser entraîner vers cette sorte de tempête. Toutefois, il essaye d'utiliser sa radio pour demander de l'aide, mais elle ne fonctionne pas...

— C'est pas vrai ! enrage-t-il en tapant du poing sur le tableau de bord.

À son côté, Scotch montre les crocs avant de gémir et de baisser l'échine. Non loin d'eux, Olaf s'est planqué sous un meuble et crache en direction de la proue. Charles le récupère et le cale sous son bras malgré ses feulements, siffle son chien et, le croisé sur les talons, il fonce se cacher dans sa chambre pour attendre que la tempête passe en espérant y réchapper. Espérant même, au fond de lui, se réveiller sous un ciel bleu et se rendre compte que tout cela n'est qu'un cauchemar de plus.

Il cale la porte de la chambre avec un meuble. Il ne sait pas vraiment pourquoi il procède ainsi, mais il a déjà vu faire ça dans des films. Cela empêchera sûrement l'eau de passer au cas où la péniche coulerait. Ce qui est ridicule, il le sait bien. Car, dans ce cas, l'eau emporterait et détruirait tout, et il serait pris au piège.

Mais je suis protégé si jamais il y a quelque chose dans cette tempête...

Commencent de longues minutes d'attente.

Bizarrement, il n'y a aucune secousse. C'est même le calme plat. Sa péniche ne tangué pas plus que lors de son voyage. L'instant suivant, un orage se déchaîne au-dessus de lui, le bâtiment accélère et commence à se balancer. Tandis qu'il se tient fermement à son lit vissé au sol, Charles se

demande pourquoi le monde entier est contre lui. Au bout de quelques minutes qui lui semblent durer une éternité, les secousses cessent. Tout revient à la normale.

Charles Percheron attend cinq bonnes minutes, le temps de reprendre ses esprits et d'être sûr que tout va bien. Puis, après avoir rassuré ses animaux, il décide de remonter sur le ponton.

* * *

Une fois à l'air libre, il n'en croit pas ses yeux : il a quitté son port d'attache avec un ciel bleu pour se retrouver happé par des nuages sombres, noirs, et voilà que la voûte céleste est rose.

Ce n'est pas tout.

L'Océane est amarrée.

Il s'approche de la berge, secondé par Scotch, qui a décidé de ne pas le laisser seul. En face d'eux s'étalent une immense forêt et un lac. Sur sa droite, un village aux maisons identiques de briques rouges. Le même qui était désert et où il a été attaqué par l'individu cagoulé.

Nul doute n'est possible. Il est revenu sur le territoire des Portes du Nord !

Il lève les yeux et murmure :

— Le ciel est rose, mais pas ma vie... Par quel tour de passe-passe je me retrouve là ? Et pourquoi ?

Il repense aux gens qui, dans l'autre village – Oignies-sur-Rivière –, ont tenté de l'enlever. Puis au cauchemar qui l'a entraîné dans un piège.

— C'est comme si on voulait me garder ici, murmure-t-il en réprimant difficilement un frisson de peur.

Un aboiement suivi d'un long miaulement le font sursauter.

Il se retourne vers la péniche.

Scotch et Olaf sont tournés vers le village. Le chat est juché sur une caisse, les poils hérissés. Quant à son chien, il est allongé sur le toit de la cabine, sa tête entre ses pattes de devant, à l'affût, épiant tout ce qui se passe autour de lui.

Qu'est-ce qu'ils ont ? s'interroge Charles en se grattant la tête, avant d'apercevoir des silhouettes arpentant les rues.

L'endroit n'est plus désert.

Il hésite.

Il voudrait bien aller poser des questions aux habitants, mais il se souvient de l'autre village. Qui sait ce dont sont capables ces habitants-là...

Il se tourne vers son chien.

Scotch s'est redressé, en alerte.

Oh ! Oh ! Ce n'est pas bon... ! s'alarme aussitôt Charles, avant de changer d'avis.

Son chien n'aboie pas. Il se met à renifler, tandis que sa queue frétille. Son maître commence à cogiter.

On dirait qu'il a repéré quelqu'un qu'il connaît... Qui cela peut-il bien être ?

Il lui ordonne, ainsi qu'à Olaf, de garder la péniche. Il lui faut se rendre dans ce village, car il a l'impression que les réponses à ses questions s'y trouvent.

Je ne risque rien, se convainc-t-il en marchant vers les

maisons. *Si ces habitants étaient dangereux, ils seraient apparus pour s'en prendre à moi lors de ma première venue. Comme l'individu masqué... Celui-ci devait être chargé de m'envoyer dans l'autre village... Voilà pourquoi il m'a attaché à cet arbre.*

Dans son dos, Olaf miaule. Scotch dresse l'oreille, comprenant qu'ils ne resteront pas longtemps à veiller la péniche. Dès que Charles aura le dos tourné, à nous l'aventure ! Et à eux de surveiller leur maître et, en cas de besoin, de le protéger.

* * *

De loin, Charles aperçoit les habitants du village arpenter les rues comme des robots.

Où suis-je ? s'interroge-t-il.

Il se tourne vers le canal, où est amarrée sa péniche, puis fixe ses pieds et le sol. L'eau est bien là, la terre ferme également, mais il se sent étranger à cet endroit. Pour autant, il n'a pas l'impression d'être en danger.

Il avance tranquillement, les sens en éveil. Il veut aller au bout de ce chemin qui le mène au village.

Peut-être que là-bas se trouvent les réponses à mes questions ? se dit-il à nouveau.

Une fois sur place, il se rapproche de personnes qui bavardent entre elles. Elles ne réagissent pas à sa présence. Il a l'impression d'être invisible à leurs yeux.

Pris d'une intuition, il tente de les toucher. Sa main passe à travers elles.

Ce ne sont que des voix, réalise-t-il. Des fantômes...

Il n'a pas le temps de se remettre de sa découverte. Un timbre mélodieux l'appelle par son prénom.

— Charles...

Celui-ci sonne agréablement dans son esprit, lui rappelant des souvenirs sans qu'il parvienne à définir lesquels.

Il se retourne.

C'est Mélusine. Il oublie aussitôt ces fantômes qui peuplent le village.

Qu'est-ce qu'elle est belle avec sa chevelure ! se fait-il la réflexion, son cœur battant la chamade. Et ce masque qui la rend mystérieuse...

Elle interrompt le cours de ses pensées :

— Je dois vous parler de votre fils...

Il se fige.

— Éric ? Comment savez-vous que j'ai un fils ? demande-t-il, tout à coup alarmé. Et comment connaissez-vous mon prénom ? Je ne vous l'ai jamais dit...

— Parce que je vous connais très bien, murmure la fée.

Elle a un sourire tendre, puis celui-ci se fige. Elle semble hésiter et, enfin, se lance :

— Peu importe pour le moment. Nous avons à parler, trop de choses n'ont pas été dites ou, plutôt, je n'ai pas pu les révéler. Mais je prends le risque. Votre fils ne pouvait pas être au rendez-vous, car il a été enlevé par l'Ombre. Cette créature qui vous pourchasse dans votre sommeil et ici...

— Cette... cette... cette ombre..., balbutie Charles, incrédule. Quel rapport a-t-elle avec lui ? Que lui veut-elle ?

Une boule lui noue la gorge, il panique :

— Il faut faire quelque chose ! s'exclame-t-il, quasi hystérique, avant d'ajouter sur le ton de la culpabilité : j'ai déjà perdu ma femme ! Je... je...

Il s'interrompt, submergé à la fois par le poids du passé et par l'éventualité qu'on lui enlève, cette fois, son garçon. La fée Mélusine lui pose une main rassurante sur l'épaule.

— Son décès, ce n'est pas votre faute, lui dit-elle. Votre femme était souffrante, et certaines maladies ne peuvent pas être guéries. La médecine a ses limites, ce qui ne fait pas de vous un coupable.

Elle laisse passer un ange, puis ajoute :

— Vous êtes un homme bon et généreux, et vous avez assez souffert. La maladie de votre femme, l'accident au cirque, la mise à l'écart par le reste de la troupe, et le décès de votre bien-aimée...

Charles ferme les yeux et se replonge dans son passé douloureux. Laurence et lui étaient tellement heureux avec Éric !

Son esprit malaxe sa douleur d'avoir perdu une partie de lui.

Laurence, ma pauvre chérie... Que ç'a dû être dur de supporter ce fardeau, d'être quasi alitée et de manquer de forces physiques pour pouvoir bouger... Toi qui étais un vrai Zébulon... Toi, si coquette... Ta toilette, que c'était dur... Les repas à faire, manger, toi, si gourmet. Sans parler de nos fous rires et de nos fameuses soirées, où nous faisons des projets de voyage tout en sachant que ce n'était pas réalisable. Éric,

grâce à tout notre amour, ne s'est pas trop rendu compte de ce désastre qui nous frappait. Mais un enfant a toujours une intuition très fine. A-t-il vraiment été heureux ?

Il se rappelle que son fils se sentait mis de côté. Il souffrait du manque de dialogue avec lui.

Je le contredisais souvent. Je n'avais pas la patience de l'écouter...

Éric souffrait également de l'absence de tendresse de sa maman, qui n'était plus en état d'en manifester.

Et je n'étais pas disponible pour compenser ce manque.

Il devait être sur tous les fronts : prévoir les courses pour assurer le quotidien, s'occuper de l'entretien du camping-car, faire les repas en cherchant ce qui ferait le plus plaisir à sa femme pour lui donner le goût de manger. Il ne voulait jamais la laisser seule trop longtemps. Il devait également gérer ses activités dans le cirque. Il ne cessait de courir après ce temps qui passait tellement vite.

Voir sa maman se dégrader physiquement, ce n'est pas ce qu'attend un enfant de l'existence, conclut-il avec regret. Mais cela l'a endurci moralement et, plus tard, il a osé me tenir tête et partir vivre sa vie.

Ému, il ne peut s'empêcher de pleurer. Cela lui fait un bien fou, il se sent libéré d'un grand poids.

— Excusez-moi, se reprend-il avant de redemander : je ne comprends pas. Comment vous savez tout ça de moi ?

Il sursaute.

Des larmes coulent sur les joues de Mélusine. Un sourire empli d'une douce mélancolie flotte sur ses lèvres.

Des pensées semblables nous hantent et nous réjouissent en même temps, comprend Charles.

Comme deux aimants, ils se rapprochent timidement. L'un en face de l'autre, leurs regards en disant plus long que des paroles.

Leurs lèvres s'effleurent tendrement. Leurs yeux se fixent.

Charles marque un temps d'arrêt.

Est-ce une hallucination ? Son reflet dans les prunelles de la fée lui rappelle Laurence. Il se revoit plongeant son regard dans le sien. Devinant son trouble, Mélusine s'écarte.

— L'Ombre kidnappe les gens qui importent aux yeux des autres, explique-t-elle, de l'émotion dans la voix. Votre fils et d'autres personnes sont prisonniers de cette créature. Aidez-les.

Charles repense à ses amis, qui lui ont parlé de cette jeune fille disparue, aux gendarmes et à Eulalie.

Se pourrait-il que... ?

Il n'explore pas plus loin cette idée.

L'évidence vient de le frapper avec la force et l'impact d'un coup de poing dans le visage.

Si son fils n'était pas au rendez-vous, c'est parce que cette créature l'a kidnappé !

— Je ne peux plus fuir ! décrète-t-il. Mélusine, accompagnez-moi jusqu'à l'autre de cette Ombre !

L'assurance de la fée vacille.

— Je... Je ne peux pas... Je suis une apparence... J'en ai déjà trop fait...

— S'il vous plaît ! Si vous m'indiquez le chemin et que je m'y rends seul, je risque tout de même de m'égarer. Ou, du moins, de perdre du temps. Avec vous, ce ne sera pas le cas !

Mélusine a un bref sourire, puis acquiesce.

— Vous avez raison, lui répond-elle. Il n'y a plus de temps à perdre. Suivez-moi ! Vous devez délivrer les personnes qui ont été enlevées par l'Ombre !

* * *

Charles et Mélusine parcourent des chemins étroits envahis de ronces et d'herbes hautes à travers la forêt. La fée paraît plutôt à l'aise, n'ayant peur de rien. Son attitude rassure Charles qui, lui, par contre, est un peu angoissé, ne sachant pas ce qui l'attend au bout de leur route, qui lui semble longue.

Il a hâte d'en finir avec ce cauchemar !

Il se sent coupable de n'avoir pu être aux côtés de son fils lorsqu'il a été enlevé. Il aurait pu le protéger ! De plus, il s'en veut de n'avoir rien vu. De ne pas avoir compris que le lapin posé par Éric n'était pas normal. Il n'aurait pas dû baisser les bras, il aurait dû faire quelque chose !

Une fois qu'il l'aura libéré, il rattrapera le temps perdu pour pouvoir vivre des moments merveilleux avec lui, il s'en fait le serment ! Il essaye de comprendre pourquoi cette créature kidnappe toutes ces personnes. Pourquoi les arracher aux gens qui tiennent à elles ? Il a l'impression que la fée Mélusine ne lui a pas tout dit...

Ce qui n'empêche : il l'admire toujours autant. Il est vraiment tombé sous son charme !

Une autre réflexion le tiraille.

Et moi, dans tout cela ? Cette ombre a bien tenté de me capturer. Plusieurs fois, même. Si la fée Mélusine n'avait pas été là, je serais son prisonnier. Pourquoi moi ? Que me veut-elle ? Qui peut donc tenir à moi comme ça ? Aux yeux de qui pourrais-je compter ?

Il se sent démuné face à ces révélations. En effet, depuis le décès de sa femme, il s'imaginait qu'il ne comptait aux yeux de personne.

Soudain, le réel le rattrape. Il sursaute en entendant un bruit derrière lui.

Qu'est-ce donc ? Il ne voit rien.

Il reprend son chemin, la fée toujours devant lui. Il est néanmoins persuadé qu'ils sont suivis. Il n'aperçoit personne, mais il a le pressentiment d'une présence qui les surveille. Il est pris d'une douleur au ventre à cause de la peur. Il angoisse de plus en plus.

Mélusine le rassure. Ils ne risquent rien. Elle l'encourage à aller de l'avant sans trop se poser de question.

— Le meilleur reste à venir, lui assure-t-elle. J'ai confiance en vous !

Ils se hâtent, empruntant des chemins étroits et sombres dominés par des arbres immenses.

Charles en profite pour lui demander la raison pour laquelle l'Ombre possède un double de son album souvenir ?

— Je ne sais pas comment elle s'y prend pour les dédoubler, lui répond Mélusine. Je sais juste que cela l'aide pour choisir ses victimes. Avec ces photos, elle découvre les

visages de ceux qui composent l'entourage d'un individu. Lorsqu'elle retrouve plusieurs fois la même personne dans des albums différents, elle comprend que cette dernière est aimée de plusieurs gens. Elle enlève en priorité ces personnes-là... Je pense qu'elle sent, en plus, la qualité des liens qui unissent les individus...

Il acquiesce en silence. Ce que cela implique est terrifiant. Une créature, tapie dans les ténèbres, qui vous observe et cherche à vous cerner. Carrément flippant !

— C'est encore loin ? demande-t-il, inquiet.

Il n'est pas tranquille et ne parviendra pas à s'apaiser tant qu'il n'aura pas libéré son fils, Eulalie et toutes ces personnes capturées par l'Ombre.

— On y est bientôt, le rassure Mélusine. Voyez, la montagne est proche. C'est le fond de la forêt. Cachée par les arbres, se trouve, collée à la roche, une vieille bâtisse. C'est là. Surtout, soyons discrets pour ne pas éveiller les soupçons !

Ils empruntent un dernier chemin d'où monte une odeur de bois rance.

Avançant le plus discrètement possible, ils arrivent devant une maisonnette, dont le flanc de la montagne – adossé à elle et la surplombant – la protège des intempéries. La bâtisse semble abandonnée, vétuste. Elle est partiellement cachée par une glycine touffue qui monte jusqu'au toit en masquant l'une des fenêtres du premier étage. De ce que l'on peut voir, le bois de sa façade est usé et les vieilles pierres de ses fondations sont couvertes par du lichen. Un escalier de quelques marches donne sur une porte ancienne, décolorée et rongée par

l'humidité. Des ronces et du bois mort l'entourent, semblables à une sinistre couronne. Celle-ci est parcourue de bruits furtifs qui vont et viennent, avant de disparaître, puis de se faire entendre à nouveau.

Les poils de Charles se hérissent de peur.

Il se ressaisit et se concentre sur le sauvetage de son fils et des autres personnes détenues ici.

Le fait d'aider ces gens lui confère une assurance et une confiance qu'il ne se connaissait pas. Rien de plus rassurant que de se sentir utile !

Mais avant, il doit régler un détail d'importance avec Mélusine.

* * *

Avant que la fée ne parle, il la devance.

— Je dois vous dire quelque chose. Il me faut être honnête. Vous me rappelez une personne que j'ai tant aimée autrefois. Ma femme. Malheureusement, elle est décédée. Depuis ce jour, ma vie est un enfer. Je ne fais que penser à elle et je n'arrive pas à faire mon deuil. Il n'y a rien de pire que la solitude ! Et puis, je vous ai rencontrée... C'est un sentiment bizarre que j'éprouve, mais, je dois l'avouer, je me sens bien en votre présence.

Sans un mot, un sourire de tendresse aux lèvres, ne le quittant pas des yeux, Mélusine enlève son masque, et là... stupéfaction ! Charles découvre que cette fée n'est autre que Laurence !

Des larmes de joie roulent sur ses joues. Émerveillé, il

est transporté à l'idée de revoir sa bien-aimée, de savoir qu'il va pouvoir la tenir dans ses bras et l'embrasser fougueusement à nouveau.

Il se ressaisit et, stupéfait, lui demande :

— Comment est-ce possible ? Suis-je mort, moi aussi ?
Je ne comprends rien...

— Ne t'en fais pas, tu es bel et bien vivant. Dans le premier village où tu es arrivé, lors de cette deuxième visite, tu as rencontré et touché ses habitants. Ou plutôt tenté de les toucher, et ils t'ont apparu comme étant des fantômes... Ils ne se montrent pas toujours. Je pense qu'ils étaient curieux de te voir, toi qui résistes à l'Ombre.

» Ce village n'appartient pas au monde des vivants, comme tu dois bien t'en douter. Pour autant, il n'appartient pas non plus au royaume des morts. C'est beaucoup plus complexe que cela, mais disons qu'il s'agit d'un espace entre ces deux mondes. Dans cet endroit, les âmes qui n'ont pas fini leur mission sur Terre peuvent le faire. Mais les vivants ne peuvent y survivent très longtemps. Voilà pourquoi je t'ai demandé de te hâter quand je me suis présentée à toi...

» L'Ombre t'a attiré là avec la photo d'Éric, qu'elle a modifiée. L'étang était un piège. C'est toujours ainsi qu'elle procède. En chamboulant les souvenirs matériels de ses victimes pour attiser leur curiosité, remettre en cause leur mémoire et, de là, les attirer dans ce monde intermédiaire. L'homme qui t'a attaqué est l'un des sbires de l'Ombre. Il est chargé de surveiller le village et de rabattre les proies de l'être au haut-de-forme vers Oignies-sur-Rivière.

— Mais... Mais, dans ce cas, cela signifie que... Tu étais au courant de tout depuis le début ! Même pour Éric. Pour notre fils ! Et tu ne m'as rien dit ? Pour... Pourquoi ?

— En tant qu'esprit-ange gardien, je n'ai ni le droit d'intervenir ni même de te parler des disparitions perpétrées par l'Ombre. Je ne pouvais rien te dire, au risque de ne pouvoir quitter ce monde mi-vivant, mi-mort. Mais mon cœur de mère et d'épouse parle et je l'écoute plus que tout. Peu importe les règles, peu importe les conséquences. La vie de notre fils compte plus que tout à mes yeux. La tienne aussi. L'Ombre te désire plus que tout. Ce n'est pas parce que je suis un esprit que je n'éprouve pas de douleur ni de frustration. Je souffrais de ce qui arrivait à mon enfant chéri, de cette impuissance avec laquelle tu te débattais. Cela me déchirerait de ne pas pouvoir t'aider, car je t'aime et je ne veux que ton bonheur. Car c'est ça, aimer : vouloir le meilleur pour l'autre.

» Tu es en vie, tu dois le rester. Ne serait-ce que parce que tu as encore beaucoup de choses à partager avec Éric. C'est pour cette raison, pour vous permettre, à lui et à toi, de vous retrouver que je suis ici. Mais, il y avait des règles.

» Je pouvais veiller sur toi et t'aider à échapper à l'Ombre, mais il m'était interdit de t'aider à la vaincre et à libérer ses prisonniers. Tout comme il m'était interdit de te dire quoi que ce soit. J'avais le droit de te guider, mais il te fallait comprendre la menace et agir par toi-même...

Laurence s'interrompt, comprenant que son mari a besoin de quelques minutes pour digérer ses aveux et ses explications. Elle sait qu'il se rendra à l'évidence. Sa générosité

et sa grande intelligence sont les deux premières choses qu'elle a remarquées chez lui et qui l'ont séduite.

Charles Percheron se tétanise, frappé par ce que tout cela signifie.

— Mais tu m'as quand même aidé ! C'est toi qui m'as parlé des plans de l'Ombre... Parce que je n'étais pas à la hauteur ! Parce que j'ai voulu fuir ! Et je t'ai même convaincue de m'accompagner jusqu'ici ! Pourquoi as-tu accepté ? Tu vas rester à jamais dans cet entre-monde...

— Je te le répète, parce que la vie de notre fils et la tienne sont en jeu, réplique-t-elle en lui caressant le visage d'un geste plein de sagesse et de réconfort. Vous ne pourrez pas vivre éternellement si vous restez ici dans les geôles de l'Ombre, et je refuse de vous voir me rejoindre. Peu importe ce qui m'arrivera. Comme je l'ai dit, aimer quelqu'un, c'est préférer le bonheur de l'autre au sien...

Il fronce les sourcils.

— Quand je suis parti avec la péniche... C'est toi qui m'as ramené ici.

Un sourire tendre aux lèvres, elle acquiesce.

— Va, à présent. Plus tu restes et plus l'emprise de l'Ombre sur notre fils et ses autres victimes se resserre. Je suis persuadée que le destin de notre fils et le tien sont liés. Il n'y a que toi qui peux le sauver.

Charles n'a pas envie d'entrer dans le repaire de la créature. Il voudrait tant affronter cette menace avec Laurence à ses côtés.

Toutefois, il se rend à la raison. Il doit respecter sa

dernière volonté : sauver par lui-même leur fils et ceux qui peuvent l'être encore.

De plus, en agissant seul, peut-être cela fera-t-il pencher la balance en faveur de Laurence, et son incartade aux règles sera-t-elle oubliée ?

Cédant à une impulsion, il attire son amour contre lui et lui donne le baiser le plus long, le plus charnel et le plus doux de toute leur vie.

Chapitre 8

Rencontre du passé au cœur du présent

Charles gravit lentement les marches jusqu'à la porte, ses pas crissant sur la pierre. Il pousse le panneau de bois, qui s'ouvre sans effort sur un couloir. Il pénètre dans la maison.

À l'entrée, un vieux tapis pâli par la saleté et l'humidité. Il a dû être carmin. Charles pose le pied dessus. Un nuage de poussière se soulève. Celle-ci se mêle à l'odeur de moisi qui règne en ces lieux et le prend à la gorge. Il tousse, tout en chassant d'un geste de la main le nuage écœurant qui danse dans la lumière des rayons de soleil.

Dans le hall d'entrée, Charles distingue quelques tableaux, sur lesquels des araignées se sont fait un devoir de tisser leurs toiles. Il remonte le couloir. Au fur et à mesure qu'il avance, les lames du parquet craquent sous ses pieds.

Plusieurs portes donnent sur des pièces vides. Quelques rats et souris dérangés par l'arrivée inopinée de cet étrange visiteur s'enfuient rapidement. Une chouette, perchée sur une poutre du plafond de l'une de ces pièces, lui lance un regard noir.

Son cœur commence à accélérer. Il s'efforce de se calmer.

Il poursuit son exploration.

Au bout du couloir, une porte et un escalier. Celui-ci est en bois avec une rampe finement travaillée. Dans la poussière des marches, des traces de pas.

— Je te tiens, murmure-t-il.

Il s'apprête à monter quand il entend des hurlements de douleur.

Ils proviennent du sous-sol !

Ce sont eux ! Les prisonniers de l'Ombre. Bon sang ! qu'est-elle en train de leur faire subir ?

Son esprit se met à cogiter.

Il se les imagine roués de coups, plongés dans l'eau froide ou même électrocutés.

Dans quel état va-t-il retrouver tous ces gens ?

Dans quel état va-t-il retrouver *son fils et Eulalie* ?

Il ne s'interroge pas plus. Il se précipite sur la porte et l'ouvre. Celle-ci donne sur une autre volée de marches qui, elles, descendent.

Certainement vers une cave, déduit-il.

Les hurlements ont cessé. Subsistent des gémissements de douleur qui s'interrompent à leur tour.

Je dois y aller !

Il s'empare d'une torche qui se trouve sur l'un des murs de la cage d'escalier et l'allume avec son briquet. Il descend aussi vite qu'il peut les marches en pierre pour s'enfoncer dans l'obscurité et le froid humide de la cave.

Mon Dieu ! Éric, Eulalie, Mélissa, s'inquiète-t-il, *j'espère que vous allez bien !*

Eulalie... Un puissant sentiment de culpabilité s'empare de lui.

Que se passera-t-il lorsqu'il la retrouvera ?

Qu'advient-il de ses sentiments envers elle lorsqu'il

aura quitté ce monde pour revenir sur sa péniche ? Et que lui dira-t-il ? Que dira-t-il à Laurence ? Et Éric, comment va-t-il prendre cette nouvelle relation ? Si tant est que celle-ci soit envisageable... En vérité, elle ne l'est pas ! Il n'a pas le droit de trahir Laurence !

Des cris venus d'une galerie prolongeant la cave le tirent de ses pensées. Il s'agit d'appels au secours qui secouent Charles au plus profond de lui-même.

L'ouïe en alerte, il reconnaît la voix de son fils.

— Pourquoi lui ? panique-t-il. Il est innocent. Et sa mère lui manque énormément !

Il hurle le nom de la fée Mélusine. Il a besoin d'aide !

Comme un écho à sa détresse, il entend un chuchotement.

— Vas-y, tu peux, fonce ! ne discute pas, tu es le seul espoir de ces gens et de notre fils...

— Oui, il faut que je fasse quelque chose pour sauver ces malheureux ! répond-il.

N'écoutant plus que son courage, Charles Percheron se dirige vers le tunnel. Vu la hauteur de celui-ci, il va devoir ramper pour accéder à ce qui se trouve de l'autre côté. Ce qu'il fait sans hésiter. Les appels à l'aide sont de plus en plus forts, déchirants, oppressants. Il se hâte. Relevant la tête, il découvre sur le plafond des inscriptions et des dessins.

Ce doit être les personnes disparues qui ont voulu laisser des traces de leur passage, se dit-il en frissonnant.

Il réalise alors qu'il n'entend plus rien.

Les cris ont cessé !

Il remonte, toujours en rampant, le tunnel le plus vite possible. Il parcourt un dédale de galeries rocheuses, des ombres s'imprimant sur le mur à la lueur de sa torche au fur et à mesure de son avancée. Il n'a pas peur. L'idée de revoir Éric et Eulalie lui donne le courage nécessaire.

Le tunnel débouche sur une longue pièce meublée de tables, de chaises et de tabourets. Il y pénètre et se relève, sur ses gardes.

Il se sent mal à l'aise. Il règne ici une atmosphère étrange, pesante. Nerveux, il s'agite. L'impression d'être observé le rend méfiant.

Il s'immobilise.

Qu'est-ce que c'est ?

Il écoute avec attention. Il a cru entendre de petits bruits. Peut-être bien de petits cris.

Éric ?

— Mon fils ! Où es-tu ? Crie, que je suive le son de ta voix ! lance-t-il à la cantonade, fonçant en avant, renversant tables, sièges et il ne sait quoi d'autre dans la pénombre.

Au bout de la pièce, il prend un escalier qui donne sur une sorte de grotte éclairée par un rai de lumière. Il se retrouve devant plusieurs portes.

Laquelle prendre ?

Au moment où Charles veut ouvrir l'une d'entre elles, une silhouette surgit d'il ne sait où.

* * *

L'Ombre le plaque contre le mur.

— Enfin, je t'ai, tu ne vas pas m'échapper !

Il est terrifié par le visage de ténèbres qui est collé contre le sien. En face de lui, le vide. Rien ! Le néant sous le haut-de-forme. C'est à se demander comment il a pu y apercevoir des yeux lors de leur précédent affrontement devant la cabane. Il recule la tête. Difficilement. Il se sent attiré par ce néant dont s'échappe un remugle d'humidité et de moisi qui paraît agir comme une barrière de protection.

— Oui, tu es à moi ! exulte la créature. Sais-tu que tu es quelqu'un de très exceptionnel ? D'extrêmement savoureux...

Sa voix siffle, semblable au vent mauvais. Elle s'étire, pleine d'ironie, pesante, lourde de menaces.

Un arc de cercle lumineux fend le vide ténébreux.

Elle sourit...

À cet instant, une forme saute sur l'épaule de cette chose.

C'est Olaf !

Malheureusement, il traverse la créature de part en part. Pareil pour Scotch, qui vient de surgir et qui comptait s'attaquer à ses mollets. Pour autant, l'Ombre s'immobilise. Elle est secouée de spasmes. Des étincelles de lumière jaillissent de son corps. Sifflant de frustration, elle lâche sa proie et recule.

Grâce à ses compagnons à quatre pattes, Charles est libre. Olaf et Scotch viennent se poster à ses côtés. Il ne comprend pas ce qui s'est passé. Comment cet être qui le tenait peut-il être intangible ? Et pourquoi, en le traversant, ses animaux ont-ils réussi à le blesser ?

Néanmoins, à ses yeux, ce n'est pas le plus important.

— Où est mon fils ? Qui êtes-vous ? Et que nous voulez-vous ?

L'Ombre lâche un ricanement qui pourrait sembler malheureux sans la menace qu'elle profère ensuite :

— Qui je suis ? Tu as la mémoire bien courte, Charles Percheron. Je vais te rosser, tu comprendras mieux. Et ce ne sont pas tes animaux qui m'en empêcheront, cette fois !

Charles ne sait que faire. Il essaye de gagner du temps afin de trouver une solution pour se sortir de ce guêpier, ou du moins déceler une issue.

— Ne pouvons-nous pas discuter en gens civilisés ?

— Tu as tué l'amour de ma vie ! lui crie la créature.

Une autre voix – plus jeune, plus aiguë, féminine... – s'ajoute à la sienne.

— Tu nous as enlevé ce que nous avons de plus cher : son amour et, à moi, mon amie. Notre partenaire.

Charles ne comprend pas. Où est cette femme qui vient de parler ? Et pourquoi lui parle-t-elle de Mélanie – car ça ne peut-être que d'elle dont il s'agit ?

La créature fait un pas vers lui. Elle lève ses mains aux longs ongles se méprenant sur son attitude.

— Comment as-tu osé oublier ? hurle-t-elle. C'est à cause de toi que nous vivons ainsi !

— Que nous ressentons toute cette rage ! ajoute l'autre voix. Que nous sommes seuls !

Il se tétanise.

Olaf hérisse le poil et feule. Le corps tendu, prêt à bondir, Scotch découvre les crocs.

La créature soulève son chapeau et Charles découvre son vrai visage. Ou plutôt ses deux visages : une partie masculine, aux traits durs, marquée par la douleur et l'animosité ; l'autre, féminine, ronde, au teint plus doux, si ce n'était de son sourire figé dans un rictus de haine.

Charles reconnaît là Iban, le petit ami de Mélanie, la trapéziste décédée à cause de sa négligence, et Gaby, la partenaire de cette dernière. Outre leur assemblage malsain et monstrueux, ils n'ont pas vieilli, malgré les années qui les séparent de ce terrible accident. Il n'y a que leurs mains qui ont été ravagées par le temps, comme si l'Ombre était en train de faner telle une fleur, car incapable de se nourrir d'amour ou d'en donner.

— Nous sommes deux, siffle la créature, et nous ne formons plus qu'une seule entité. Un être unique qui se partage les mêmes souvenirs. La même souffrance. Le même vide laissé par le décès de Mélanie. C'est toi qui l'as tuée. C'est ta faute, tout cela. Tu es le responsable de notre solitude !

— Ainsi, c'est la vengeance qui vous motive ? suppose Charles.

Abasourdi, il a du mal à saisir le comportement de Gaby et d'Iban.

Comment ont-ils pu vivre pendant toutes ces années avec cette rage ? Est-ce leur ressentiment qui les a transformés en cette chose ?

— La vengeance ? Pas vraiment..., susurre Iban. Ta découverte relève du seul hasard.

Le faciès de Gaby précise avec délectation :

— Ou peut-être est-ce le destin ? On finit toujours par payer.

Iban approuve :

— Tu ne peux pas t'affranchir de la conséquence de tes actes !

Charles reconnaît là une citation de Shakespeare.

— Alors quoi ? s'énerve-t-il. Votre souffrance vous autorise à maltraiter des gens ? Qu'avez-vous fait de mon fils ? Et des autres personnes que vous avez enlevées et qui sont en train de souffrir ? Qui sont-elles ? Combien sont-elles ? Pour quelle raison vous vous en êtes pris à elles ? Elles n'ont aucune responsabilité dans la mort de Mélanie ! Elles sont innocentes !

Iban ricane de nouveau :

— Quel ravissement de te voir désesparé et inquiet, de te voir perdre de ta superbe. Tu es donc capable de penser à quelqu'un d'autre qu'à toi ?

Gaby s'explique :

— Nous avons choisi de nous emparer des personnes aimées par beaucoup d'autres afin de nous nourrir de la peine de ces gens qui tiennent tant à elles ! Ainsi, notre terrible sentiment de solitude est-il partagé. Leur joie de vivre, à passer des moments ensemble ou à tourner leurs pensées vers cet être adoré, leur inconscience et leur gaieté, dans ces instants-là, nous narguaient et nous faisaient souffrir. Grâce à cette douleur, à présent, nous vivons ! Quant à toi, Charles Percheron, tu ne le sais pas, mais tu es une personne de choix tellement tu es aimé et apprécié ! Tu comptes beaucoup pour tes amis ! Sans parler de tes animaux. Qu'ils sont idiots, ces humains, à croire que les

bêtes n'ont pas de sentiments ! Et ce n'est pas tout, il y a Éric et toi...

— Éric et moi ? Comment ça ?

— Lui et toi, répond la créature d'une seule voix, vous tenez tellement l'un à l'autre et avec la même force que cela fait de vous deux un mets raffiné et succulent ! Ces sentiments réciproques sont fort rares, le sais-tu ?

Charles Percheron n'en revient pas. Oui, il nourrit un amour profond pour son fils et rien ne changera cela. En revanche, il ne pensait pas qu'Éric a les mêmes sentiments à son égard. Il se rappelle ce qu'il lui a dit lors de leur dernière dispute. Le ressentiment qu'il avait dans les yeux.

Ainsi, son fils aurait oublié toute sa rancune envers lui...

À moins que l'Ombre ne se trompe. Comment peut-elle connaître les sentiments intimes, les liens reliant les gens avant de les choisir comme victimes ? Serait-ce un mensonge au service d'un jeu pervers ?

— Vous avez tort, mon fils me déteste et je doute que quelqu'un tienne à moi, à part Scotch et Olaf.

Non, elle a raison, lui répond Mélusine. Éric tient à toi autant que tu tiens à lui.

Laurence...

Sa colère s'évanouit. Les doutes s'effacent. Ils laissent place à l'envie étonnante d'aider Gaby et Iban.

Il sait qu'ils n'ont pas tort. Leur détresse exacerbe sa culpabilité et ravive son empathie. Ils ont souffert à cause de lui, et cette ombre représente le désespoir d'une vie brisée par le destin. Par cet accident dont il est le responsable. C'est

comme s'ils n'avaient plus le droit au bonheur. La créature qu'ils sont devenus pense se soulager en punissant et en blessant, dans leur cœur, les gens qui s'aiment. Ces personnes rendues heureuses par les liens qui les unissent.

Ils ont des points communs. Chacun d'eux a perdu une personne qui lui était très chère. L'amour d'une vie. Manœuvre délicate pour lui.

Par quoi commencer ? s'interroge-t-il. Comment les aider ? Cette chose se laissera-t-elle facilement convaincre ? Les sentiments que l'on éprouve nous poussent à commettre trop de dégâts. Envers les autres ou envers nous-mêmes. Ma solitude, après le décès de Laurence, qu'elle était lourde à porter ! J'ai erré d'un endroit à un autre jusqu'à ne devenir qu'une loque en décrépitude. Et leur âme à eux deux, où est-elle allée après l'accident ?

Avec un calme désarmant, il reprend :

— Avec le temps, on n'oublie pas. La douleur s'atténue, mais le mal est toujours là, présent dans la tête, dans le cœur et dans le bide. Je sais tout cela, car je l'ai vécu à la mort de mon épouse. Après elle, j'ai perdu Éric. On tient peut-être l'un à l'autre, mais nous ne nous le sommes jamais dit et nous ne nous fréquentons plus. Ce n'est pas pour autant que je suis devenu un monstre acariâtre et méchant... Tout cela ne mène à rien. Pensez à toutes ces années perdues à ressasser votre douleur et votre solitude. À les nourrir tout en blessant des gens innocents. Vous avez partagé la même perte, les mêmes sentiments. Vous êtes deux. Vous auriez pu combler votre solitude. La haine des autres et de cet attachement qui leur est

porté vous a fait oublier que vous auriez pu vivre ensemble, reliés entre vous par le souvenir de Mélanie... Vous auriez pu, ainsi, bannir cette Ombre de vous...

La créature hésite. La moitié féminine esquisse un début de sourire nostalgique. Mais le discours du quadragénaire ne touche pas Iban, à en juger par son air sardonique.

— Libérez ces personnes qui endurent ces tourments, à cause de vous deux, pour rien, continue Charles. Le manque que leur absence entraîne vous fait vivre ? Je ne crois pas. Vous vous êtes étiolés. Tout est mort en vous. Leur souffrance attise la votre, elle ne vous nourrit pas. Elle vous ramène seulement à ce que vous avez vécu...

Il insiste, sincère :

— Je vous en prie, laissez-les partir et vivre leur vie... Il n'est pas trop tard pour changer, pour vivre encore de belles choses. L'avenir est encore beau pour vous deux. Tout ce temps passé à deux ! Vous devez vous comprendre, l'un et l'autre, sur le bout des doigts. Ce qui est une relation aussi rare et précieuse que le lien qui m'unit à mon garçon. Réfléchissez bien, peut-être qu'après avoir libéré vos otages, vous pourriez vous occuper de vous, de l'un et de l'autre, de ce que vous ressentez. Comprenez que jamais Mélanie n'aurait voulu que vous la pleuriez pour l'éternité. Qu'elle n'aurait pas accepté ce que vous êtes aujourd'hui. En devenant monstrueux, vous n'honorez pas sa mémoire, vous la trahissez.

L'Ombre s'est tétanisée. Son faciès à deux visages se tord dans tous les sens. Des propos inintelligibles s'échappent

de sa bouche. Deux voix qui la déforment en une grimace d'indécision.

Gaby a été touchée par mon plaidoyer, devine Charles. Pas Iban. Pour lui, mes mots sont vides de sens. Mais elle tente de le convaincre du contraire.

Le débat s'allonge de plusieurs minutes. Par chance, Gaby est douée d'une force de persuasion supérieure à celle du quadragénaire.

— Très bien, finit par lâcher Iban de mauvaise grâce. Relâchons nos prisonniers et renvoyons-les vers leur monde. Mais que je sois bien clair : ce n'est pas pour autant que je croirai les paroles de ce tueur !

— Iban, s'il te plaît..., le corrige Gaby.

— Très bien, très bien, je te promets de méditer ses paroles.

Charles lâche un soupir de soulagement.

— Ton vœu est exaucé, déclare alors la créature aux deux visages. Les otages sont rentrés, à toi maintenant de repartir d'où tu viens.

Elle fait apparaître d'un claquement de ses doigts griffus une luciole aux couleurs changeantes.

— Suis cette lumière, elle t'ouvrira le chemin.

Les contours de l'Ombre se brouillent et elle ne tarde pas à disparaître. Avant qu'elle s'évapore entièrement, Charles a le temps de discerner un sourire agréable, parfaitement symétrique.

* * *

Charles prend dans ses bras un Olaf déterminé à gober la luciole. Scotch sur les talons, il s'apprête à suivre la lumière vers son monde, avant de se raviser.

Non, je ne peux pas partir comme ça !

Il se tourne vers les portes.

Il doit d'abord s'assurer que son fils, Eulalie et les autres sont libres et hors de danger.

La fée Mélusine, qu'il sait être sa femme décédée, apparaît, plus belle que jamais.

— Attends, lui dit-elle, radieuse. C'est inutile. L'Ombre a tenu parole. Tu peux me croire.

Elle pose la main sur son bras.

À son contact, Charles tressaillit : cette sensation depuis longtemps oubliée, ce « toucher-caresse », « toucher-tendresse » lui rappelle tant de souvenirs.

— Avant que tu ne rejoignes ton monde, tu dois savoir, lui dit-elle d'une voix douce. Éric te fuyait parce qu'il avait trop mal. Il voyait ta peine après ma mort. Il te voyait tellement perdu et si inconsolable... Il ne savait comment réagir, comment t'aider, et cela le faisait également souffrir...

Les yeux embués de larmes, Charles s'exclame, en se prenant la tête à deux mains :

— Comment ai-je été assez stupide pour ne pas comprendre cela ?

Il se tourne vers l'esprit de sa femme.

— Tu as raison. Ton analyse est plus juste que la mienne. Je me sentais frustré par son départ, blessé également. Fichu caractère bourru qui est le mien ! Je n'ai pas su

comprendre sa douleur et je l'ai négligé au moment où il avait le plus besoin de moi. Comme il a dû souffrir aussi à cause de ma stupidité et de mon égoïsme !

Laurence se met à pleurer à chaudes larmes.

— Eh oui, lui sourit-elle, toi et ton sacré caractère entier !

Elle lui caresse la joue et le regarde avec intensité. De son visage émane un amour profond, à toute épreuve.

— L'Ombre avait raison, lui dit-elle. Au fond de lui, ton fils t'a toujours aimé et il tient à toi. De la même force, de la même intensité que tu l'aimes et que tu tiens à lui... Tu verras, maintenant, tu ne seras plus seul. Éric a décidé qu'il restera à nouveau près de toi. Quant à moi, je pars rassurée, sachant que ta vie sera plus sereine. Je vous regarderai de là-haut, vous aurez ma protection...

Charles l'écoute et boit ses paroles, un peu surpris par sa propre attitude.

Auparavant, il était plus impulsif et il aurait tenté de discuter dans le but d'avoir raison. Sa corde sensible est touchée, il reste un moment silencieux, tentant de retenir ses larmes.

Il balbutie quelques mots de regret.

Ah ! s'il avait su !

— Ne te tourmente plus, cesse de t'en faire, lui dit Laurence. Tu ne dois plus avoir de remords. Oublie le passé, tu n'es coupable de rien. Il faut regarder vers l'avenir, vivre intensément chaque jour.

À ces mots, Charles ne peut retenir un sourire de

tendresse. Ses yeux refoulent leurs larmes et reflètent une intense émotion avant de se voiler d'un terrible doute.

Ses lèvres se figent.

— Mais... et... et l'accident mortel de Mélanie ?

— Il te faut repartir d'un bon pied, tirer un trait sur le passé, même s'il est dramatique. Garder en mémoire les bons, les meilleurs moments. Tu ne peux pas changer ce qui a été. En revanche, tu peux construire un futur plus agréable. Pour toi, comme pour les autres. C'est ce que tu as fait pour Iban et Gaby. Tu dois partir en paix et penser à l'avenir. Une autre vie t'attend, va retrouver notre fils. Dis-lui que je serai toujours près de vous dans votre cœur...

Charles hoche la tête.

— Promis, je le lui dirai...

La douce étreinte sur son bras se desserre et son cœur s'allège.

— Ce n'est qu'un au revoir, mon amour, je t'aime à jamais.

Charles ne peut retenir ses larmes. Il cherche à retenir Laurence encore quelques instants.

— Tu m'as tellement manqué... Je t'ai aimée dès que j'ai posé les yeux sur toi. J'ai su alors que tu deviendrais ma femme. La seule et unique que j'ai aimée. Je n'ai jamais pu te remplacer. Je t'aime...

— Je suis flattée que tu me declares ainsi ton amour. Moi aussi, je t'aime. Je respectais tes décisions et t'acceptais tel que tu étais, avec ton caractère entier. Nous n'avions pas les mêmes idées sur les responsabilités de la vie, mais tu as

toujours respecté mes choix. Nos sentiments ont été sincères, fidèles, malgré les difficultés de la vie. J'ai été heureuse et comblée avec toi. Notre serment de nous aimer pour l'éternité ne sera jamais remis en cause quelle que soit ton existence à venir.

— Justement. Il... Il y a autre chose... Il y a une autre...

— Une autre femme que moi ? Je le sais. Eulalie. Tu es encore très jeune, Charles. Tu as de nombreuses années à vivre encore. Je connais ton cœur. Il déborde d'amour. S'il te plaît, arrête de t'en faire et donne à cette charmante personne tout ce bonheur que j'ai connu avec toi. Je ne veux pas que tu me pleures jusqu'à ta mort.

— Non, non, c'est impossible, refuse-t-il.

Elle lui pose un index sévère sur les lèvres.

— Si, c'est possible. Fais-le pour moi, s'il te plaît. Je veux que tu offres tout ce que nous avons vécu à une autre, pas que tu me pleures. Tu dois continuer à vivre. Pour toi et pour moi. Pour que je puisse exister dans ton cœur. Ainsi, je ne serai pas vraiment disparue, puisque je serai en toi.

Il acquiesce en silence.

Elle sourit.

— Je crois que tu as compris, sois heureux de nouveau. Je ne t'oublierai pas, ni Éric. Dis-lui bien que je l'aime et que je veille sur vous deux, mes amours. Nous nous retrouverons ensemble le plus tard possible...

Tremblant, ému, Charles ne trouve pas les mots pour lui répondre. Leurs lèvres se rapprochent et leur langoureux baiser plein d'amour s'éternise jusqu'à ce que Laurence s'écarte.

— Il est temps de nous séparer. Pour moi, de retourner d'où je viens et, pour toi, d'aller de l'avant avec ton fils. Il a besoin de toi. Crois en ton existence, en ton futur. Crois-moi, tout ce que je te dis est vrai, y compris le fait que tu as le droit de vivre pour toi en aimant une autre que moi...

Il lui caresse la joue.

— Notre amour est éternel, mais tu as raison : une autre vie m'attend. Je suivrai tes instructions, ma belle, tu seras toujours au fond de mon être, mon grand amour !

Il s'interrompt brusquement, envahi par une peur glaciale.

— Attends ! Et toi, que va-t-il t'arriver ? Je devais faire ce chemin jusqu'à l'Ombre tout seul. Tu devais juste me guider. À la place, tu t'es révélée à moi et tu m'as aidé alors que tu n'en avais pas le droit...

— Je te remercie, de t'inquiéter de mon sort. J'étais prête à affronter toutes les souffrances. Elles auraient été douces en sachant que, sur Terre, notre fils et toi étiez réunis, en bonne santé sans que rien, aucun obstacle, ne puisse vous séparer... Mais sois tranquille. J'ai rempli ma mission. Pour guider quelqu'un dans la bonne direction, il faut parfois un coup de pouce. C'est ce que j'ai fait, sans le savoir. En prenant ensuite les choses en main, tu as démontré que je n'avais pas eu tort d'intervenir.

Elle lui donne un dernier baiser, un dernier conseil :

— Ouvre ton cœur et suis ton chemin...

Puis, dans un tourbillon de nuages, elle disparaît.

Et, comme par enchantement, malgré sa déchirure de

quitter sa femme, en son for intérieur, Charles se sent mieux, le cœur léger et apaisé. Autour de lui, les portes s'ouvrent et les parois de la grotte s'effacent pour laisser apparaître Éric.

Il n'en revient pas.

— C'est bien toi, Éric ?

— Oui, papa.

Ému, Charles ne bouge pas. Il n'a pas entendu « papa » depuis une éternité. Que c'est doux à l'oreille.

— Papa, répète-t-il, je t'aime. Pardonne-moi si je t'ai abandonné...

— Tu n'as pas à t'excuser, mon fils. Moi aussi, je suis coupable. Je n'ai pas su tenir mon rôle de père.

Il secoue la tête.

— L'essentiel, c'est que nous nous sommes retrouvés et pardonné. Cela grâce à ta maman. Qu'elle soit heureuse du haut des cieux de nous voir réconciliés à jamais. Et je te promets que, dorénavant, je vais essayer de rattraper le temps perdu.

Les yeux remplis de larmes, fous de joie, le père et le fils s'enlacent.

— Nous ne nous quitterons plus, pour la mémoire de ta mère, promet Charles à l'oreille d'Éric, mais, surtout, parce que c'est mon vœu le plus cher !

— Tu as raison, papa. Maintenant, il faut aller de l'avant et ne penser qu'au bonheur d'être libéré de cette ombre et de nous retrouver enfin ensemble...

* * *

Une mauvaise odeur fait tressaillir ses narines. Un vrombissement désagréable envahit ses oreilles avant de s'atténuer pour, la seconde suivante, s'amplifier et déranger ses tympanes.

Une mouche, se dit Charles avant d'ouvrir les yeux en grand.

Son regard se pose sur une assiette dont le contenu est en train de moisir.

— Qu'est-ce que je fais là ? s'exclame-t-il.

Il réalise qu'il est assis à sa table de cuisine.

Je me serais endormi en mangeant ? Ce n'est pas possible... J'étais dans le repaire de l'Ombre...

Perdu, il se lève en continuant de s'interroger :

— Quel jour sommes-nous ? Qu'est-ce que je fais dans ma péniche ? Suis-je toujours à Oignies-sur-Rivière ?

Il n'a pas le temps de trouver des réponses. Pris d'étourdissements, il manque de tomber. Il se rattrape au dossier de sa chaise. À cet instant, une sensation d'angoisse lui étreint la gorge.

Sur le sofa, Olaf lève la tête, alerté. Scotch s'approche de son maître, aux aguets.

Charles les ignore.

Laurence ? Éric ? Où sont-ils ?

Il se dirige en titubant vers la porte, l'ouvre et sort sur le ponton. Il est de retour à Clos-les-Mines, sa péniche amarrée à son endroit habituel.

Comment est-ce possible ? Il avait pourtant quitté les lieux, il s'en rappelle parfaitement !

À moins que je ne sois jamais parti d'ici...

Son esprit lui jouerait-il des tours ?

Aurait-il rêvé ?

Non, je ne pense pas !

Il fait les cent pas sur le pont.

Il se remémore tout ce qu'il s'est passé dans l'ancre de l'Ombre.

Il a pourtant libéré son fils ! Il le sait, il l'a vu ! Il l'a serré contre lui. Ils ont même parlé !

Il doute à nouveau.

Ai-je vraiment revu Laurence ? A-t-il réellement retrouvé son garçon dans l'ancre de l'Ombre ?

Et si ?

Pris d'une idée subite, il fonce dans la cabine.

— Éric ! appelle-t-il. Éric ! Où es-tu ?

Ils ont forcément dû quitter la grotte ensemble. Donc, si lui-même est revenu ici – avec Scotch et Olaf –, son fils doit être présent également.

Aucune réponse ne lui parvient.

Il fait le tour de sa péniche. Il n'y a personne d'autre que lui et ses deux animaux. Il ne s'arrête pas là. Il refait le tour de chaque pièce avant de se rendre compte qu'il cherche des fantômes.

Tout cela n'était qu'un rêve...

Comment pourrait-il en être autrement ? Sa femme est bel et bien morte, après tout, et les fantômes n'existent pas. Encore moins les anges gardiens. Et cette Ombre, dont il a pourtant clairement le souvenir, comment serait-il possible

qu'elle soit réelle ? Comment le sentiment de solitude et de perte peut-il engendrer un être formé de deux personnalités ?

Le cœur lourd, il retourne sur sa chaise de cuisine.

Ah, si seulement tout cela avait été vrai !

Il repense au cirque, à sa vie de déshérence, à Laurence et à Éric, son unique fils parti pour l'étranger, et à ce long vide entre eux. Il aurait tellement aimé le retrouver pour de bon. Tout comme il aurait aimé commencer une nouvelle histoire avec cette charmante femme qu'était Eulalie...

Des larmes de tristesse coulent le long de ses joues. Où sont-ils ? Que sont-ils devenus ?

Son regard troublé se fixe sur le calendrier.

C'est toujours le jour où il a fui avec sa péniche.

Dans ce cas, que penser de tout ce qu'il a vécu jusqu'ici ?

Ses pensées se mélangent.

Highway to Hell, la sonnerie musicale de son téléphone portable retentit. La tête engourdie, une étrange sensation au creux du ventre, il se précipite pour le récupérer. Il ouvre le clapet et lit sur l'écran : Éric.

Un appel de son fils, des USA ?

Le cœur battant la chamade, il prend la conversation.

— Allô, papa, c'est moi, lui dit son garçon. Comment vas-tu ?

Sa voix est angoissée. Sonné, Charles garde le silence.

— Papa ? Papa, tu es là ? s'inquiète Éric. Tu ne veux plus me parler, c'est ça ?

— Oui ! Enfin, non. Excuse-moi, fiston. Oui, je suis là.

Et je veux te parler. Bien au contraire. J'ai toujours voulu te parler...

Charles se pince les lèvres. Sa dernière phrase est maladroite. Il sent bien qu'Éric ne parvient pas à l'interpréter. Cela ne l'empêche pas de s'expliquer et de s'excuser.

— Papa, il faut que tu saches... À la suite de mon dernier appel, je n'ai pas pu te recontacter... J'ai eu des problèmes... euh personnels...

Son père se fige.

Se pourrait-il que... ?

— Je vais te paraître dingue, mais...

— Non, fiston. Rien de ce que tu me diras ne te fera passer pour un dingo à mes yeux. Parle, je t'écoute.

— Eh bien... Je comptais te rappeler, mais, juste après notre conversation, des choses bizarres se sont passées en moi. C'est comme si je n'étais plus maître de moi-même, que je ne contrôlais plus rien de ce qui m'arrivait. Comme si quelque chose avait pris les commandes de mon être et de mon esprit. J'ai essayé de lutter de toutes mes forces. C'était impossible. Peu à peu, je perdais conscience. Les yeux entrouverts, je devinais autour de moi une ombre bizarre. Tantôt avec un visage d'homme, tantôt avec un visage de femme. J'ai eu l'impression qu'elle... qu'il... que cette chose m'obligeait à la suivre. Puis j'ai perdu connaissance.

» Quand je me suis réveillé, j'étais à l'hôpital. C'est Emma, ma femme, qui m'a retrouvé inconscient. Ne me voyant pas à la réunion, le boss m'a appelé avant de lui téléphoner. Elle était déjà au travail. Elle s'est aussitôt inquiétée. Mon absence

et mon silence n'avaient rien de normal... Je suis resté plusieurs jours dans une espèce de coma.

» Tu sais, j'ai rêvé dans ce coma. Il y avait cette ombre aux deux visages. Et il y a eu toi. C'est à cet instant que j'ai repris connaissance. Le médecin est passé. Il a conclu à un diagnostic de burn-out et de dépression nécessitant un long repos, même s'il n'explique pas vraiment mon inconscience de plusieurs jours...

Je n'ai donc pas rêvé, sourit Charles, des larmes de soulagement aux yeux.

— Tu sais, papa...

— Oui ?

— J'ai l'impression que cette ombre était réelle et que ma vie était menacée. Tout cela a disparu quand ton visage m'est apparu. Je crois même que l'on a parlé... C'est fou, non ?

— Non, mon garçon, ce n'est pas fou, le rassure-t-il avant de changer de sujet : tu viens donc de sortir... de ce coma ?

Je lui dirai tout quand on se retrouvera, se promet-il.

— Oui. Et j'ai tenu à t'appeler. Car ce n'est pas tout.

— Comment ça ? Qu'est-ce qu'il y a d'autre, Éric ?

— Une bonne nouvelle, le rassure à son tour ce dernier.

Voilà, tu es grand-père depuis quelques mois. Ton petit-fils s'appelle Matthew et il est merveilleux. Je veux que tu le connaisses et que tu rencontres Emma. Je suis sûr que tu l'adoreras, elle ressemble tant à maman. Être père m'a fait comprendre beaucoup de choses, papa. Surtout en ce qui nous concerne. Je n'ai pas toujours été très sympa avec toi. Tu

essayais de m'inculquer des valeurs, de m'apprendre les règles qui feraient de moi un homme bien. C'est ce que j'ai compris en ayant mon fils ; moi aussi je veux le meilleur pour lui. Alors j'aimerais qu'on oublie le passé et qu'on renoue contact. Qu'est-ce que tu en dis ?

Oh ! oui ! voudrait hurler le quadragénaire. Son foutu caractère reprend le dessus et il répond à la place :

— Je suis d'accord et je serai le plus heureux des pères, mais ça me paraît un peu difficile à distance...

Éric éclate de rire.

— C'est la seconde bonne nouvelle, papa. J'ai été promu. Je suis devenu vice-président de l'agence française de ma société. Emma, Matthew et moi, nous serons là le mois prochain. Ou avant, s'il y a de la place dans ta péniche pour nous trois...

Charles s'apprête à répondre, mais un mouvement non loin de lui l'interrompt.

À travers le voile de larmes qui embrume son champ de vision, il aperçoit un bel oiseau noir et blanc qui passe et repasse devant le hublot. Son sifflement joyeux parvient jusqu'à Charles, qui fixe le volatile en souriant.

Peut-être est-ce un signe de la fée Mélusine, se dit-il en s'essuyant les yeux.

L'instant d'après, une silhouette apparaît non loin de lui.

Laurence le regarde avec tendresse. Il lui adresse un sourire humide de bonheur, qu'elle lui rend en lui murmurant un dernier « Je t'aime ».

Puis elle s'évapore.

— Avec plaisir, Éric. Vous êtes, tous les trois, les bienvenus chez moi. Et, il faut que tu saches, ta mère est fière de toi.

Épilogue

Vers un nouvel avenir plus réconfortant

Pendant la semaine qui a suivi son retour, Charles ne pouvait pas faire un pas en ville sans entendre la nouvelle sensationnelle du mois : le retour de dizaines et de dizaines de personnes disparues. De *La Parole des Hauts de France* aux habitués des cafés du coin, des gens sur le marché aux présentateurs JT des chaînes locales, tous relayaient l'information, agrémentée des rumeurs et des théories toutes plus fumeuses les unes que les autres : opération marketing obscure, fake news, hystérie collective locale inexpliquée, enlèvements par des extraterrestres, tout y passait...

Quelque temps après, Charles a rencontré Jean-Pierre et Marie, qui, fous de joie, lui ont appris que Mélissa avait été retrouvée aux alentours du terroir, près du parc de l'Horloge. Apparemment, elle se serait évanouie là durant une marche et serait restée plusieurs jours dans une sorte de coma. Elle ne se souvient que de cela, ainsi que d'une ombre et d'une grotte. Puis ses deux amis lui ont parlé des autres personnes disparues, qui ont vécu une situation similaire.

Charles a pris un air faussement étonné.

— Incroyable ! En tous les cas, je suis content que ces pauvres gens aient été rendus à leur famille et à ceux qui les aiment. Comme elles ont dû leur manquer et comme elles ont dû avoir peur !

À présent, cela fait presque deux mois qu'Éric est

revenu en France, accompagné de sa charmante épouse et de leur enfant. Son fils avait raison, il s'entend très bien avec Emma ! C'est quelqu'un de bien. Quant à Matthew, c'est un adorable bout d'homme et, en sa présence, Charles se sent devenir un grand-père gaga. Ce dernier pense savoir comment gâter son petit-fils. Il a, en tête, l'idée de ducasses et de fêtes foraine des Hauts-de-France. Il s'imagine déjà le petit sur les chevaux de bois des divers manèges, essayant d'attraper le pompon afin de gagner des tours gratuits. Il se voit aller ensemble se régaler avec la barbe à papa, les gaufres encore chaudes, les nougats ou encore les pommes d'amour.

Il compte bien revivre en famille ces loisirs de jeunesse pour profiter de cette nouvelle vie qui lui est offerte avec Éric, cela dans la joie et dans la bonne humeur, dans la paix de l'esprit pour enfin vivre heureux, tout simplement. C'est tout le secret du bonheur, comme ne manquerait pas de lui dire Annie.

Père et fils ont eu plusieurs discussions à cœur ouvert. Grâce à cela, mais aussi grâce à sa paternité, Éric a compris que son père avait fait ce qu'il avait pu et qu'il avait cru imposer toutes ses règles et la vision de son avenir pour son bien. Quant à Charles, il s'est rendu compte que son fils a trouvé le bonheur en menant sa vie et non pas celle qu'il a cherché à lui imposer. Ils ont enterré la hache de guerre et fait la paix, se pardonnant de bon cœur pour tous les torts et les souffrances qu'ils se sont causés.

À son avis, son petit-fils va consolider ces liens qui ont été renoués. Toutefois, certaines choses n'ont pas été dites.

Charles n'a pas raconté à Éric ce qui lui est réellement

arrivé. Ce dernier semble s'être bien remis de sa captivité comateuse. Est-il nécessaire de la lui rappeler ? Voire même de l'effrayer en lui révélant l'existence incroyable de ce genre de créature qu'étaient Iban et Gaby ? Et puis, est-il utile de ramener la douleur en évoquant sa mère ? Tant de questions auxquelles Charles n'a pas de réponse. Alors, pour l'instant, il s'abstient, gardant tout ce qu'il sait en lui.

De plus, il ne lui a pas encore parlé d'Eulalie.

Grâce à son aventure, mais surtout grâce à la bénédiction de Laurence, il a décidé de revoir celle qui a réanimé son cœur. Étant amoureux d'Eulalie, il s'est convaincu d'effacer toutes les péripéties de son passé et de redémarrer sur de bonnes bases. Il ne sait pas encore où tout cela mènera, mais il a décidé de s'autoriser à la fréquenter. Il verra bien.

Ses sentiments étaient réciproques. Ce fameux jour à la foire, Eulalie avait eu le coup de foudre pour lui. Lors de leurs retrouvailles, ils n'ont pas évoqué sa disparition. Charles a bien vu que celle-ci a marqué la photographe, néanmoins, il ne souhaite pas l'ennuyer à ce sujet. Elle lui en causera lorsqu'elle se sentira prête.

Il s'est montré franc avec elle : il lui a parlé de Laurence, de ses sentiments éternels vis-à-vis d'elle et lui a fait part également de son besoin de construire une nouvelle relation en douceur, sans précipiter les choses. Par chance, son amie, au lieu d'être blessée par ses aveux, a été touchée. Elle s'est montrée très compréhensive, le laissant imposer le rythme de leur histoire.

Désormais, elle et lui partagent leurs sentiments et la

joie d'être à deux, tenant compte des soucis de leur passé pour ne plus commettre les mêmes erreurs. Bientôt, il sera temps qu'Eulalie fasse la connaissance d'Éric, d'Emma et de son petit-fils si mignon.

Charles espère que tout va bien se passer.

Il ne s'inquiète pas. Il a repris sa vie confortable sur la péniche et, il le sait, celle-ci va continuer ainsi dans la joie et le bonheur. Il a donné son camping-car à son fils, qui se déplace beaucoup pour son travail. Cela lui permet de faire de fréquents retours à la péniche. Scotch et Olaf, confidents de sa formidable aventure, ont repris leurs balades. L'un avec lui. L'autre, en solitaire.

Tous ses remords et ses regrets ont fini par s'évanouir comme par enchantement, cela grâce au retour d'Éric.

Appuyé au bastingage, un sourire de nostalgie aux lèvres, les yeux brillants, Charles attend Eulalie. Il l'a invitée à venir sur la péniche par cette belle après-midi. Nul doute que la journée sera agréable. Comme l'avenir.

À cet instant, Scotch aboie en se frottant à ses jambes, la gueule levée vers le ciel et la queue frétilante.

Charles lève la tête et aperçoit, volant au-dessus d'eux, un bel oiseau noir et blanc. Leurs yeux se rencontrent et le volatile se met à siffler, tendrement, une douce mélodie d'amour...

FIN

Le mot de la fin

Écrire un conte, c'est composer avec ce qui fait le quotidien. C'est le dépasser, se plonger dans la féerie, pour, finalement, revenir dans le réel. Car écrire un conte, c'est parler de la vie.

Écrire une histoire, quel que soit son genre, c'est d'abord créer des personnages. Des personnages qui nous ressemblent de près ou de loin. Ou qui ne nous ressemblent pas du tout. Écrire une histoire, c'est réussir à se mettre dans la peau de quelqu'un d'autre.

Dès lors, c'est vivre avec les personnages que l'on a créés. Puis c'est se positionner sur l'histoire que l'on souhaite raconter. C'est débattre, réfléchir. Avec soi-même. Avec les autres. Écrire, c'est remettre ses idées en question. C'est se positionner. C'est construire.

Écrire une histoire, c'est se relire, se corriger. C'est se triturer les méninges pour que notre histoire soit cohérente. C'est ajuster. Ré-ajuster. Écrire, c'est aller plus loin que les premières lignes couchées sur la papier. C'est développer. C'est préciser. C'est décrire. Et, encore une fois, ajuster et ré-ajuster.

Écrire, ce sont des mots que l'on choisit et qu'il faut tenter de varier. Puis, c'est à nouveau relire l'ensemble de son texte...
...et se corriger, ajuster, développer, préciser, décrire, ré-ajuster. Encore et encore. Écrire, c'est de la rigueur, c'est de la ténacité. C'est de la persévérance. Car écrire, c'est ré-écrire.

Une fois devant le résultat final, c'est apprécier les efforts réalisés.

C'est se dire que l'on a réussi à aller jusqu'au bout. Écrire, c'est être fier de ce que l'on a fait !

Faire écrire, c'est, pour moi, être fier de "mes" écrivains. C'est le plaisir pris à les accompagner du premier jusqu'au dernier mot. Jusqu'au titre. Jusqu'à la découverte de la couverture qu'ils ont réalisée. Jusqu'à la dernière relecture du texte.

Mais ce n'est pas tout. Car écrire, ce n'est pas seulement des mots couchés sur une feuille ou tapés sur un fichier de traitement de texte. Écrire est une histoire de rencontres.

Toujours.

Entre l'auteur et ses personnages. Entre les personnages et le lecteur. Entre le lecteur et une histoire. Entre l'auteur et le lecteur.

Entre le romancier que je suis et vous, les auteurs de ce livre ! Ce fut un plaisir de vous retrouver à chaque séance pour vous faire écrire, pour inventer ensemble du réel et de la féerie. Ce fut, aussi, toujours, le plaisir de lire ce que vous aviez écrit. D'apprécier le résultat final, fruit de très nombreuses heures d'écriture et de ré-écriture.

Ce fut un plaisir de vous avoir accompagnés dans ce projet et d'avoir fait votre connaissance.

Et quelle fierté devant le résultat final !

Merci à vous pour cette belle aventure littéraire !

Michaël Moslonka
Le 17 septembre 2019

Crédits

Couverture :

Nicolas MALACRINO

Illustration intérieure :

Geneviève STEFANSKI

Correction et révision :

Marie Laporte – réviseure
www.marielaporte.com

Maquette et mise en forme du livre :

Michaël Moslonka
M.M. Faiseur d'histoires
www.michael-moslonka.com

